L'or de Troie
Ou le rêve de Schliemann

HERVÉ DUCHÊNE

« Tandis que mes gens mangeaient
et se reposaient, je dégageai moi-même
le trésor avec un grand couteau ; ce travail
demandait beaucoup d'efforts et comportait un réel
danger, puisque la grande muraille sous laquelle
je travaillais menaçait à chaque moment de s'écrouler
sur moi. Mais la vue de tant d'objets, dont chacun
est d'une valeur inestimable pour la science,
me rendait indifférent au danger, m'empêchait
même d'y penser. Cependant l'enlèvement
de ce trésor m'eût été impossible sans l'aide
de ma chère femme, qui se tenait toujours prête
à envelopper dans son grand châle et à emporter
les objets au fur et à mesure que mon couteau
les dégageait de leur dure prison. »

Heinrich Schliemann, *Ilios, ville et pays des Troyens*

Pl. 204

Trésor [illegible] profondeur

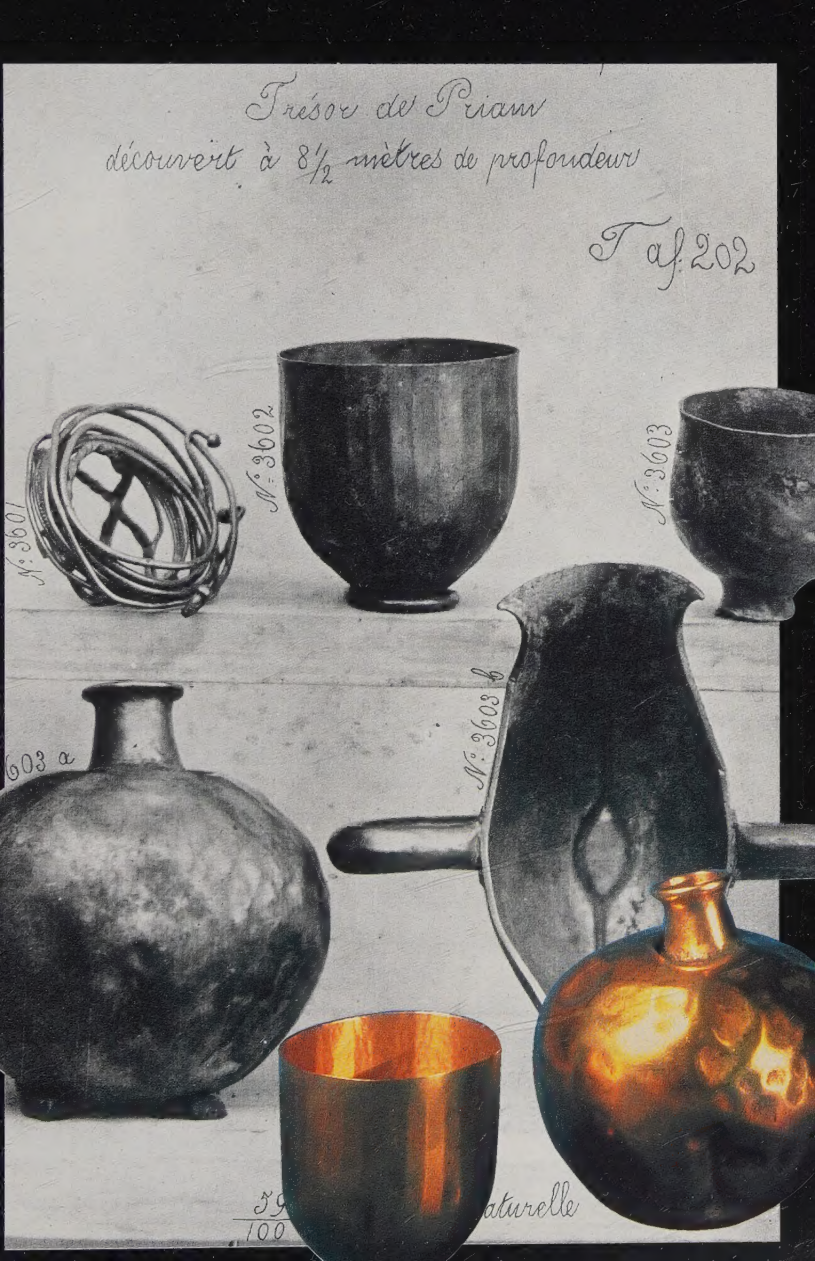
Trésor de Priam découvert à 8½ mètres de profondeur

Taf. 193

$\frac{39}{100}$ grandeur naturelle

Trésor de Priam
découvert à 8½ mètres de profondeur

Taf. 202



N° 3601

N° 3602

N° 3603

603 a

N° 3603 b

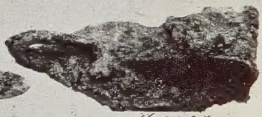
59
100

aturelle

Trésor de Priam découvert à 8½ mètres de profondeur

Taf. 192

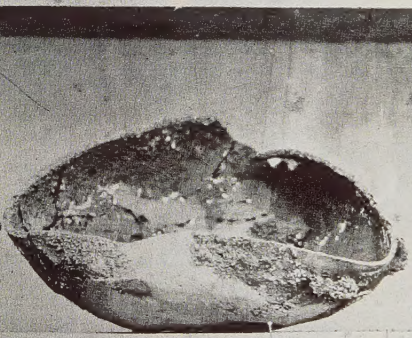
N° 3484



N° 3485

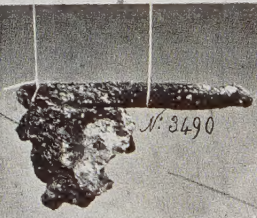
N° 3486

N° 3487

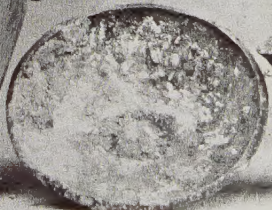


N° 3488

N° 3489



N° 3490



N° 3490 a

N° 3490 b

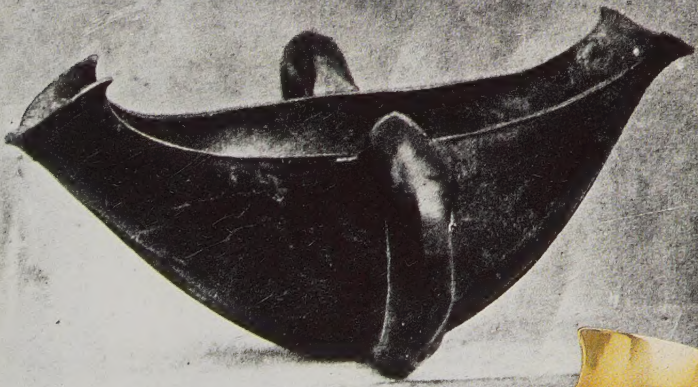
N° 3490 c

N° 3490 d

½ grandeur naturelle

Tresor de Priam

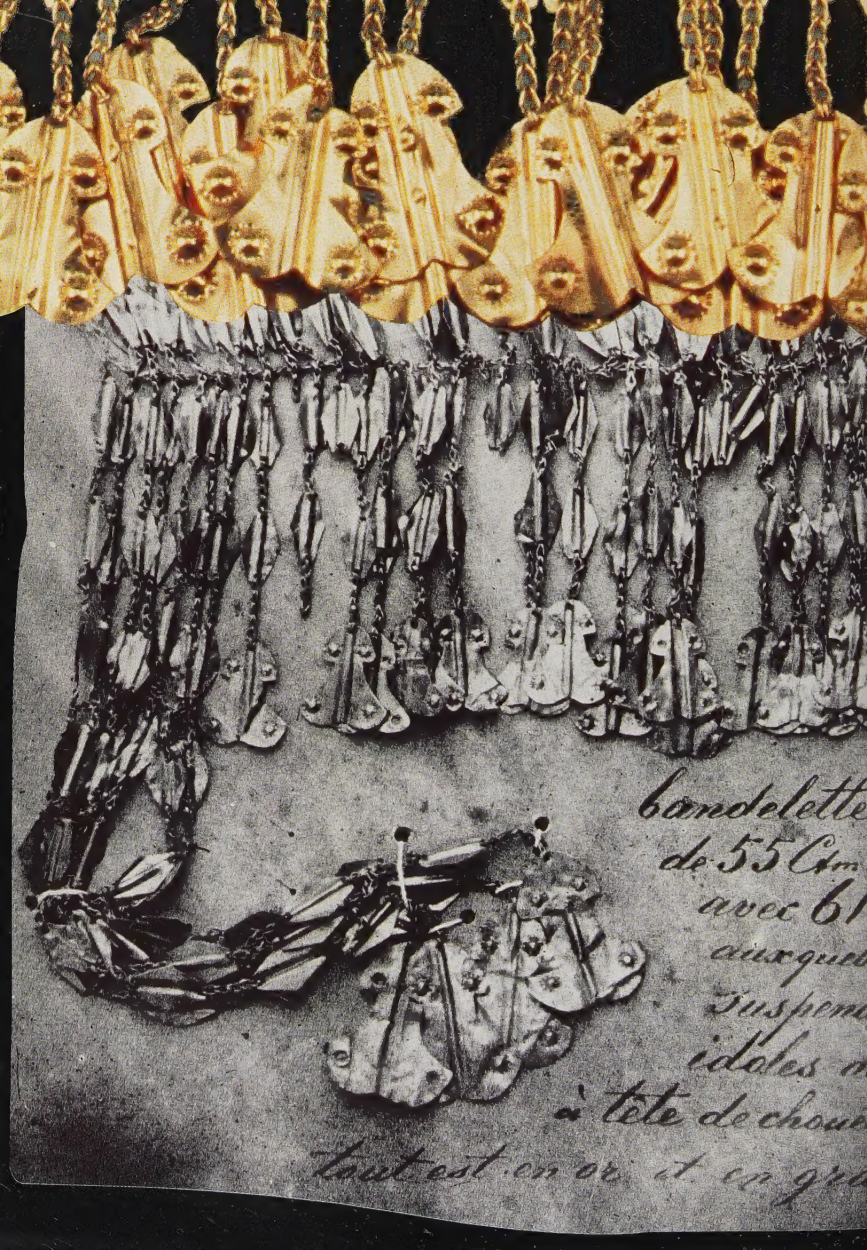
Taf: 203ª



Le gro

59/100

Tafel 209
Trésor de


bandelette
de 55 Ctm
avec 61
auxquel
suspen
idoles
à tête de choue
tout est en or et en gra

Trésor de Priam
Tafel 206
naturelle

Ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, Hervé Duchêne est professeur d'histoire ancienne à l'Université de Bourgogne (Dijon). Spécialiste d'archéologie portuaire et du commerce en Méditerranée orientale, il a fouillé en Grèce à Délos et à Thasos. Il a publié *La Stèle du port, Fouilles I. Recherches sur une nouvelle inscription thasienne* (De Boccard, 1992). Il travaille sur le milieu des archéologues au siècle dernier. Dans *Notre Ecole normale* (Belles-Lettres, 1994), il a fait connaître les premiers carnets de Salomon Reinach.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1995

Dépôt légal : juin 1995
Numéro d'édition : 71027
ISBN : 2-07-053310-7
Imprimé en Italie

L'OR DE TROIE
OU LE RÊVE DE SCHLIEMANN

Hervé Duchêne

DÉCOUVERTES GALLIMARD
ARCHÉOLOGIE

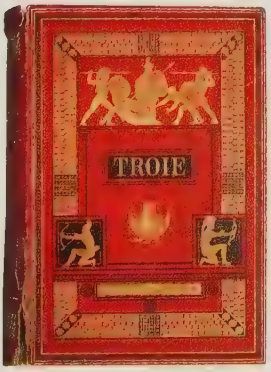
« Singulier mélange d'aptitudes commerciales et d'enthousiasme scientifique, nature de conquistador pour qui l'Eldorado obstinément rêvé, patiemment découvert, a été le sous-sol inexploré du monde hellénique.
Sa jeunesse misérable, sa fortune rapide, ses fouilles couronnées de succès, tout cela tient du roman et paraîtrait à peine croyable si nous n'avions les pièces justificatives de cette prodigieuse histoire d'une volonté. »

Salomon Reinach,
«*Henri Schliemann*», 1891

CHAPITRE PREMIER

LE ROMAN DES ORIGINES

L'aventure d'Heinrich Schliemann eut un seul guide, Homère. L'*Iliade* et l'*Odyssée* conduisirent ce Christophe Colomb de l'archéologie à la découverte de Troie.



La tâche du biographe d'Heinrich Schliemann (1822-1890) fut longtemps facile. Il se laissait guider par l'autobiographie du savant que son épouse Sophia avait pieusement révisée. Il puisait ses anecdotes dans les confidences émaillant les ouvrages de l'inventeur de Troie. Il évoquait le goût du fouilleur de Mycènes pour le vin retsina, sa religion des bains de mer et ses chemises envoyées d'Athènes à Londres pour y être blanchies et repassées. Sans oublier les coliques de Mme Schliemann et les humeurs de sa famille grecque. Quant aux accusations d'escroqueries, de manipulations ou de mythomanie portées contre cette figure controversée, il suffisait de les négliger. Elles émanaient d'esprits malveillants participant à l'éternel complot de l'intelligentsia contre les hommes d'affaires.

En racontant sa vie comme une suite d'aventures et le combat victorieux d'un archéologue amateur contre une corporation, Schliemann a favorisé la naissance d'un mythe : celui du chercheur d'or, esprit pionnier et héros romantique. Ce contemporain de Wagner se met en scène comme l'acteur d'une autre *Tétralogie*. Le prélude évoque une enfance modeste peuplée par des légendes où l'inspiration du romantisme allemand côtoie celle de la mythologie gréco-romaine. En trois fois vingt ans, le marchand réalise un rêve de jeunesse : réveiller la Grèce du poète Homère et marcher sur les traces des personnages de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Le premier acte est celui des apprentissages. Le second mène à la fortune. Les fouilles occupent le dernier.

«J'ai pu, à l'automne de ma vie, mener à bien de vastes projets formés par le pauvre petit garçon que

Avec son portrait (à droite) peint à Londres en 1877 par Sydney Hodges, Heinrich Schliemann prend sa revanche. L'autodidacte, bravant le mépris universitaire, est devenu un archéologue distingué. Il a découvert Troie et Mycènes. Son prestige est immense en Europe, en Grande-Bretagne notamment. Il écrit à sa femme : «Je continue à être le héros de la saison. Je suis tous les jours invité chez les lords et ducs. Une société photographique londonienne m'a offert quarante livres sterling pour que je lui permette de prendre ma photo et de la vendre. Le peintre Hodges me talonne, demandant que je pose pour un portrait grandeur naturelle. Il destine le tableau à la Royal Academy, et il pense évidemment que ce sera pour lui une grande réclame d'avoir peint Schliemann.»

Le projet de rendre les ruines de Troie à la lumière fut entretenu chez ce passionné d'Homère par l'image de la ville en flammes (ci-contre). Pourtant, l'épisode est développé dans l'*Enéide* de Virgile et non dans l'*Iliade*.

je fus.» Leur point de départ est simple : refuser de lire comme des contes les poèmes homériques. Schliemann y reconnaît, contre l'opinion reçue, les matériaux d'une histoire. Il leur donne un cadre géographique, celui de sites révélés par la fouille : Ithaque, Troie, Mycènes, Tirynthe. Il fait ainsi revivre le monde de la mer Egée au deuxième millénaire avant notre ère. Il est le père de l'archéologie préhellénique. Elle brille de l'éclat du «trésor de Priam» et du «masque d'Agamemnon», des objets qui, selon le souhait naïf de Schliemann, renvoient par leur nom à l'univers de l'épopée.

Prestige et controverses

Un siècle s'est écoulé depuis la mort de cet autodidacte polyglotte accomplissant une vocation d'archéologue malgré l'hostilité de la communauté scientifique. Le personnage et ses trouvailles occupent toujours le devant de l'actualité. A l'heure d'*Indiana Jones*, il est le protagoniste d'un roman, d'une pièce de théâtre et d'un opéra. Irving Stone a raconté ses aventures dans *Le Trésor grec*. Bruno Bayen a monté pour la scène quelques *Episodes ignorés*. Betsy Jolas vient de les mettre en musique.

L'homme continue de nourrir les polémiques. En 1972, la Stasi (la police secrète est-allemande) enquêtait sur une conférence interdite : sans craindre le scandale, un universitaire américain avait tenu des propos iconoclastes, près d'un arbre de Noël, dans la maison du pasteur où Schliemann était né, cent cinquante ans plus tôt. Pour William Calder, l'explorateur du monde homérique confond, au fil des jours, réalité et fiction. L'aventurier use du mensonge pour arriver à ses fins. Une part d'ombre entoure ses plus grandes réussites. Inspiré de *Dr Jekyll et Mr. Hyde*, ce portrait a ouvert le procès de l'un des plus illustres citoyens d'honneur

Montée au Théâtre de Chaillot en 1982, la pièce de Bruno Bayen (affiche ci-dessus) s'achève sur la disparition, en 1945, des collections troyennes de Berlin. On retrouva le «trésor de Priam» à Moscou ! La première réunion d'experts russes et allemands eut lieu en 1994 avec Irina Antonova, directrice du musée Pouchkine (ci-dessous).

berlinois. Ultime péripétie : alors que le mur est aujourd'hui tombé, le trésor de Troie, jadis offert au musée de Berlin, remonte des caves du musée Pouchkine à Moscou, quand on le croyait perdu dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale. Le mystère rôde toujours autour de Schliemann...

Aujourd'hui détruite, la maison natale d'Heinrich à Neubuckow ne l'a pas vu grandir. Dès 1823, son père, Ernst Schliemann, reçut la cure du village d'Ankershagen. Cet homme à la dévotion chancelante et aux mœurs dissolues fut l'enfant terrible d'une dynastie de pasteurs. La photographie montre qu'il était resté dans sa vieillesse une forte nature. Héritant de son énergie, Heinrich partageait à son égard haine admirative et attachement excédé.

Arrière-boutique

Rien ne prédisposait Johann Ludwig Heinrich Julius Schliemann à devenir le fondateur de l'archéologie préhellénique. Il est né, le 6 janvier 1822, à Neubuckow dans le Mecklembourg. Il passe ses huit premières années dans un village plus petit encore, à Ankershagen, entre Waren et Penzlin. Son père, Ernst, en a reçu la cure. Ce pasteur luthérien défraie vite la chronique locale. Il a une liaison avec sa servante. Il l'épouse, juste après la mort en couches de sa femme en mars 1831. Ses supérieurs, avertis du scandale, le contraignent à quitter son ministère dès l'année suivante. Dans son journal, le fils décrira son père comme un chien enragé, comme un tyran aussi cruel que Néron, comme un être violent et hypocrite. En 1833, après avoir été confié à son oncle, pasteur à Kalkhorst, le jeune garçon commence des études à l'école professionnelle de Neustrelitz. Il les

Il écrira un jour : «La seule pensée d'être le fils d'un tel homme me rend furieux.»

Les héros grecs de l'*Iliade* (Agamemnon, Achille, Nestor, Ulysse, Diomède, Pâris et Ménélas) firent moins rêver Schliemann que cette image du Troyen Enée, fuyant sa ville en flammes, avec son père, Anchise, et son fils, Ascagne.

interrompt au bout de trois ans. Soulageant par son travail sa famille endettée, il est apprenti dans une épicerie de Fürstenberg. Quand il ne balaie pas la boutique, il vend des harengs, du beurre, du sucre, de l'alcool et de l'huile.

Le seul grec qu'il entend alors est, selon son témoignage, celui que déclame, lorsqu'il est ivre, un meunier ayant reçu au collège un peu d'instruction. De l'eau-de-vie contre des vers d'Homère ! Schliemann paie pour entendre l'*Iliade* et se réjouit de cette première bonne affaire. Un accident le contraint en 1841 à quitter les arrière-boutiques : il s'est blessé en déplaçant une barrique. Il veut alors gagner le Nouveau Monde, mais son père refuse de le voir partir. Pendant l'été, Heinrich suit à Rostock un cours de comptabilité. Le grand large l'attire toujours. Embarqué en novembre à Hambourg, il ne rejoint pas comme prévu l'Amérique du Sud, la Colombie et le Venezuela. Il fait naufrage sur les côtes hollandaises. Nouveau Candide, il manque de s'engager comme soldat à Amsterdam, puis devient garçon de bureau dans une maison de commerce. Le jeune homme comprend vite que la circulation des signes gouverne le monde. Ce porteur de lettres saura jongler avec les chiffres et les mots. Exerçant sa mémoire pendant ses courses et occupant ses loisirs à l'apprentissage des langues, il maîtrise en quelques mois l'anglais, le français, le portugais et l'italien.

Souvenirs d'enfance

Ce tableau tranche avec le merveilleux des souvenirs d'enfance, qui justifient le choix du métier d'archéologue. «Le pic et la pelle qui ont exhumé les ruines de Troie et les tombes royales de Mycènes se forgeaient et s'aiguisaient déjà.» Pour ses six frères et sœurs, pour ses amies Louise et Minna Meincke, les filles d'un fermier voisin, Heinrich fera resurgir les trésors enfouis. Ils sont nombreux à Ankershagen. On raconte que, de l'étang, vers minuit, une jeune femme sort, une coupe d'argent à la main. Non loin, un chevalier-brigand a enterré son fils dans un berceau d'or; sa fortune est à découvrir. Le jardin de la maison familiale est hanté par l'esprit du locataire précédent. Tout proche, un château du Moyen Age cache dans ses souterrains mille secrets. Heinrich jure de réserver à Minna, la compagne de jeux et la bien-aimée, une part de ses fouilles futures. Fidèle à son vœu, il lui léguera dans son testament 5 000 francs-or.

Ni savant, ni archéologue, mais passionné d'histoire ancienne, le père raconte à son fils le sort tragique d'Herculanum et de Pompéi, puis leur réapparition miraculeuse sous la pioche des fouilleurs. De même, l'enfant connaît tout des exploits des guerriers d'Homère. Une image lui donne l'ambition de retrouver les vestiges troyens. «Qu'on imagine ma joie lorsque, recevant en 1829 pour cadeau de Noël une *Histoire universelle* de Ludwig Jerrer, je vis une gravure qui représentait l'incendie de la ville de Troie, ses murs énormes et la porte Scée, par où fuyait Enée portant son père Anchise sur ses épaules et tenant Ascagne par la main.» Malgré le scepticisme paternel, Heinrich est persuadé que la cité troyenne peut revivre : «Si de tels murs ont jamais existé, il est impossible qu'ils aient été complètement détruits; ils ont dû laisser de grandes ruines et elles doivent subsister encore; mais elles sont recouvertes par la poussière des siècles.»

«Je pense avec beaucoup d'émotion à notre jardin d'Ankershagen, aux fleurs, poires, cerises, prunes, groseilles et au gros tilleul sur lequel j'ai gravé mon nom. Je pense aussi au clocher de notre église du haut duquel je contemplais le monde; je songe aux vers que mon père a inscrits sur le mur de notre pavillon dans le jardin.» Quelle vérité se cache derrière cet exercice de conversation en grec? Dans son autobiographie, Schliemann faisait frissonner son lecteur : «Le pavillon de notre jardin passait pour être hanté par l'esprit du prédécesseur de mon père, le pasteur von Russdorf. Par derrière, se trouvait un étang.» La maison familiale est aujourd'hui un musée à la gloire du héros.

Procès d'un désir infantile

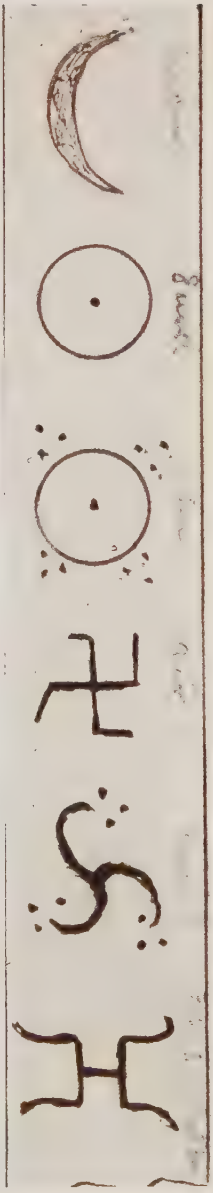
La préface d'*Ithaque, le Péloponnèse, Troie* évoque un autre épisode de ce rêve troyen : «Je présentai à mon père comme étrennes pour la fête de Noël 1832, un récit, en mauvais latin, des principaux événements de la guerre de Troie et des aventures d'Ulysse et d'Agamemnon.» L'influence paternelle fut décisive : «Dès que j'ai su parler, mon père m'avait raconté les grands exploits des héros homériques ; j'aimais ces récits ; ils me charmaient ; ils m'enthousiasmaient.»

Certains doutent aujourd'hui de cette dévotion enfantine et du désir qu'elle a fait naître. La mention du livre de Jerrer apparaît pour la première fois dans une lettre de 1875. Son auteur a cinquante-trois ans ! La présence dans la bibliothèque du savant d'une édition de 1828 de l'*Histoire universelle pour les enfants* – avec la fameuse gravure – ne fournit aucune information sur la date de l'acquisition de l'ouvrage. La signature qu'il porte «Heinrich Schliemann» n'est pas, selon un examen graphologique, celle d'un enfant. L'invention de cette belle histoire est d'autant plus vraisemblable que Schliemann a emprunté à un recueil, paru en 1857 et plusieurs fois réédité, le contenu des légendes d'Ankershagen censées avoir bercé ses premières années. La part d'imagination mise par l'adulte à reconstruire son passé importe cependant moins que le souci de rapporter à l'enfance sa passion pour le monde homérique et sa volonté de l'exhumer.

Freud s'intéressa au cas Schliemann. Lecteur de ses travaux, il lui a emprunté l'image de la superposition des niveaux dans la fouille pour penser la conservation de nos impressions psychiques. En 1899, le psychanalyste écrit à un ami, Wilhelm Fliess : «Cet homme a trouvé le bonheur en découvrant le trésor de Priam, tant il est vrai que la réalisation d'un désir infantile est seule capable d'engendrer le bonheur.» Dans une lettre précédente, il note en ayant à l'esprit les succès du marchand et ceux du fouilleur : «Le bonheur est la réalisation retardée d'un désir préhistorique. C'est la raison pour laquelle la richesse y contribue aussi peu.» La même année, Freud se

Freud travaillait, depuis la mort de son père en 1896, entouré d'objets antiques. En 1899, il écrit : «Je me suis offert l'*Ilios* de Schliemann et j'ai été très intéressé par l'histoire de son enfance.»

Schliemann eut très tôt le goût des signes. Il raconte avec humour dans *Ithaque, Le Péloponnèse, Troie* sa découverte d'une inscription en caractères inconnus, «lisibles si on retourne la pierre». En 1882, il préparait un article sur la signification du svastika. Répandu jusqu'en Inde, cet emblème, mimant la roue ou la marche, lui paraissait renvoyer à une conception primitive des mouvements solaires.



réjouit d'une analyse terminée avec succès ; il a fait resurgir une scène primitive ensevelie dans l'inconscient de l'un de ses patients. « Tout se passe comme si Schliemann avait de nouveau mis au jour cette ville de Troie que l'on croyait imaginaire. »

Echappant de même à la fiction, la vie de l'archéologue ne se réduit plus désormais à quelques données autobiographiques. La vérité sur l'homme et son œuvre se dévoile à mesure que progresse la publication d'archives inédites, notamment celles de la bibliothèque Gennadios à Athènes. La masse des documents conservés est à la mesure de cette personnalité d'exception : plus de soixante mille lettres reçues ou envoyées, des centaines de pièces comptables, des journaux intimes, des exercices de conversation, dix-huit carnets de fouilles et de voyages, soit un ensemble de plusieurs milliers de pages rédigées en dix langues différentes. La confrontation de ces sources avec d'autres témoignages ne tourne pas à l'avantage de Schliemann. Mais les dissimulations de l'homme privé ne diminuent pas la valeur de ses trouvailles. Peu importe qu'il y ait faiblesse ou génie à s'inventer un destin. Heinrich Schliemann appartient à la race des grands découvreurs. Reste à suivre son odyssée.

Vingt ans suffisent à sceller la réussite matérielle du marchand. L'argent de la spéculation servira plus tard à gagner l'or de la science, celui de Troie. Pour l'heure, Schliemann endosse les habits de l'aventurier. Parti d'Amsterdam, il s'établit négociant à Saint-Pétersbourg, puis séjourne en Californie. Les bonnes affaires, comme les belles histoires, sont filles du mensonge. Vécues ou rêvées, les aventures se métamorphosent dans les essais autobiographiques en récits d'apprentissage.

CHAPITRE II

LA RÉUSSITE D'UN MARCHAND COSMOPOLITE

REISE- PASS.

Wir Bürgermeister und Rath der Stadt Rostock ersuchen alle Civil- und Militair-Behörden hierdurch, nach Standesgebühr ziemend, Vorzeiger dieses Heinrich Ludwig Julius Schliemann

Beschreibung.

Schliemann (à gauche en 1860) en sept mois de séjour à Saint-Pétersbourg y importa, d'après ses dires, pour dix millions de marks de marchandises. «L'heureux épicier d'Allemagne», dira méchamment Barrès.

Un don des langues au service des affaires

Schliemann est embauché, le 1er mars 1844, à Amsterdam chez Bernard Henry Schröder & Co. Le garçon de bureau tient les livres de comptes. Il reçoit de maigres appointements. Mais il est consciencieux, et ses gages sont augmentés, ce qui stimule son zèle. Il prétend s'être mis au russe avec une grammaire, un dictionnaire et une traduction du *Voyage de Télémaque* de Fénelon. «J'appris en quelques jours les caractères russes et leur prononciation; puis, selon mon ancienne méthode, je me mis à écrire en cette langue des historiettes de ma composition et à les apprendre par cœur. Comme personne ne corrigeait mes thèmes, ils devaient être affreux.» Schliemann déclame les aventures du fils d'Ulysse : «Je louai, pour quatre francs la semaine, un pauvre Juif qui, chaque soir, venait écouter pendant deux heures mes récitations en russe, dont il ne comprenait pas un mot.» Six semaines après ses débuts en russe, il est capable d'écrire une lettre à Vassili Plotnikoff, l'agent des plus grands négociants d'indigo à Moscou. Lors des ventes publiques à Amsterdam, il négocie directement avec leurs émissaires.

Schröder comprit le premier de quoi Schliemann était capable. Il lui accorda sa confiance et l'envoya en Russie. Schliemann fut sensible à cette marque d'estime. Passeport en poche, il partit découvrir Saint-Pétersbourg et la perspective Nevksi (ci-dessous). En bas, carte du *Voyage de Télémaque*, dont une traduction russe fut le premier viatique de Schliemann en cette langue.

Saint-Pétersbourg : Schliemann avant Schliemann

Fin janvier 1846, la firme Schröder l'envoie à Saint-Pétersbourg comme correspondant. Cet ambitieux de vingt-quatre ans s'acquitte de sa fonction avec succès. Parallèlement, il commerce pour lui-même, en se bornant d'abord à l'indigo : «Mes affaires avaient si bien réussi qu'au commencement de 1847, je pouvais me faire inscrire dans la corporation des marchands comme négociant en gros.» Son seul revers est sentimental. Possédant moins de 200 000 francs, mais fort de sa position sociale, il a demandé la main de son amie d'enfance. Trop tard, elle est mariée : «Il en était de Minna et de moi comme de ces rêves dans lesquels on poursuit toujours un objet fugitif, qui s'échappe sans cesse au moment même où on est sur le point de le saisir.»

Malgré son habileté, Schliemann doit attendre plusieurs années avant d'être accepté dans la guilde

L'agent de la succursale de la maison Schröder se montra d'abord un employé modèle, soucieux même d'économiser l'argent de ses chefs. Il leur écrit : «Je ne veux pas vous faire faire de dépenses avant que vous constatiez que les résultats de mes efforts dans la défense de vos intérêts sont vraiment dignes de récompense.» Mais bientôt, il refuse de «travailler à un demi pour cent dans ce magnifique Pétersbourg, la ville la plus chère du monde, où chaque pas vaut un pesant d'or».

des marchands de Saint-Pétersbourg. Mais dès 1849, il a ouvert à Moscou une succursale de sa maison de vente. Sa réputation grandit. Il écrit : «Je passe pour le plus rusé, le plus matois, le plus capable des commerçants. Jusqu'à présent, Dieu m'a béni, mais comme la feuille qui tournoie.» Le 12 octobre 1852, il épouse dans la cathédrale orthodoxe Saint-Isaac la fille d'un avocat pétersbourgeois, Ekaterina Petrovna Lyschin. Un mariage malheureux et trois enfants. Serge naît en 1855, Natalija, en 1859 (elle meurt à dix ans) et Nadeshda en 1861.

Opposant les Russes aux Turcs soutenus par les Français et les Anglais, la guerre de Crimée (1854-1856) fait la fortune de Schliemann. Il livre aux troupes du tsar ravitaillement, fournitures militaires et matières stratégiques (salpêtre, soufre, plomb). «Seules les affaires, et l'agitation qui les entourent, peuvent me rendre la vie supportable.» Mais le négoce amène aussi son lot d'angoisses, comme ce jour de 1854 où notre homme croit avoir tout perdu. Le blocus des ports russes oblige à débarquer les marchandises en Prusse, puis à les convoyer par la route. Le 4 octobre, la ville de Memel, en Lituanie, où se trouvent les entrepôts de Schliemann, est en flammes. Par chance, le feu les épargne. Le capital investi est miraculeusement sauvé et les bénéfices d'autant plus importants que «les capitalistes craignaient de s'exposer». Au terme du conflit, les profits s'élèvent à 1 600 000 francs.

Un Américain de fortune

En 1850, Schliemann s'éloigne de la Russie pour enquêter en Californie sur la

Ce portrait d'Ekaterina, la première femme de Schliemann, n'est guère flatteur. Il s'accorde à l'humeur d'un mari désabusé qui écrit, quelque temps après son mariage : «Comme la réalité, sombre devant moi, anéantit mes joyeux espoirs d'autrefois ! Tu ne m'aimes pas, et c'est pourquoi tu ne prends aucune part à mon bonheur et tu restes indifférente tant à ma joie qu'à mes chagrins. Tu t'élèves contre moi à chaque pas, à chaque instant ; bien plus, tu me reproches des crimes qui n'existent que dans ton imagination. Rien qu'à cette pensée, je tremble et les cheveux se dressent sur ma tête.»

Le père manifesta toujours – même après son divorce – une grande affection pour les enfants qu'il avait eus de son épouse russe et pourvut largement à leur éducation (à gauche, sa fille Nadeshda en 1863).

disparition de son frère. Il y séjourne presque deux ans d'après son autobiographie. «N'ayant pas de nouvelles de mon frère Louis, qui avait émigré en Californie au commencement de 1849, je m'y rendis l'année suivante, et j'y appris sa mort. C'est ainsi que je me trouvais en Californie quand, le 4 juillet 1850, ce pays, qui jusque-là n'avait été compté que comme territoire, fut élevé au rang d'Etat de l'Union américaine, ce qui amena la naturalisation de tous ceux qui y résidaient alors. Je saisis avec empressement cette occasion de devenir citoyen des Etats-Unis d'Amérique.» En réalité, Schliemann ne s'embarque pour le Nouveau Monde qu'en décembre 1850 et ne rejoint la Californie qu'au printemps 1851. Quant à la citoyenneté américaine, il ne l'obtiendra qu'en 1869. De même, malgré les affirmations de son carnet de voyage, il n'a vraisemblablement rencontré ni le président des Etats-Unis, ni le gouverneur de Panama.

Certains voient dans ces affabulations autant de mensonges qui préfigurent les falsifications de

Pour Schliemann, l'année 1854 débute brillamment : «Dans l'attente d'une guerre éventuelle, les prix de toutes les marchandises augmentent considérablement et j'ai beaucoup gagné sur une affaire de charbon en une petite demi-heure.» La guerre de Crimée fit sa fortune. Un an après la bataille de Balaklava et la charge de la cavalerie de lord Cardigan, James Robertson photographia en 1855 l'entrée de ce port soumis au blocus – si favorable aux intérêts du négociant – des forces franco-britanniques et turques (ci-dessous).

San Francisco en flammes ! Schliemann dort à l'Union-Hotel. Le bruit au-dehors le réveille. Il découvre l'incendie : «C'était un spectacle à la fois terrible et saisissant. Il n'y a pas de doute, ce fut le drame le plus remarquable que j'aie jamais vu.» En vérité, il ne l'a pas vécu. Il l'a rêvé.

l'archéologue. D'autres parlent de «tendances psychopathes». Nul doute que, dans sa vie, Schliemann a menti et fraudé. Mais on ne peut écarter l'idée que ses écrits intimes – que rien ne destinait primitivement à la publication – sont des exercices de style. Recueillant expressions courantes ou rares des pays visités, les carnets sont un lieu privilégié de l'apprentissage écrit des langues étrangères. Schliemann, qui voyage seul, rêve de vies parallèles et s'échappe de la réalité. Cultivant tour à tour l'anglais et l'espagnol, il se raconte des histoires : la sienne et celles qu'il imagine.

Le récit qu'il fait de l'incendie de San Francisco dans la nuit du 3 au 4 juin 1851 soutient l'hypothèse. Schliemann se trouvait, cette nuit-là, à Sacramento. Fût-il présent, il n'aurait pu assister à la catastrophe ; elle s'était produite un mois plus tôt. La date importe peu. Plus révélateur, le texte de Schliemann – jusque dans les moindres détails – adapte à la première personne un article paru, le 6 mai, dans le *Daily Union* de Sacramento. Entretenant son anglais par la plume, Schliemann cherche moins à mystifier d'improbables lecteurs qu'à s'approprier un événement en le racontant lui-même.

Your Obedient Servants,

H. SCHLIEMANN & Co.,

Bankers, in the Brick Building Cor. J and Front Streets.

Le banquier des chercheurs d'or

En Californie, Schliemann ne peut reprendre la concession de son frère, mort à vingt-sept ans d'un accès de fièvre. L'argent d'Heinrich fructifie toutefois à Sacramento. Jusqu'en juin 1851, il aide les chercheurs d'or à acheter du matériel. En prêtant à 12 % par mois ! L'affaire prospère. Il s'associe en septembre avec un banquier de San Francisco soutenu à Londres par les Rothschild. Il achète de la poudre d'or contre des espèces au taux de 17 dollars l'once. Pendant huit mois, le métal précieux – 8 000 dollars par jour en moyenne – rejoint San Francisco en transitant par les vapeurs de la Gregory Express Company qui convoient en sens inverse le numéraire.

En-tête de papier à lettres (en bas, à gauche) et publicités dans un journal américain, le *Daily Union* de Sacramento, témoignent de ce temps où Schliemann tenait dans un bâtiment de briques une banque au service d'aventuriers et de chercheurs d'or (ci-dessous). Il confie à ses proches : « Je me lève toujours à cinq heures du matin, déjeune à cinq heures trente, ouvre mon bureau à six heures et ne le ferme qu'à dix heures du soir. Du matin au soir ma banque est bondée de gens venant de toutes les parties du monde, et je suis obligé de parler toute la journée huit langues. »

A son tour, Schliemann est victime des fièvres : une première fois en octobre, une seconde à la mi-janvier 1852. La troisième attaque, fin mars, précipite son départ. Son partenaire l'accuse de tricher sur le contenu des sacs et d'avoir organisé un circuit parallèle. Le 7 avril, Schliemann revend ses parts à son associé. Un communiqué du *Daily Union* de Sacramento annonce le changement de propriétaire. Schliemann quitte la Californie, beaucoup plus riche qu'à son arrivée. Ses avoirs aux Etats-Unis dépassent les 350 000 dollars.

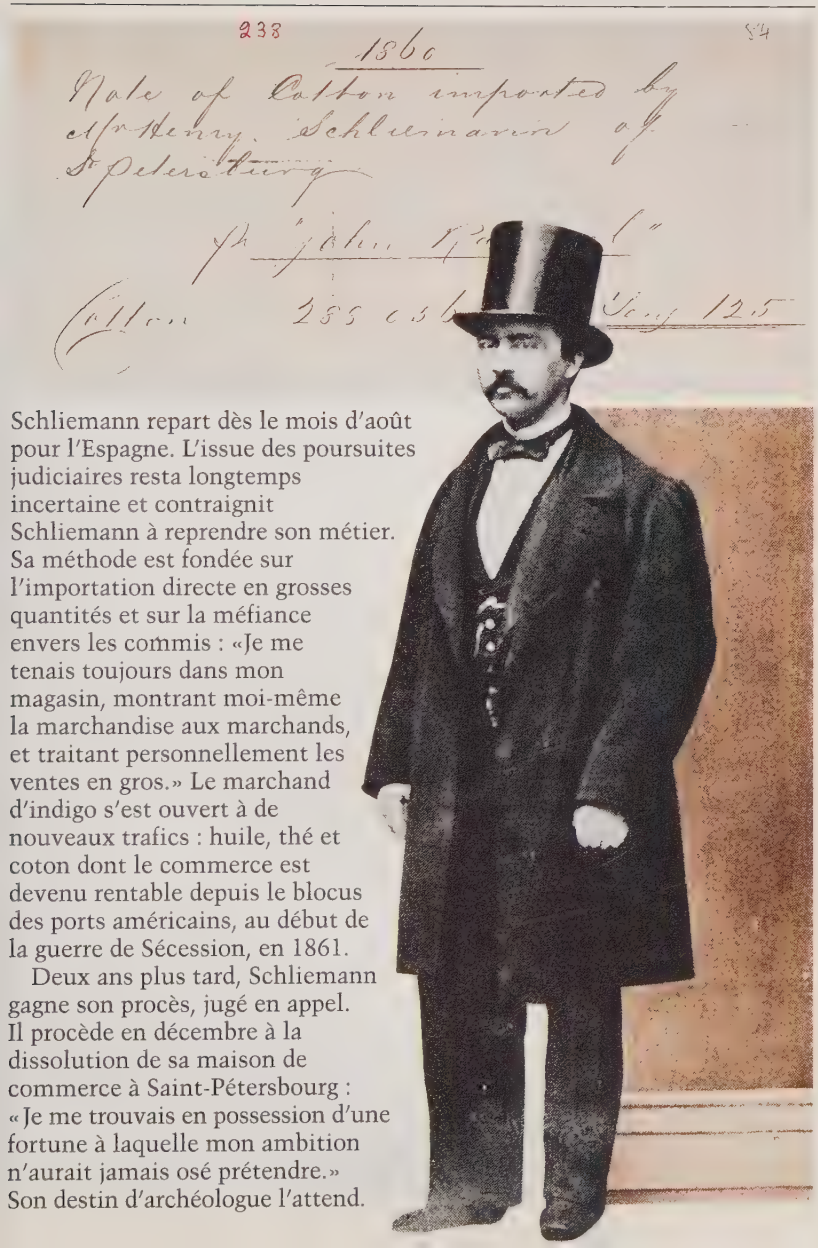
Le goût des langues anciennes et la passion des voyages

Le 19 mai 1852, Schliemann quitte New York et regagne Saint-Pétersbourg. La paix revenue en Russie et fortune amassée, il apprend le grec moderne en 1856, grâce à une traduction de *Paul et Virginie*. Il aurait craint auparavant que «le charme de la langue ne le détournât du commerce». En trois mois, il fait de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* des lectures familières. Il reçoit les leçons d'un étudiant grec en théologie, Théoklètos Vimpos. Les deux hommes lient amitié. Le sort va s'appliquer à croiser leurs chemins. Dans l'été 1858, Schliemann reprend des études de latin qu'il a abandonnées depuis l'école : «Bientôt, je devins aussi maître de cette langue.» Cette passion pour le monde antique n'est pas feinte. Schliemann écrit à son père : «Je pense qu'on peut aussi vivre sans les affaires et avant de m'établir, j'aimerais volontiers visiter les pays du sud de l'Europe, surtout la patrie de mon Homère bien-aimé, là où je parlerai la nouvelle langue grecque, comme je parle l'allemand.» C'est la première mention indiscutable d'un intérêt pour la poésie homérique et la terre qui l'a fait naître.

Epargné par la crise économique de 1857, Schliemann est tenté de liquider son fonds de commerce. Il renonce à ce projet et entreprend des voyages. Il va en Suède et au Danemark. Il parcourt ensuite l'Orient et tient un journal de son expédition en six langues. Pour le retour de Constantinople à Saint-Pétersbourg, il emprunte la route du Danube. La traversée des Dardanelles est l'occasion d'une première notice sur la Troade. Mais la plaine de l'*Iliade* marque moins le voyageur que la remontée du Nil, le désert entre Le Caire et Jérusalem ou la visite de Pétra. Schliemann a dû, il est vrai, rentrer précipitamment chez lui : «Après la Syrie, je visitai Athènes, pendant l'été 1859, et j'allais partir pour l'île d'Ithaque, lorsque je tombai malade et fus obligé de retourner à Saint-Pétersbourg.»

Il lui faut surtout se défendre des accusations d'escroquerie portées contre lui par Stéphane Solovieff, l'un de ses débiteurs en faillite. Apparemment guéri et délivré de ses inquiétudes,

Cette note de 1860 sur une importation de coton américain (à droite) montre que Schliemann mettait à profit ses dons de polyglotte. De même, il voulut apprendre le grec ancien comme une langue vivante. Selon son habitude, il n'étudia de la grammaire que les déclinaisons et les verbes, pratiquant surtout la récitation de morceaux choisis. Il était fier de parler et d'écrire couramment la langue d'Homère : «J'en connais parfaitement toutes les règles sans même savoir si elles sont ou ne sont pas dans la grammaire ; et si quelqu'un prétend trouver des fautes dans mon grec, je puis de suite me justifier en lui récitant des passages classiques où se trouvent les expressions dont je me suis servi.» Etabli en Grèce, Schliemann cultiva dans sa conversation un grec à la mode homérique qui surprenait ses contemporains. Les philologues qui se sont penchés sur son dossier de soutenance de thèse à l'université de Rostock s'accordent à opposer la qualité de son latin à la singularité de son grec.



Schliemann repart dès le mois d'août pour l'Espagne. L'issue des poursuites judiciaires resta longtemps incertaine et contraignit Schliemann à reprendre son métier. Sa méthode est fondée sur l'importation directe en grosses quantités et sur la méfiance envers les commis : « Je me tenais toujours dans mon magasin, montrant moi-même la marchandise aux marchands, et traitant personnellement les ventes en gros. » Le marchand d'indigo s'est ouvert à de nouveaux trafics : huile, thé et coton dont le commerce est devenu rentable depuis le blocus des ports américains, au début de la guerre de Sécession, en 1861.

Deux ans plus tard, Schliemann gagne son procès, jugé en appel. Il procède en décembre à la dissolution de sa maison de commerce à Saint-Pétersbourg : « Je me trouvais en possession d'une fortune à laquelle mon ambition n'aurait jamais osé prétendre. » Son destin d'archéologue l'attend.

« Je pouvais enfin réaliser le rêve de toute ma vie, visiter à loisir le théâtre des événements qui m'avaient tant intéressé, et la patrie des héros dont les aventures ont charmé et consolé mon enfance. Je partis donc l'été dernier, et je visitai successivement les lieux où sont encore si vivants les souvenirs poétiques de l'Antiquité. »

Heinrich Schliemann,
Préface à *Ithaque, le Péloponnèse, Troie*,
Paris, 1869

CHAPITRE III
EN QUÊTE D'UN DESTIN

Sur cette gravure du XIXe siècle, de modernes sépultures musulmanes veillent sur le tumulus dit «d'Achille». Il était pour Schliemann, *Odyssée* à l'appui, celui du héros grec.

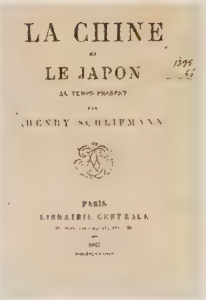
Un barbare en Asie

«J'ai un immense désir de voir le monde», écrit Schliemann dans une lettre de mai 1864. Son voyage en Asie, commencé en décembre, dure six mois. Il le conduit de l'Inde au Japon en passant par la Chine. Il s'achève à San Francisco. Décisif pour sa formation intellectuelle, il marque une double rupture : l'une avec le milieu d'affaires russe, l'autre avec sa femme – avec laquelle les relations se sont dégradées depuis longtemps. Ce périple annonce l'avenir. Il débouche

La Grande Muraille de Chine impressionna Schliemann : «Elle proteste silencieusement contre la corruption et la démoralisation qui ont fait tomber l'Empire chinois jusque dans son présent état d'avilissement et de décadence.»

en 1867 sur un premier ouvrage, *La Chine et le Japon au temps présent*. Destiné à un journal de Saint-Pétersbourg, ce texte est né du carnet tenu par le voyageur qui échange, dans le même temps, une abondante correspondance. Ecrits intimes, lettres et articles de presse favorisent la maturation du livre à venir. La publication des travaux archéologiques suivra le même chemin.

Schliemann manque rarement d'enthousiasme : «L'arrivée dans un nouveau pays est toujours – même pour le plus vieux voyageur – un moment de haut intérêt, parce qu'il y a quelque chose de plus agréable dans les nouvelles sensations.» Il se soumet volontiers à un emploi du temps épuisant. Il découvre en une journée et à marches forcées la Grande Muraille de Chine. Il s'émerveille devant le théâtre asiatique. Sensible à la beauté des monuments et à la diversité des coutumes, il vibre au spectacle de la nature. Cette âme romantique aime décrire arbres,


LA CHINE
ET
LE JAPON
AU TEMPS PRÉSENT
PAR
HENRY SCHLIEMANN
PARIS
LIBRAIRIE CENTRALE

La Chine et le Japon au temps présent naquit des carnets du voyageur qui apprécia fort le théâtre asiatique (ci-dessous).

fleurs et oiseaux. Les montagnes himalayennes le subjuguent : «Les panoramas étaient trop grands, trop sublimes. Là, je me tins debout, vaincu par la beauté du paysage.»

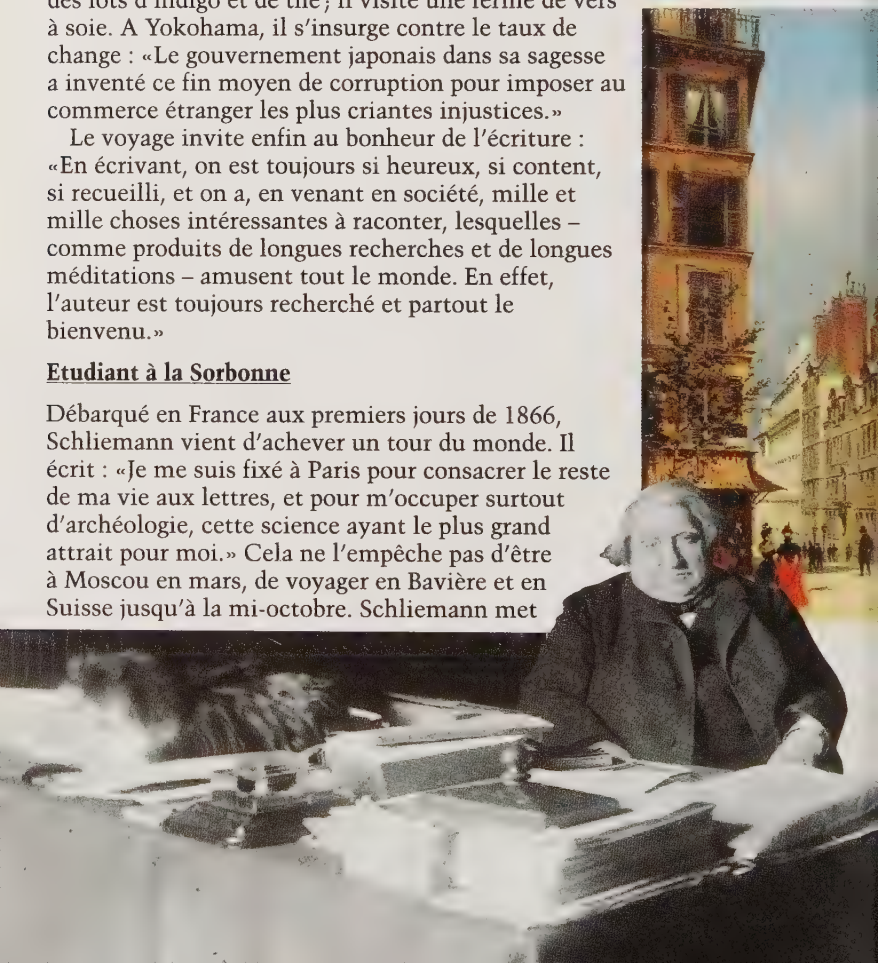
Le commerçant sait aussi compter. Il n'emprunte les chemins de fer indiens qu'en seconde classe. Il se plaint des mauvais repas et marchande sa chambre. L'homme d'affaires n'oublie pas ses intérêts. Il use de lettres de recommandation et de crédit pour acheter des lots d'indigo et de thé ; il visite une ferme de vers à soie. A Yokohama, il s'insurge contre le taux de change : «Le gouvernement japonais dans sa sagesse a inventé ce fin moyen de corruption pour imposer au commerce étranger les plus criantes injustices.»

Le voyage invite enfin au bonheur de l'écriture : «En écrivant, on est toujours si heureux, si content, si recueilli, et on a, en venant en société, mille et mille choses intéressantes à raconter, lesquelles – comme produits de longues recherches et de longues méditations – amusent tout le monde. En effet, l'auteur est toujours recherché et partout le bienvenu.»

Etudiant à la Sorbonne

Débarqué en France aux premiers jours de 1866, Schliemann vient d'achever un tour du monde. Il écrit : «Je me suis fixé à Paris pour consacrer le reste de ma vie aux lettres, et pour m'occuper surtout d'archéologie, cette science ayant le plus grand attrait pour moi.» Cela ne l'empêche pas d'être à Moscou en mars, de voyager en Bavière et en Suisse jusqu'à la mi-octobre. Schliemann met

A Paris, Schliemann s'installe dans un hôtel particulier, 6 place Saint-Michel. Il fréquente l'Université – ci-dessous la façade de la vieille Sorbonne – et se lie avec Renan, ici dans sa bibliothèque.



quelque espoir dans une tentative de conciliation avec sa femme, puis se résigne à la séparation. Il spécule dans l'immobilier du Paris haussmannien de la fin du second Empire. A la rentrée universitaire, ce riche propriétaire est étudiant à la Sorbonne. Il suit des cours de langues orientales, se forme à l'égyptologie et apprend le sanscrit. Il s'initie aux philosophies grecque et arabe, à la poésie classique, à la littérature française contemporaine et à la grammaire comparée.

Interrompant ses études de philologie, il retourne pour affaires aux Etats-Unis. Il investit dans les chemins de fer, achète des terres à Cuba. Dans son journal, plein de chiffres et d'adresses, Schliemann loue l'esprit d'entreprise américain et s'inquiète : la liberté donnée aux esclaves diminuerait leur rendement d'un tiers. Il évoque diverses visites : collèges, usines (notamment de viandes) et cimetières. Le visage de la mort le hante, mais plus encore le souvenir du frère disparu dont il n'a pu retrouver la tombe.

Emile Burnouf (1821-1907) joua un grand rôle dans la formation intellectuelle de Schliemann. Cet orientaliste, spécialiste de mythologie comparée, auteur du premier dictionnaire sanscrit-français, était aussi un helléniste de renom. Il dirigea de 1867 à 1875 l'Ecole française d'Athènes. Il n'y cacha pas, comme on l'a dit, le «trésor de Priam».

Mais son amitié pour Schliemann ressort de la cinquantaine de lettres qu'il lui adressa, de ses articles flatteurs et de sa collaboration active aux fouilles troyennes. C'est lui qui l'engagea à noter la profondeur à laquelle chaque objet était trouvé.

Fin janvier 1868, Schliemann fréquente à nouveau cours de la Sorbonne, conférences du Collège de France et réunions de sociétés savantes. En avril, il envisage de reprendre ses activités en Russie auprès de ses enfants. Dans une lettre à son fils, il fait le plan d'un voyage qui le conduirait à Saint-Pétersbourg, *via* la Suisse, l'Italie, la Grèce, la Turquie, Odessa, Kiev et Moscou. Mais apprenant que ses associés ont repris des poursuites contre lui, il préfère attendre avant de rejoindre la Russie. Il part néanmoins. Vers le Sud. Les vestiges de la Rome antique et de Pompéi excitent sa curiosité.

Du tourisme à l'archéologie

Tout commence par un voyage d'agrément. Schliemann arrive le 5 mai, Piazza del Popolo, en «simple touriste», conscient qu'il manque du «savoir nécessaire pour mener des investigations scientifiques». Le carnet du voyageur montre cependant l'éveil rapide d'une passion pour la discipline archéologique. Durant quatre semaines à Rome, Schliemann partage son temps entre les monuments de l'Antiquité et les autres. Il vient à la première par l'entremise de personnages qui le fascinent, comme Cléopâtre ou Néron. Son attrait pour le tyran le pousse à explorer la Domus Aurea. Il admire le Temple de Castor et Pollux. Mais son enthousiasme n'est pas exempt de naïveté. Il croit avoir vu «le figuier où Rémus et Romulus furent abandonnés»!

Vingt jours passés dans la baie de Naples familiarisent l'apprenti archéologue avec les réalités antiques. Il découvre Baies, Stabies, Cumes et Capoue. Pompéi surtout retient son attention. Il visite à deux reprises le site, suit un programme de conférences et admire au musée de Naples les peintures recueillies pendant les fouilles. Une

rencontre avec Giuseppe Fiorelli, qui les dirige en se préoccupant – ce qui est nouveau – de stratigraphie, l'impressionne. Le 1er juillet, Schliemann est à Messine. Loin d'être indifférent à la poésie homérique – Schliemann a consigné dans ses carnets que le lac Averne est cité dans l'*Odyssée* et il mentionne l'opinion d'un gardien plaçant la grotte du Cyclope en Sicile –, le voyageur accorde toutefois plus de place dans ses notes à une mésaventure sur l'Etna. Non loin du sommet, son guide lui a faussé compagnie dans la nuit. Schliemann a dû poursuivre seul son ascension. C'est par ses propres moyens qu'il a regagné son hôtel, le lendemain !

Le voyage en terre grecque commence par une escale à

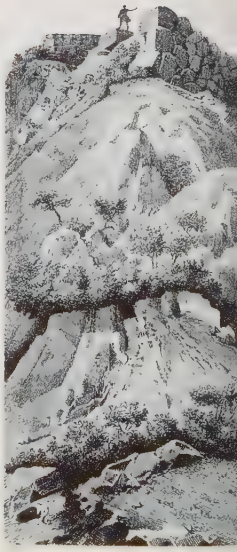
A Rome, près des colonnes du Temple de Castor et Pollux (en haut, à gauche), Schliemann songea au gouffre qui s'était ouvert sur le forum et dans lequel Marcus Curtius, sacrifiant sa vie, se précipita.

Des fresques de Pompéi – évoquant parfois les héros de l'*Iliade* (à gauche, Achille à Skyros) – Schliemann aime la grâce et la *disinvoltura*. Il admire aussi les fouilles de Giuseppe Fiorelli (ci-dessus) et son habileté à faire réapparaître, par des injections de plâtre, les corps des malheureux Pompéiens.

Aux Dardanelles, après son premier séjour en Troade, Schliemann, attendant un vapeur pour Constantinople, passa trois nuits à l'unique hôtel de la place. Il ne connut donc pas en 1868 l'hospitalité de l'hôtel des Etrangers (à gauche). Dans le roman d'Irving Stone, il assiste à un récital d'une pianiste de Leipzig, dans un établissement du même nom, mais à Athènes.

Le diplôme de l'université de Rostock (en haut, à droite) couronnait *Ithaque, le Péloponnèse, Troie*, un livre tiré à 700 exemplaires.

Corfou, le 6 juillet. Après s'être rendu à Ithaque, Schliemann rencontre à Athènes, le 25 juillet, un compatriote, l'architecte Ernst Ziller, qui a travaillé en Troade. Son influence est déterminante. Informé des explorations en cours et des diverses hypothèses sur l'emplacement de la Troie antique, Schliemann s'embarque pour les Dardanelles. En attendant le bateau, il a, pour occuper son temps, visité l'Argolide : Tirynthe et Mycènes – où il compte mettre au jour bientôt la sépulture d'Agamemnon.



«Ithaque, le Péloponnèse, Troie»

En septembre, à Paris, Schliemann rédige *Ithaque, le Péloponnèse, Troie*. L'ouvrage paraît à compte d'auteur au début de l'année 1869. C'est la pièce majeure d'un dossier qui lui vaut en avril le titre de docteur de l'université de Rostock.

Le livre combine données littéraires et notes de voyage. Le ton est souvent lyrique. On y voit le

VIRUM PRAENOBILISSIMUM

HENRICUM SCHLIEMANN

TRADITO LIBRO ARCHAEOLOGICO
DE ITHACA INSULA PELOPONNESO ET TROADE

PHILOSOPHIAE DOCTOREM ARTIUMQUE LIBERALIUM MAGISTRUM

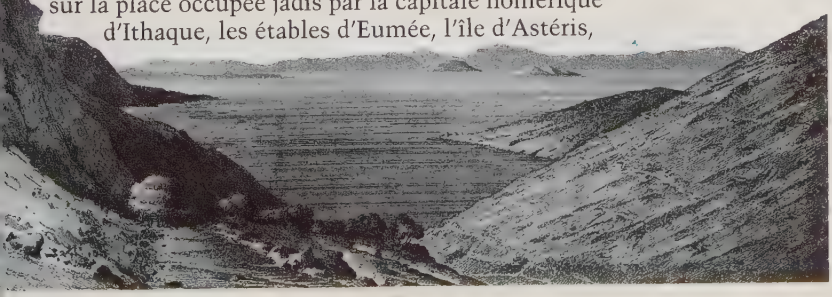
ORNATUM ESSE

PUBLICO HOC DIPLOMATE

CONFIRMAT

narrateur dormir à Ithaque couché sur un lit de pierres avec les poèmes homériques pour oreiller. Les habitants de l'île remercient chaleureusement leur visiteur d'une lecture publique. Là, «chaque colline et chaque rocher, chaque fontaine et chaque bocage d'oliviers, respirent Homère et l'*Odyssée* ; et nous sommes transportés d'un seul bond par-dessus cent générations dans l'époque la plus brillante de la chevalerie et du poème grecs». Cet enthousiasme est d'emprunt. Il appartient à un guide touristique anglais, comme le récit ému, mais fictif, d'une agression par des chiens au sud d'Ithaque.

Reste que Schliemann a pratiqué dans l'île ses premières fouilles et qu'il y a expérimenté sa méthode. En cherchant sur le mont Aétos le palais d'Ulysse, il veut retrouver dans le paysage contemporain le cadre de l'épopée homérique. Il tente d'accorder la terre avec le papier. Les résultats sont décevants, mais ils ne découragent pas le néophyte, qui a désormais l'ambition d'identifier les sites de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, fort d'avoir constaté «les erreurs de presque tous les voyageurs archéologues sur la place occupée jadis par la capitale homérique d'Ithaque, les étables d'Eumée, l'île d'Astéris,

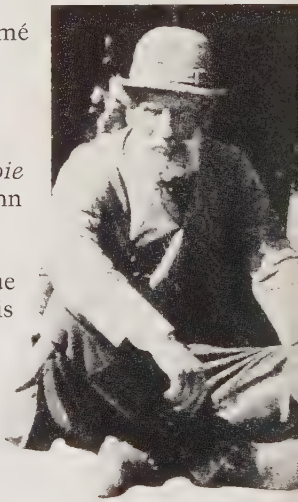


«Nous montâmes sur l'Aétos du côté ouest, la pente y étant un peu plus douce que des deux autres côtés ; on y voit de nombreux vestiges d'un ancien chemin, qui apparemment menait du palais d'Ulysse au petit port appelé aujourd'hui Port de Saint-Spiridon.» Schliemann s'est trompé en croyant retrouver sur ce mont la demeure du héros homérique. Il a exploré le site de l'ancienne Alalcomenæ, un établissement d'époque archaïque dont subsistent quelques restes de l'enceinte en appareil polygonal (ci-dessous, gravure d'Ithaque).

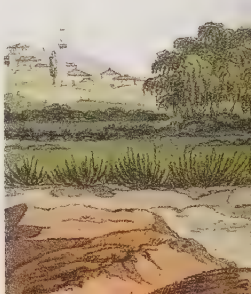
l'ancienne Troie, les tumulus de Batieia et d'Æsyétès, le tombeau d'Hector, etc.». Ayant exhumé quelques vases, Schliemann s'exclame avec ingénuité : «Il est bien possible que je tienne dans mes cinq petites urnes les corps d'Ulysse et de Pénélope ou de leur progéniture!»

Malgré ses défauts, *Ithaque, le Péloponnèse, Troie* retint l'attention d'un jury universitaire. Schliemann défendait en effet une thèse novatrice. Il proposait de chercher la Troie homérique sur la colline d'Hissarlik. C'était renouer avec la tradition antique et aller contre l'opinion reçue des modernes. Depuis l'exploration de la Troade faite en 1795 par Lechevalier pour l'ambassadeur de France, Choiseul-Gouffier, les savants limitaient leur enquête au site voisin de Bounarbaschi. Schliemann démontra qu'il fallait l'exclure. Quelle que fût leur opinion, les auteurs anciens ne plaçaient point en ce lieu la ville gréco-romaine d'Ilion, héritière de la Troie homérique. La topographie de Bounarbaschi correspondait mal aux descriptions de l'*Iliade*. Les prospections n'avaient abouti à aucun résultat probant.

Schliemann ne se persuada que lentement de la présence des ruines troyennes sur le site d'Hissarlik. Son carnet de voyage montre qu'il les situa d'abord à Bounarbaschi. Il commença à en douter au moment de quitter la Troade, après une rencontre avec Franck Calvert. Ce vice-consul des Etats-Unis aux Dardanelles était connaisseur en matière d'antiquités et propriétaire d'une partie de la colline d'Hissarlik. Il y avait ouvert des sondages prometteurs. *Ithaque, le Péloponnèse, Troie* rend hommage à cet explorateur ingénieux. S'il partage son opinion, Schliemann se réserve le beau rôle. Seul contre la communauté scientifique, il allie lucidité, audace et flair. Plus exactement, accueillant aux idées d'autrui, Schliemann s'est forgé une certitude en se donnant à Paris le temps de la réflexion. Sa conviction est de raison. Il l'a acquise pendant qu'il composait son livre, après lectures et échanges de lettres avec son correspondant américain. L'hypothèse d'Hissarlik sera un bon calcul.



Franck Calvert est le héros secret des fouilles d'Hissarlik. Le premier, il reconnut que cette colline est «en grande partie artificielle, et qu'elle a été formée par les ruines et les débris des temples et des palais qui s'y sont succédé pendant de longs siècles».

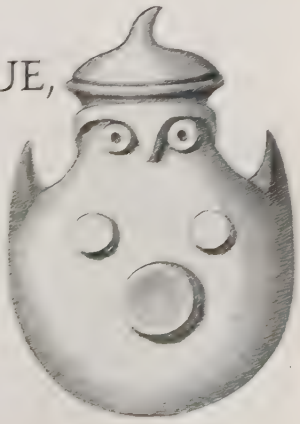


Jusqu'à Schliemann, la carte de la Troade (ci-contre), dressée par Lechevalier et son architecte Cassas fit référence. Elle plaçait la Troie homérique sur une hauteur, près du village de Bounarbaschi. On y retrouva les deux sources du Scamandre évoquées par l'*Iliade*. «De l'une coule de l'eau tiède et la fumée s'élève au-dessus comme d'un feu brûlant ; l'autre coule en été, semblable à la grêle, ou à la neige froide ou à l'eau glacée. Là, à côté, sont de larges et bons bassins en pierre, où les femmes des Troyens et leurs belles filles lavaient les vêtements brillants, au temps de la paix.» Schliemann ruina cette identification en menant des sondages infructueux sur la colline et en relevant une quarantaine de sources sur le site.

« Si mes relations contiennent parfois des contradictions, j'espère qu'on les excusera, en prenant en considération que j'ai découvert un nouveau monde en fait d'archéologie, et qu'on n'avait jamais ou presque jamais trouvé jusqu'ici des objets comme ceux que j'ai mis au jour par milliers. Tout devait me paraître étrange ; chaque objet impliquait une énigme. »

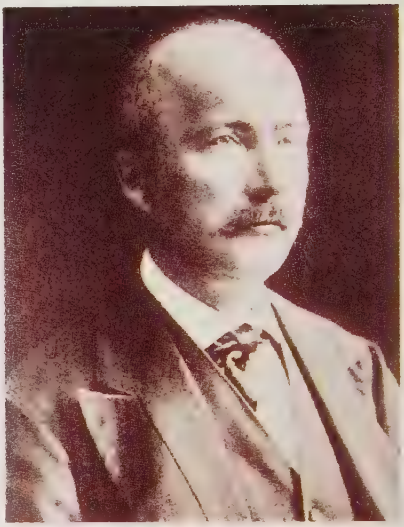
Heinrich Schliemann,
Antiquités troyennes, Préface, 1874

CHAPITRE IV
MONDE HOMÉRIQUE, TERRE PROMISE



Sophia Schliemann parée des bijoux du « trésor de Priam ». A droite, un vase que le fouilleur suppose a tête de chouette – l'oiseau d'Athéna – orne la page de titre de l'*Atlas des antiquités troyennes*.

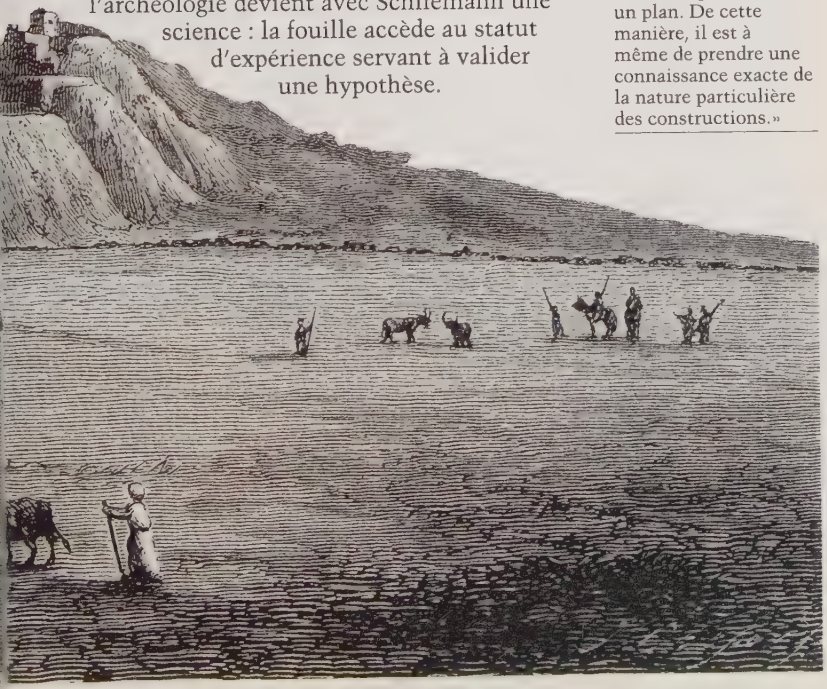
La conversion du nouvel initié à l'archéologie s'accompagne d'un changement d'état civil. Schliemann devient en 1869 citoyen américain. La même année, il divorce de son épouse russe et se remarie à Athènes. Soutenu par son ami Franck Calvert, il entreprend l'exploration de la colline d'Hissarlik en avril 1870. Pendant vingt ans, au cours de sept campagnes de fouilles irrégulièrement menées, il met au jour les vestiges de Troie et le «trésor de Priam». Il révèle la superposition de ruines appartenant à des habitats successifs. Il recueille des milliers d'objets qu'il publie vite et avec luxe. Il manifeste un intérêt véritablement scientifique pour le matériel céramique et la stratigraphie. L'homme est un pionnier.



A une époque où Délos, Olympie et Delphes attendent encore la pioche des archéologues, il ouvre la série des chantiers qui vont faire revivre la civilisation grecque. Grâce à cet explorateur audacieux, le passé de la Grèce, qui ne remontait guère au-delà de la date traditionnelle des premiers jeux Olympiques, en 776 av. J.-C., s'enracine désormais dans le deuxième millénaire.

Parallèlement, Schliemann exhume en Argolide, à partir de 1874, l'or des tombes de Mycènes et le «masque d'Agamemnon». Le rêve s'accomplit. Les textes homériques traduisent une réalité historique et Schliemann les utilise pour interpréter la Grèce inédite qu'il découvre. Il définit ainsi une correspondance entre les monuments du deuxième millénaire avant notre ère et le monde décrit dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. La démarche n'est pas sans faiblesse, car elle mêle le vécu à l'épopée. Mais l'archéologie devient avec Schliemann une science : la fouille accède au statut d'expérience servant à valider une hypothèse.

A gauche, Henry Schliemann, citoyen américain, à cinquante-huit ans. En bas, la plaine de Troie et les fouilles en 1873. «La colline a maintenant, j'ose le dire, l'air plus imposant que jamais ; les tranchées et les accumulations de terre lui donnent l'aspect d'une grande forteresse. Le spectateur debout sur les murs d'enceinte voit au-dessous de lui comme un immense chaudron au fond duquel apparaît la cité brûlée avec ses murs et ses fondations d'édifices aussi distincts que sur un plan. De cette manière, il est à même de prendre une connaissance exacte de la nature particulière des constructions.»



Le 27 mars 1869, Schliemann débarque à New York et entame la procédure de sa naturalisation (ci-dessous). Avec une surprenante rapidité, il obtient dès le surlendemain ses nouveaux papiers. Le 1er avril, il se trouve à Indianapolis, où le divorce est plus facile. Il demande le sien, quatre jours après. L'affaire sera jugée le 30 juin. Il a acheté une maison (ci-contre) de 1 125 dollars et en a engagé 12 000 dans une fabrique. Ces investissements voulaient persuader les juges de son installation dans le pays. Mais, dès avril, il avait fait le projet d'un mariage en Grèce et s'était informé de la personnalité de la promise auprès de son oncle qui dut répondre à un véritable questionnaire.

Education sentimentale

Schliemann passe une grande partie de l'année 1869 aux Etats-Unis. Ce nouveau citoyen américain a gagné Indianapolis pour profiter d'une législation avantageuse en matière de divorce. Ayant obtenu le sien en juin, il se remarie trois mois plus tard à Athènes avec Sophia Kastromenos, dont le père est marchand d'étoffes. Il a sélectionné cette jeune fille de dix-sept ans dans un album de photographies préparé par son ami de Saint-Pétersbourg, Théoklètos Vimpos, prêtre orthodoxe et oncle de la mariée... Schliemann lui écrit : «Je pense qu'une femme dont

The People of the State of New York,

BY THE GRACE OF GOD FREE AND INDEPENDENT:

To all to whom these Presents shall come, Greeting:

Know Ye, that we, having inspected the Files of

THE SUPERIOR COURT OF THE CITY OF NEW YORK,

do find there remaining on file a certain . . . . . .

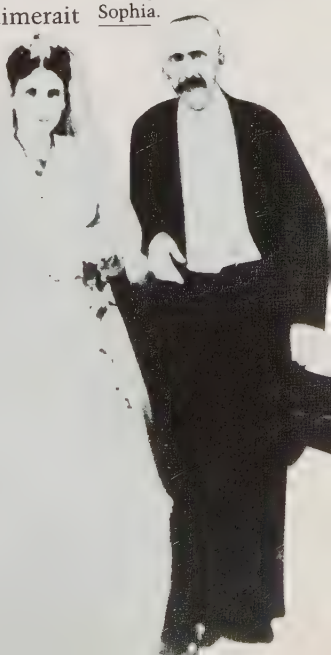
Declaration of Intention of ~~in an action wherein~~

Henry Schliemann

Dominée par la tour franque, l'Acropole d'Athènes au temps du mariage d'Heinrich et de Sophia.

le caractère s'accorde parfaitement avec le mien, et douée du même amour que moi pour les sciences pourrait me respecter. Et comme elle resterait ma disciple sa vie entière, j'ose espérer qu'elle m'aimerait d'abord parce que l'amour naît du respect, ensuite parce que j'essaierai de me montrer bon professeur et que je consacrerai tous mes loisirs à l'aider dans sa quête des connaissances philologiques et archéologiques.» Tel Pygmalion, Schliemann s'attache à former sa créature pour unir la science à la beauté. En réalité, Heinrich et Sophia vont rejouer au quotidien *L'Ecole des femmes*.

Après un voyage de noces parisien, les Schliemann rentrent au début de février 1870 à Athènes. Une déception les y attend. Demandé avant leur départ en France aux autorités turques, le permis de fouiller à Hissarlik n'est pas arrivé. Heinrich part seul pour les Cyclades. Ce voyage parachève sa formation d'archéologue et



Le 27 février 1870, Schliemann part pour Syros (ci-contre au début du siècle) et les Cyclades. Il passe à Délos que n'explore pas encore l'Ecole française d'Athènes. Dirigée par E. Burnouf, elle n'est pas installée comme aujourd'hui au pied du Lycabette, mais dans la Maison Lemnienne (ci-dessous) à l'emplacement de l'hôtel Grande-Bretagne. A Santorin, le voyageur précède de peu les archéologues français. Ceux-ci vont découvrir, à partir d'avril 1870, les restes de maisons du deuxième millénaire avant notre ère. Ce passé préhistorique méconnu et la superposition des couches géologiques excitèrent la curiosité de Schliemann. Comme les touristes de l'époque déjà nombreux, il dut admirer les laves du Giorgas et le quai oriental de la Néa Kaiméni, tels que les montre la gravure de 1866 ci-contre.

complète sa connaissance des grands sites. Il visite Syros, Délos – dont l'exploration ne commença qu'en 1873 –, Paros, Naxos et Santorin. La reprise de l'activité du volcan de Santorin, en 1866, avait été à l'origine du développement de recherches scientifiques. Associant vulcanologues et archéologues, elles étaient conduites par l'Ecole française d'Athènes. Le matériel recueilli lors des prospections embarrassait les spécialistes. Il ne ressemblait à rien de connu. L'enquête géologique conduisait à le dater de la première moitié du deuxième millénaire avant notre ère. Cela paraissait incroyable. Les points de comparaison manquaient. Les fouilles à Troie et à Mycènes les fourniraient bientôt.

Sans nouvelles de son permis de fouilles en Troade, Schliemann patiente un mois encore. Il multiplie les excursions familiales et touristiques en Attique et dans le Péloponnèse. Ne supportant plus d'attendre, il s'embarque

pour les Dardanelles, le 10 avril. Malgré l'absence d'autorisation, il entame à l'angle nord-ouest de la colline d'Hissarlik «une fouille préliminaire pour déterminer jusqu'à quelle profondeur allait le sol artificiel». Il ouvre un puits de cinq mètres et dégage une série de murs d'époque romaine et hellénistique. Dès la fin du mois, par suite d'une contestation avec les propriétaires du terrain, le sondage s'arrête.

Sophia n'a pas pris part à ces travaux. Elle est absente également l'année suivante où elle accouche en mai à Athènes d'une petite Andromaque. Schliemann écrit cependant : «Ma femme bien-aimée, qui ne rêve que d'Homère, et sait presque toute l'*Iliade* par cœur, assiste toujours aux fouilles du matin jusqu'au soir.» Elle participe en revanche à la campagne de 1872, pendant le mois de juin. La vie sur le chantier n'est pas sans danger. Schliemann évoque l'incendie accidentel de leur maison en mars 1873 : «Cette nuit, peu s'en est fallu que, ma femme, moi-même, et l'inspecteur Photidas, qui couche dans la chambre voisine, nous ne fussions brûlés vifs.» Une lettre d'avril apprend que Sophia fut victime d'une tentative de viol. Elle reste pourtant auprès de son mari, puis rejoint Athènes en mai pour enterrer son père.

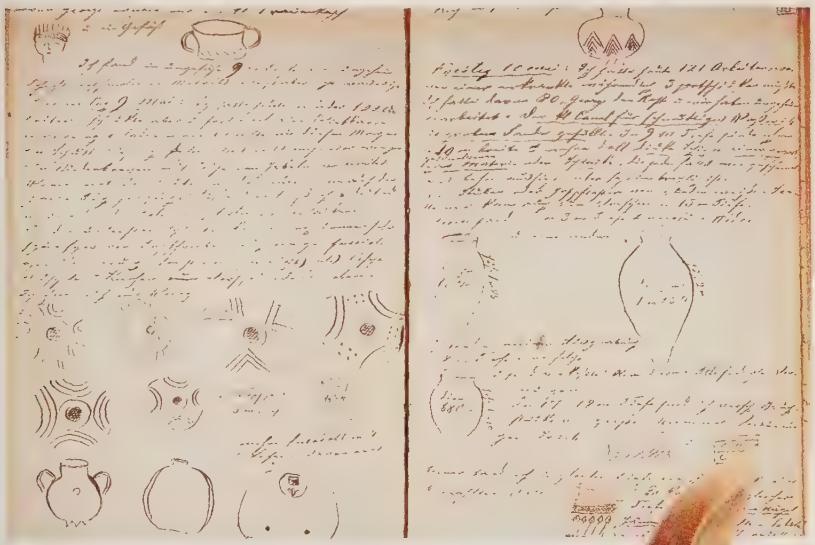
En 1878, sept ans après Andromaque, Sophia mit au monde Agamemnon. Tout en récitant des vers d'Homère, le père imposa l'*Iliade* sur le front du nouveau-né. Le jour du baptême, à la fureur du pope, Schliemann mesura, dit-on, la température de l'eau sacrée avec un thermomètre ! Poésie, science et religion…

La redécouverte de Troie

Le volume *Antiquités troyennes*, accompagné d'un *Atlas*, paraît en janvier 1874 : «Cet ouvrage est une sorte de journal de mes fouilles à Troie. Toutes ses parties ont été écrites par moi sur les lieux mêmes au fur et à mesure que les travaux avançaient.» Il reprend le contenu des articles régulièrement envoyés à Londres pour le *Times*. Schliemann a le sens de la communication et de la polémique. Il utilise la presse pour entretenir l'intérêt suscité par ses recherches. Sur le terrain, elles ne sont pas faciles à mettre en œuvre. Un permis de fouiller n'est accordé à Schliemann en septembre 1871 qu'après trois voyages à Constantinople, des largesses et l'intervention d'un diplomate américain. Rien n'est jamais acquis. Schliemann se voit retirer, dès l'année suivante, le droit – négocié – de conserver la moitié des trouvailles.

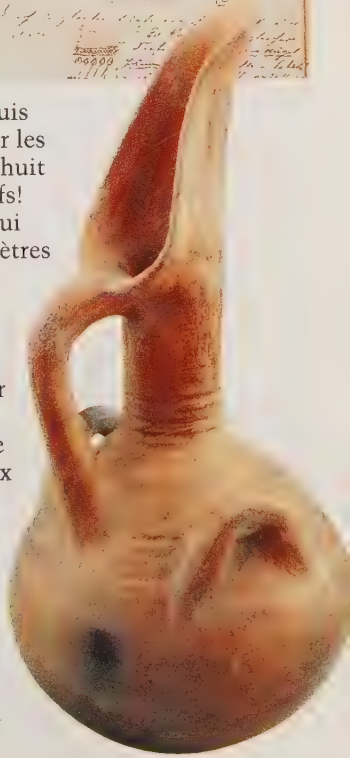
La première campagne commence le 11 octobre 1871. Elle est catastrophique. Des pluies torrentielles la suspendent dès la fin novembre. Les moyens sont dérisoires. Schliemann recrute, le premier jour, huit

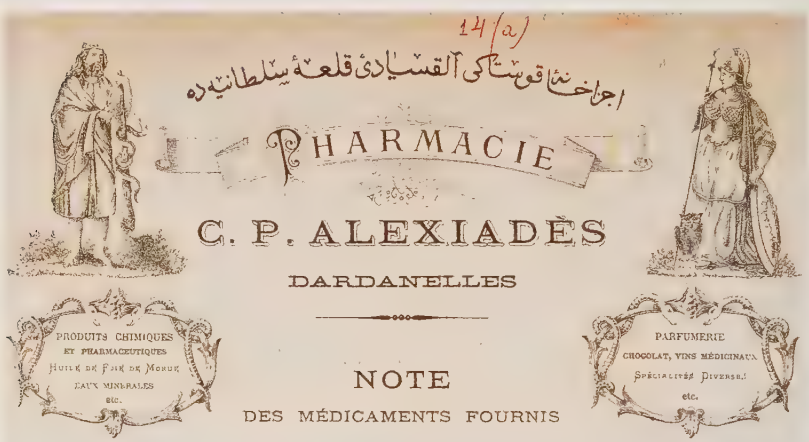
Témoins de l'avancement des fouilles troyennes, les gravures parues dans l'*Illustrated London News* dérivent d'aquarelles de W. Simpson, dépêché sur place comme envoyé spécial. On voit page précédente et ci-dessous, en cours de dégagement, la rue dallée, fortement inclinée, large de plus de sept mètres qui donnait accès à l'entrée sud-ouest de la citadelle préhistorique. A droite, deux pages du carnet de l'archéologue. Croquis à l'appui, il enregistre les trouvailles faites jour après jour.



ouvriers. Ils sont trente-cinq, le lendemain, puis quatre-vingts en moyenne. Ils doivent évacuer les déblais dans des paniers. Schliemann n'a que huit brouettes et quatre chariots tirés par des bœufs! Pressé d'arriver au niveau le plus ancien – celui de l'*Iliade* à ses yeux –, il creuse jusqu'à 10 mètres de profondeur et détruit ce qui est postérieur au deuxième millénaire avant notre ère. Ainsi disparaissent les restes d'un bâtiment hellénistique. Seules sont conservées trois inscriptions. Schliemann reconnaît son erreur et découvre la stratigraphie. L'«accumulation des décombres» témoigne de la complexité de l'histoire de la colline d'Hissarlik. Les niveaux d'occupation s'y succèdent des temps préhistoriques à l'époque impériale.

Tirant les leçons de son inexpérience, Schliemann révise sa stratégie, lors de la réouverture de la fouille en avril 1872. Son organisation est meilleure. Il dispose d'équipements venus d'Angleterre. Il profite des services d'Adolphe Laurent, un ingénieur travaillant à la construction du chemin de fer





du Pirée à Lamia, et de contremaîtres athéniens employés à la ligne reliant Athènes au Pirée. Cent cinquante ouvriers déplacent en moyenne 300 mètres cubes par jour. De grandes tranchées sont ouvertes. La plus importante, orientée nord-sud, traverse le site de part en part. Elle a près de 40 mètres de large, et plus de 15 de profondeur. Les opérations s'arrêtent à la mi-août, alors que la malaria frappe le chantier.

Mais déjà Schliemann triomphe : «Chacun reconnaîtra que je suis arrivé à la solution d'un grand problème historique, et que j'y suis arrivé par la découverte d'une haute civilisation et de constructions gigantesques sur le sol primitif, dans les profondeurs d'une ville antique, qui était appelée Ilium dans toute l'Antiquité, que le monde civilisé des anciens temps considérait comme ayant succédé à Troie, et comme occupant le même emplacement que la cité homérique.» Ce bulletin de victoire a pour le fouilleur plusieurs justifications. La position d'Hissarlik correspond à celle de la citadelle du roi Priam dans l'*Iliade*. Un morceau de la muraille découverte est à mettre en relation avec la fortification construite à Ilion par Lysimaque, officier d'Alexandre, puis roi de Thrace. Enfin, l'enchevêtrement des fondations et des murs assure l'existence à Hissarlik d'au moins trois

Sur le chantier, la maladie rôde en permanence. Schliemann absorbe régulièrement des cachets de quinine pour échapper à la fièvre des marais. Ci-dessus, une ordonnance de la pharmacie des Dardanelles.

niveaux préhistoriques. Schliemann rapporte alors le premier d'entre eux à l'époque de la guerre de Troie, datée par les Anciens vers 1250 avant notre ère.

Les motifs de certaines céramiques intriguent le fouilleur qui multiplie les fausses hypothèses. Il interprète certains éléments du décor comme les signes d'une écriture troyenne. Il développe des théories sur une série de vases anthropomorphes. Il y voit représentée la « Minerve Ilienne ornée d'une tête de chouette avec une espèce de casque». Il imagine que des coupes à boire avec anse double illustrent un type de vase célèbre dans l'*Iliade* : le *dépas amphikypellon*. Voulant faire de chaque objet exhumé une preuve de la vérité des poèmes homériques, Schliemann se trompe. On date aujourd'hui cette vaisselle entre 2600 et 1800 avant notre ère.

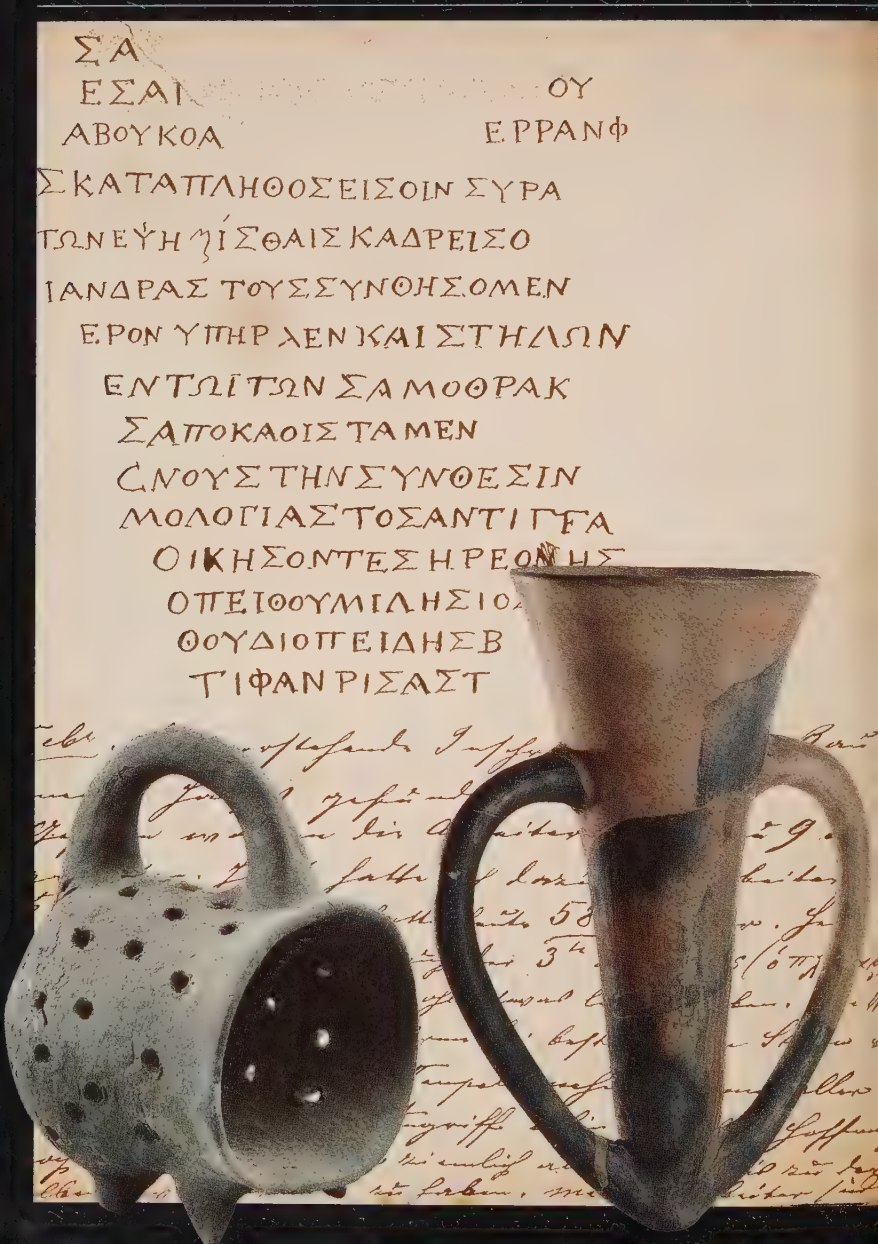
Le conducteur de travaux exigeant à l'égard de ses ouvriers se montre soucieux de leur santé. Médecin improvisé, il administre de la quinine, badigeonne les blessures d'arnica et prescrit des bains de mer.

« Je tiens beaucoup à ce que les grandes dalles du chemin de la tour ne soient pas enlevées par les chrétiens ou les Turcs des environs. Pour y réussir, j'ai fait répandre le bruit que Jésus-Christ avait visité le roi Priam, et était monté par cette rue ; et pour donner plus de poids encore à cette croyance, j'ai fixé une grande image du Christ au côté nord-ouest de cette rue de la tour dans la paroi de terre. »

7 M.
4 M.
7 M.
7 M.
4½ M
8 M

La passion des objets

Dans le journal de fouilles de Schliemann se manifestent passion pour la céramique (vases, terres cuites, fusaïoles, ci-contre) et intérêt pour les inscriptions (page suivante, un contrat). En surimpression, sont présentés, ci-contre, de gauche à droite : un vase anthropomorphe, une idole, un porc tacheté d'un semis d'étoiles. Le premier type, à figure féminine – fréquent dans les niveaux de Troie II-V (2600-1800 av. J.-C.) –, se stylise peu à peu (nombril, seins et sexe plus ou moins marqués). L'idole appartient à Troie I (2900-2500). L'animal fut trouvé dans les couches de la Troie VI-VII (1800-1100). Pages suivantes, un vase-filtre à trois pieds et une anse, un *depas amphikypellon* ou coupe à boire avec anse double, un vase à col haut, panse sphérique et décor géométrique incisé, une *pyxis* ou boîte avec couvercle. Ces formes se retrouvent aux niveaux Troie II-V.


ΣΑ
ΕΣΑΙ ΟΥ
ΑΒΟΥΚΟΑ ΕΡΡΑΝΦ
ΣΚΑΤΑΠΛΗΘΟΣΕΙΣΟΙΝ ΣΥΡΑ
ΤΩΝΕΥΗ ΙΣΘΑΙΣΚΑΔΡΕΙΣΟ
ΙΑΝΔΡΑΣ ΤΟΥΣΣΥΝΘΗΣΟΜΕΝ
ΕΡΟΝ ΥΠΗΡΛΕΝΚΑΙ ΣΤΗΛΩΝ
ΕΝΤΩΙΤΩΝ ΣΑΜΟΘΡΑΚ
ΣΑΠΟΚΑΟΙΣΤΑΜΕΝ
ΟΝΟΥΣΤΗΝΣΥΝΘΕΣΙΝ
ΜΟΛΟΓΙΑΣΤΟΣΑΝΤΙΓΓΑ
ΟΙΚΗΣΟΝΤΕΣΗΡΕΩΝΗΣ
ΟΠΕΙΘΟΥΜΙΛΗΣΙΟ
ΘΟΥΔΙΟΠΕΙΔΗΣΕΒ
ΤΙΦΑΝΡΙΣΑΣΤ

...m Dorf Jenischakir u. Kalifatli, und habe ich für dieselben ...
...ich in Kalifatli gemiethet damit sie nicht zu viel Zeit beim ...
...u. hergehen verlieren. Die Störche kommen erst noch ein...
...samst. Die ersten Frühlingsblumen kommen erst eben a...
...Erde. Die Kälte erlaubt den Arbeitern nicht das ...
...ckern. Die Arbeit fängt erst um 7 Uhr morgens, mit
...nenaufgang, an u. hört des Abends 5 1/2 Uhr mit Sonn...
...nenuntergang auf. Die Tage wachsen fortwährend u. das ...
...Leben Alles liebt was wächst so ist mir diese Zeit de...
...ngenehmste. An Lebensmitteln habe ich bisjetzt keine Noth...
...nder gefunden wurde:

L'homme qui s'inquiète de l'augmentation du prix du vin et de ses dépenses n'oublie pas non plus son intérêt, comme le montre l'histoire de la «métope du Soleil», la trouvaille majeure de 1872. Schliemann exhume cette pièce architecturale, provenant du temple d'Athéna qui dominait Ilion à l'époque hellénistique, sur la partie d'Hissarlik appartenant à Franck Calvert. «Sous la condition de partager avec lui les objets trouvés», Schliemann a pu fouiller sur ce terrain. Devant la difficulté du partage, il propose à son associé et ami de le dédommager. Après d'âpres négociations, il accepte de lui donner 40 livres, soit 1 250 francs. Bien qu'exigeant dix fois plus, Calvert cède, de guerre lasse. Mais il s'insurge quand il

«Hélios, ici, s'élance pour ainsi dire des portes du jour et verse la lumière de sa gloire sur l'univers», note Schliemann. La métope ci-dessous appartenait au temple d'Athéna Ilia. Cet édifice dorique, probablement construit à l'époque de Lysimaque, était décoré d'un bandeau sculpté faisant alterner triglyphes et métopes. Il y en avait soixante-quatre. Il n'en reste que des fragments. Les thèmes figurés reprenaient peut-être ceux du Parthénon athénien : combats des dieux olympiens et sac de Troie.

comprend qu'il a été berné, et demande réparation à Schliemann. Celui-ci refuse, par principe! «L'affaire faite est sacrée; on n'y revient plus et l'on n'y peut plus, tel est l'usage du monde». Un an plus tard, il estime à 100 000 francs la valeur de cette sculpture. L'archéologue sait toujours compter!

Le «trésor de Priam»

La troisième campagne se déroule de février à juin 1873. Schliemann se livre à une autocritique. Il regrette les destructions qu'il a provoquées en sacrifiant les structures les plus récentes. Il comprend qu'il a fait erreur en supposant que Troie avait été fondée sur un sol vierge, comme si elle n'avait pas eu d'histoire avant l'expédition achéenne. La première couche préhistorique est d'une trop grande pauvreté pour avoir été la Troie homérique. La deuxième témoigne d'une civilisation plus avancée. Ses vestiges sont imposants : une forteresse d'une centaine de mètres de diamètre abritant des habitations. Schliemann dégage en quelques semaines une porte et une partie du rempart de ce second établissement. Dans son esprit nourri d'Homère, il vient de découvrir les portes Scées et il interprète les structures domestiques, situées dans leur prolongement, comme les restes du palais du prince troyen de l'*Iliade*.

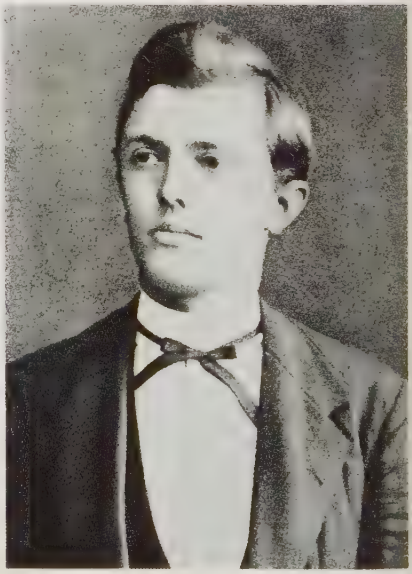
Cette «jolie épingle d'or, clame fièrement Schliemann, a été trouvée par moi dans ma tranchée nord-ouest, au-dessous du grand mur hellénique attribué à Lysimaque». La gravure ci-dessus donne l'état des fouilles en mai 1873. *Iliade* en main, Schliemann identifiait les vestiges avec le palais de Priam au nord-est des portes Scées. Au sommet de la butte, de gauche à droite, la maison de bois du fouilleur, son magasin et une maison de pierre. Au fond, on devine la plaine de Troie et l'Hellespont.

VI
VI
V
IV
III
II
I

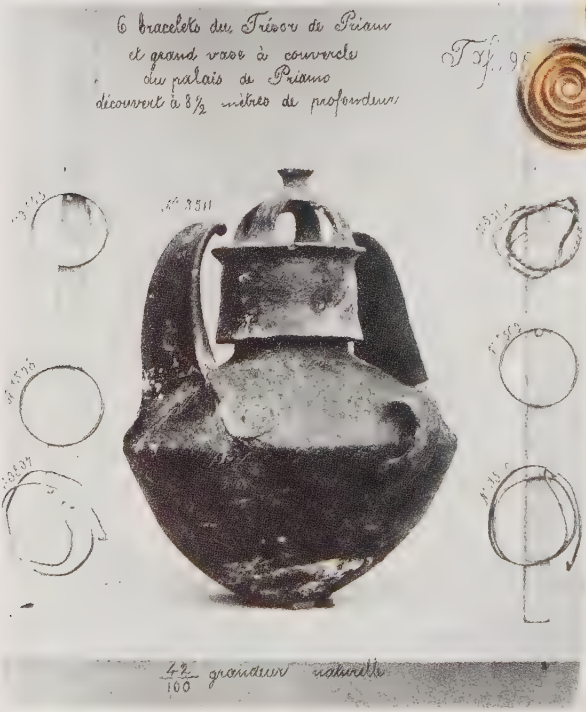
A partir des vestiges (en haut) sur lesquels cette restitution se fonde, Lloyd K. Townsend résume en image les neuf vies de Troie. Le spécialiste discutera du détail de la chronologie et de l'identification de la Troie homérique avec le niveau de la Troie VI (ci-dessous). Reste une histoire : un site fortifié du IIIe millénaire avant notre ère se métamorphose en une ville puissante, mais éphémère. Après un abandon de plusieurs siècles, la colline abrite une cité d'époque hellénistique et romaine.

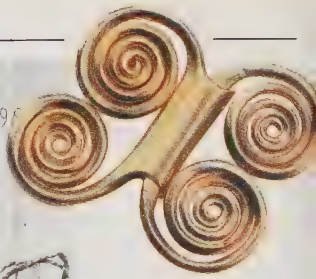
Il baptise de même «trésor de Priam» les deux cent cinquante objets d'or qu'il fait surgir. Le transfert clandestin à Athènes de ces bijoux et vases soulève un scandale. Pour échapper à un procès, Schliemann transige avec la justice et le gouvernement turcs. Aux 10 000 francs-or de dédommagement, il en ajoute 40 000 qu'il offre au Musée impérial de Constantinople. Il s'estime quitte et propriétaire des objets. A Paris comme à Berlin, on doute de leur authenticité. Toute cette publicité tapageuse rend les archéologues soupçonneux à l'égard de cet homme qui n'est pas de leur milieu. En Angleterre, plusieurs associations savantes invitent Schliemann. Il en est flatté. Reçu par lord Talbot et en présence de William Gladstone, Premier ministre de la reine Victoria, il devient, avec sa femme, membre d'honneur de la Société royale archéologique de Grande-Bretagne. Alors que, trois mois plus tard, Sophia va mettre au monde Agamemnon, le frère d'Andromaque, il expose à Londres son trésor en décembre 1877.

La manifestation remporte un grand succès. Mais il apparaît vite que Schliemann s'est trompé sur la datation de ses trouvailles. Loin d'être contemporaines de la date présumée de la chute de Troie, vers 1250 avant notre ère, elles sont antérieures d'un bon millénaire, comme le montrera la stratigraphie comparée des sites troyen et mycénien. Désireux de s'adjoindre un scientifique indiscutable, Schliemann engagea en 1882, contre un bon salaire, Wilhelm Dörpfeld. Il connaissait ce jeune architecte et archéologue allemand, âgé de vingt-neuf ans, depuis plusieurs années. Il en appréciait les talents de dessinateur. Dès 1876, Dörpfeld avait illustré, pour un collaborateur de Schliemann, un article sur la nécropole royale de Mycènes. La réputation du directeur technique des fouilles



Apportant à Schliemann expérience et caution scientifique, Wilhelm Dörpfeld (1853-1940) (en bas, à gauche) travailla sur le site de Troie à partir de 1882. Ci-contre, Schliemann pose, neuf ans plus tôt, auprès de *pithoi*. Il renonça à dégager ces six grandes jarres : «J'en fus détourné par une sorte de crainte religieuse.» Les gens du pays les brisèrent, croyant découvrir à l'intérieur mille trésors. La restauration du collier ci-dessous demanda une habileté considérable. Ses différentes pièces faisaient partie des huit mille sept cents éléments en or trouvés dans un vase d'argent.





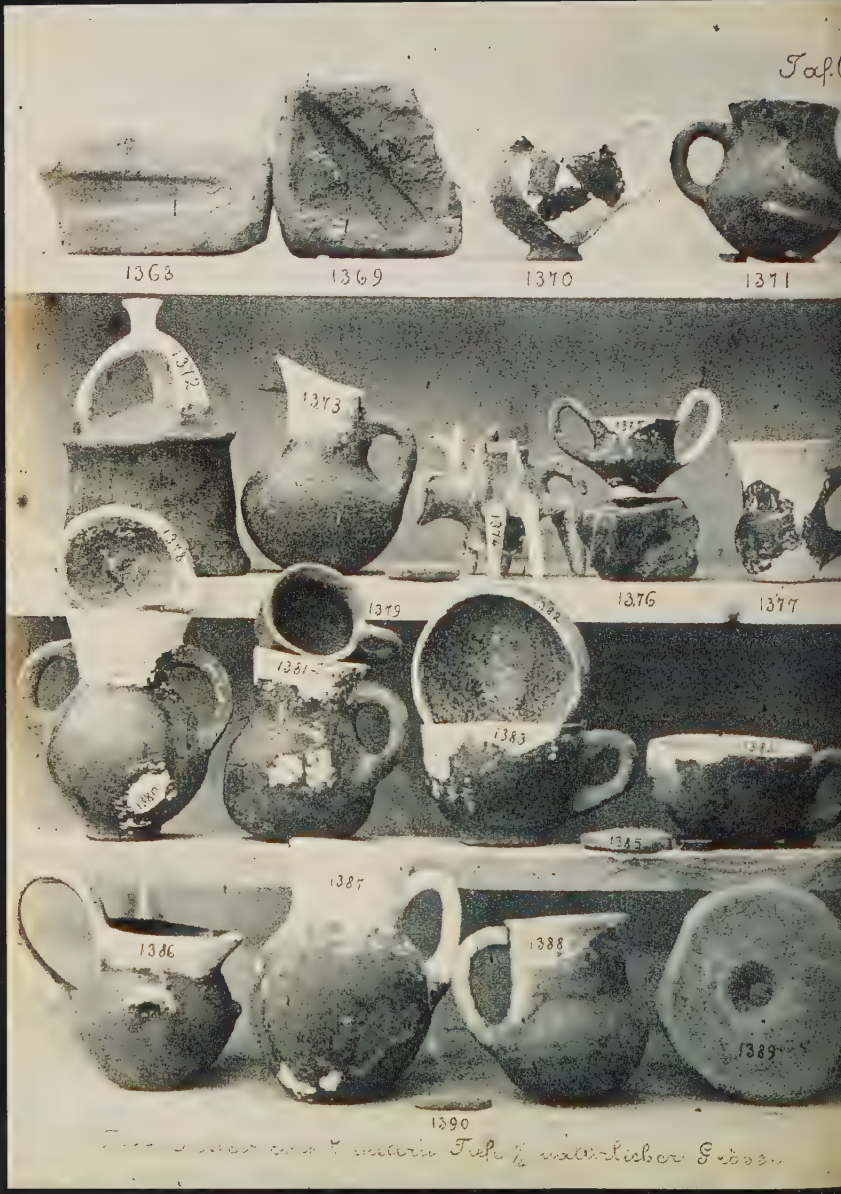
Cette planche de l'*Atlas des antiquités troyennes* présente, selon Schliemann, «un des vases les plus intéressants que m'aient livrés mes fouilles. Il est rouge luisant et entièrement cuit. La base est pointue et elle est ici entourée des cailloux qui servaient à maintenir le vase d'aplomb pour être photographié. Le couvercle en forme de couronne a été trouvé près du vase et peut en avoir fait partie».

d'Olympie, entreprises à partir de 1875, n'était plus à faire. Chacun connaissait ses qualités d'organisateur et sa rigueur. A l'égard de celui qui venait d'être nommé architecte du prestigieux Institut archéologique allemand d'Athènes, Schliemann oublia ses critiques. N'avait-il pas écrit au sujet de l'exploration du sanctuaire d'Olympie qu'«enlever une couche après l'autre», c'était «faire tout à l'envers»? Avant de préciser : pour ne pas «dépenser un temps et un argent infinis, [...] on doit aller aussitôt au fond, alors on trouve». Acceptant de se déjuger, Schliemann profita de l'expérience de son cadet et de sa méthode. Grâce à lui, il apprit que l'archéologue n'est pas un chercheur d'or.

L'histoire même de la découverte du «trésor de Priam» à la fin mai ou mi-juin 1873 sent l'imposture. Schliemann raconte qu'au péril de sa vie – le mur

sous lequel il creusait menaçant à tout moment de l'ensevelir –, il dégagea avec un couteau objets précieux, or et bijoux. Il eut auparavant la prudence d'éloigner ses ouvriers en leur accordant un repos supplémentaire. Il profita de l'aide de sa chère épouse, toujours prête à envelopper dans son châle et ses jupes le butin pour le mettre à l'abri. Cela est faux. Il ressort d'un échange de lettres que Sophia n'était pas là au moment où son mari place sa découverte. Quand d'ailleurs a-t-elle eu lieu? Cherchant à brouiller les pistes, le fouilleur ne manque pas de se contredire dans ses différents rapports. Le passage de son carnet relatif au trésor est daté du 17 juin, «à Athènes». Schliemann le falsifie, plus tard, en remplaçant cette indication de lieu par celle de Troie. Divers indices montrent que le prétendu «trésor de Priam» pourrait être un ensemble hétéroclite, composé de trouvailles faites en plusieurs points du site durant les mois de mars et avril 1873.

L'intérieur de la citadelle préhistorique, au premier plan, et son entrée du sud-est, tel que le présente *Ilios, ville et pays des Troyens* (ci-dessous). La brouette, à droite, est placée sur un mur latéral de la porte. Dans l'axe du personnage procédant à un relevé, on voit les murs de traverse avec les portails. Au fond, et au niveau supérieur, les propylées romains dominent cet enchevêtrement de structures.

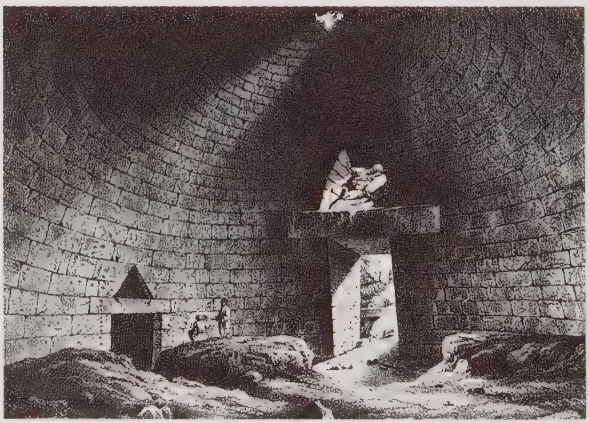

1368
1369
1370
1371
1372
1373
1376
1377
1379
1383
1386
1387
1388
1389
1390

Verschiedene Gegenstände aus 1 und 2 metern Tiefe 1/4 natürlicher Größe

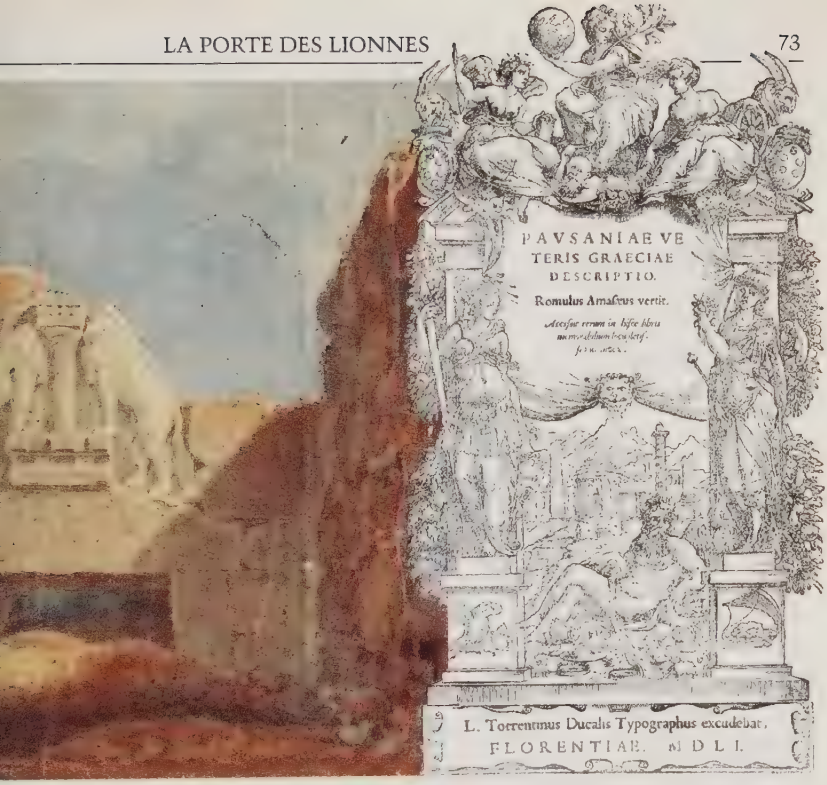
Mycènes et les guerriers de l'âge du bronze

Dès février 1874, parallèlement à l'aventure troyenne, Schliemann commence ses investigations à Mycènes. Un siècle plus tôt, Louis-Sébastien Fauvel, un diplomate français, avait décrit l'une des tombes à coupole élevées près de la citadelle et pillées pour la plupart depuis l'Antiquité. Avant l'Anglais Dodwell vers 1805, il avait dessiné la porte des Lionnes protégeant l'acropole mycénienne. Nouvellement fondée, la Société archéologique grecque avait entamé en 1840 le dégagement de la structure et de son accès.

Une fois encore, le flair de Schliemann est guidé par la lecture des textes antiques. Accordant du crédit aux poèmes homériques qui célèbrent Mycènes «riche en or», il suit les traces d'Agamemnon. Il relit Pausanias qui, à l'époque impériale, visita la région en quête de sa splendeur passée. Un passage du géographe sur les monuments funéraires de ces temps héroïques attise sa curiosité depuis longtemps. Dès 1869 et *Ithaque, le Péloponnèse, Troie*, Schliemann en a proposé une interprétation topographique originale. Elle conduit à chercher des sépultures royales aux abords de la porte des Lionnes, dans le périmètre de l'acropole et non à l'extérieur. Les philologues ironisent et crient au contresens. Le *Times*, à son tour, se gausse : «On ne trouvera jamais de tombes à l'intérieur des murs de la citadelle à



Le dégagement de la porte des Lionnes (ci-dessus, vue par Fauvel) fit courir de grands dangers au monument. Non sans audace, Schliemann se plaint de la lenteur de la Société archéologique d'Athènes qui n'a pas envoyé d'ingénieur pour consolider les structures. Ci-contre, la coupole du trésor d'Atrée par Dodwell.



moins que l'homme qui a détruit Troie n'y sème des tombes à la faveur de la nuit.» En Grèce, les journaux ne sont pas tendres pour cet aventurier qui aggrave des relations déjà difficiles avec l'Empire ottoman. Ils réclament l'intervention du pouvoir pour freiner les menées de cet ambitieux suspecté d'être un faussaire. Le ministère s'inquiète. Il ordonne au préfet de Nauplie de surveiller les travaux, puis les arrête.

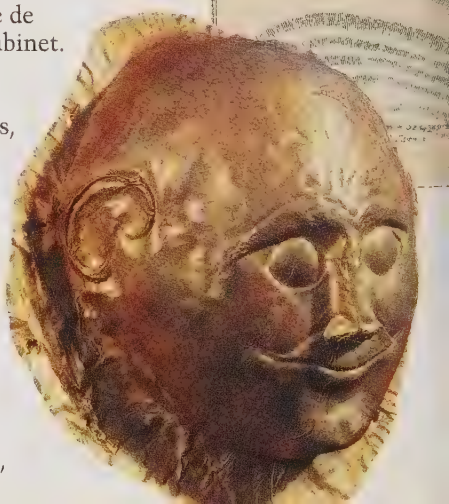
Ils reprennent après deux années de tractations. Schliemann en appelle à tous ses amis, du Premier ministre anglais Gladstone à l'oncle de Sophia, maintenant archevêque de Mantinée, en passant par Burnouf, le directeur de l'Ecole française d'Athènes et les archéologues grecs qui lui sont favorables. Ils sont de plus en plus nombreux. Schliemann a offert 9 000 drachmes à la Société archéologique pour que soit démolie sur l'Acropole d'Athènes la Tour franque,

La *Description de la Grèce* (ci-dessus, frontispice d'une édition florentine de 1551) par Pausanias, géographe d'époque impériale qui visita en son temps les vestiges mycéniens, servit, comme l'*Iliade* sur la colline d'Hissarlik, de guide à Schliemann. Une fois de plus, l'archéologue voulait faire correspondre les monuments dégagés par son exploration et un grand texte de l'Antiquité.

symbole de l'occupation turque. Ce gage au soutien de la liberté grecque aide à l'obtention d'une autorisation de fouilles. Elles se déroulent d'août à décembre 1876 avec le concours d'une centaine d'ouvriers. Elles coûtent plus de 400 francs par jour à Schliemann qui est assisté sur le chantier par sa femme.

Ces travaux se font sous l'égide de la Société archéologique et sous le contrôle de Panayotis Stamatakis, un jeune archéologue grec. Les relations de Schliemann avec ce représentant du gouvernement sont orageuses. Chacun y va de sa dépêche pour accabler l'autre. Sur le terrain, Sophia échange des propos peu amènes avec son compatriote. Schliemann tient en anglais son carnet de fouilles pour en interdire le déchiffrement à Stamatakis. Ce dernier lui reproche la dispersion de ses recherches. Schliemann voudrait retrouver tous les monuments que Pausanias a vus et appelés du nom des héros de l'épopée. Il a confié à son épouse l'exploration de la tombe dite «de Clytemnestre». Il explore l'accès du «trésor d'Atrée» et multiplie les sondages près de la porte des Lionnes. Des voix s'élèvent pour critiquer méthode et objectifs. Elles vont se taire après la découverte d'un cercle funéraire à l'intérieur de la citadelle. Pour Schliemann, la controverse sur le texte de Pausanias est tranchée. L'homme de terrain triomphe de l'érudition de cabinet.

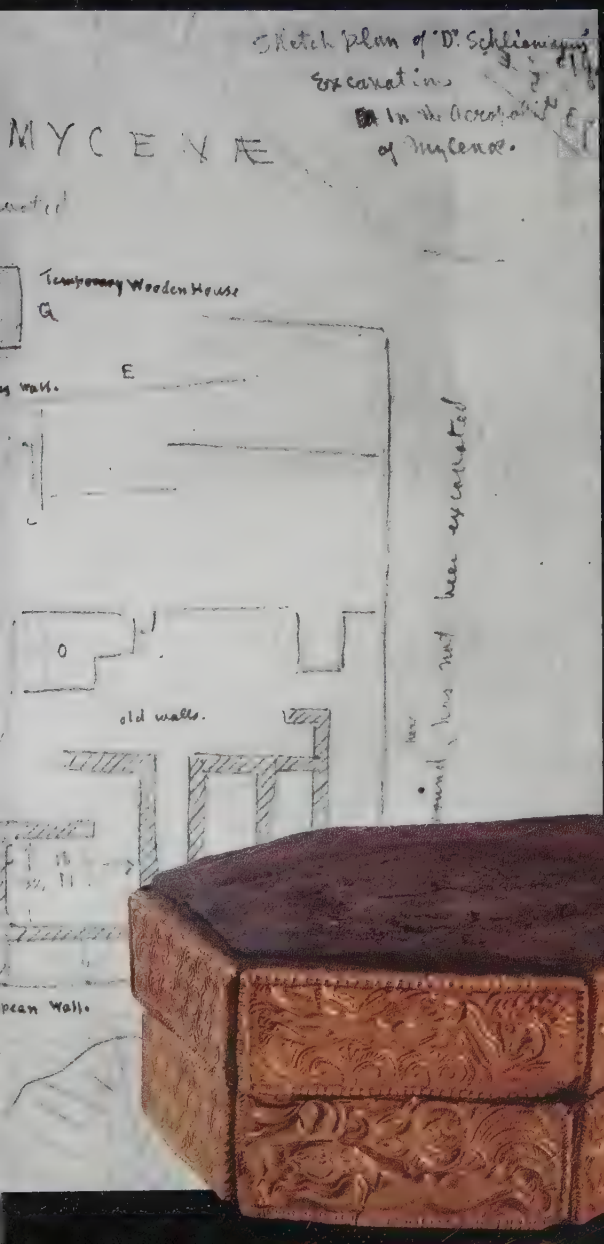
Son ambition n'a pas changé : ressusciter le monde d'Homère en faisant coïncider le texte des épopées, pris comme référence historique, et les vestiges archéologiques. Quand sortent les premiers masques d'or des cinq tombes à fosse qu'il a ouvertes, il est sûr d'être face à celui d'Agamemnon. Il télégraphie à Georges Ier, roi de Grèce : «Avec une extrême joie, j'annonce à Votre Majesté que j'ai découvert les tombeaux que la tradition, dont Pausanias se fait l'écho, désignait comme les sépulcres d'Agamemnon,



de Cassandra, d'Eurymédon et de leurs camarades, tous tués, pendant le repas, par Clytemnestre et son amant Egisthe. [...] J'ai trouvé dans les sépulcres des trésors immenses en fait d'objets archaïques en or pur. Ces trésors suffisent à eux seuls à remplir un grand musée, qui sera le plus merveilleux du monde, et qui pendant les siècles à venir, attirera en Grèce des milliers d'étrangers de tous les pays.» Quatorze kilos d'or rejoignent les coffres de la Banque de Grèce.

A l'intérieur de la citadelle, la fouille se concentra finalement sur le cercle funéraire (en bas, à gauche sur le plan). A gauche, l'un des quatre masques de la quatrième tombe (XVIe siècle av. J.-C.).

ACROPOLIS
Lion Gate.
Old Cyclopean Wall.
Circle of the Agora.
B
A
B
C
C
M
M
M
P.
E
F
R
G
H
I
J
F



« Mycènes, riche en or »

Des cinq tombes du cercle funéraire fouillé par Schliemann, désignées sur ce plan par les lettres G, H, I, J, K, furent exhumés masques, armes et objets en or. A gauche, coupe ornée de quatorze rosettes, selon la technique du repoussé (tombe J). Au centre, sceau (tombe H) avec scène de culte : deux adoratrices présentent leur offrande à une divinité assise sous un pampre, fleurs de pavot à la main. A droite, coffret en bois de cyprès (tombe K) revêtu de douze plaques avec scènes de chasse ou décor de spirales. On place ces chefs-d'œuvre dans la première ou seconde moitié du XVIe siècle av. J.-C. Pages suivantes : deux masques funéraires – à droite, celui dit « d'Agamemnon » – et une lame de poignard damasquinée de lions courant.

L'édition originale de *Mycènes* – dont on voit ci-contre la reliure – est anglaise. Pour l'illustration de cet ouvrage, Schliemann incorpora, sous forme de gravures, le contenu de trois grands albums. L'archéologue britannique Sinclair Hood les acheta à un libraire athénien en 1955. Ce sont des albums de photographies, dues aux frères Romaïdès. Les objets y apparaissent tels qu'ils furent retrouvés avant leur restauration. Un masque funéraire se réduit à une masse informe, tant il est écrasé. Parmi les 296 documents rassemblés, figurent, outre des notes et dessins de Schliemann, des originaux de plans et des aquarelles reproduisant monuments et trouvailles. Ils furent effectués par différents collaborateurs, comme Vasilios Drosinos ou Dimitrios V. Tountopolous. A gauche, frontispice du recueil d'aquarelles de Simpson, consacré à Mycènes.

Ils sont bientôt l'orgueil du Polytechnicon athénien, le futur Musée archéologique national. Mais les objets d'ivoire et d'argent, la céramique sont aussi spectaculaires. En 1882, Schliemann écrit fièrement : «L'affluence des étrangers pour voir ces trésors est telle que le nombre des hôtels à Athènes est déjà dix fois plus grand qu'il n'était avant mes découvertes.» Dès le début 1878, était paru *Mycènes*. Cet épais volume bien illustré reprend et développe les chroniques adressées, l'année précédente, au *Times*.

Bien que confondant mythe et histoire, l'auteur ne se borne pas à la révélation de chefs-d'œuvre inédits. Il ouvre un champ nouveau aux études grecques, celui de la civilisation mycénienne. Avant Schliemann,

Mycènes n'était qu'un nom. Son passé se résumait à une modeste participation aux guerres médiques et à sa destruction par Argos en 468 avant notre ère. Hormis la référence homérique et les récits de la tragédie bien postérieurs, on ignorait tout de la citadelle aux temps héroïques. Les fouilles de Schliemann introduisent à ce monde disparu qui eut son apogée, pendant l'âge du bronze, entre 1600 et 1125 avant notre ère. Elles fournirent un modèle culturel que l'on retrouva en Argolide et dans toute la Grèce.

Les tombes dégagées par Schliemann sont toutefois plus anciennes qu'il ne le croyait. On sait désormais, à la lumière des découvertes des années 1950, qu'elles ont été utilisées entre 1600 et 1510 av. J.-C. Au XIIIe siècle avant notre ère, on les a entourées d'une structure circulaire et intégrées dans l'enceinte de la citadelle, comme si ses maîtres avaient voulu témoigner de leur vénération à l'égard de ces sépultures. Enfin, le rituel funéraire qu'elles révèlent, celui de l'inhumation, ne correspond en rien aux pratiques décrites par Homère, dont les héros sont brûlés sur un bûcher après leur mort. Schliemann se trompait en les assimilant aux guerriers de Mycènes.

Les fouilles de Schliemann ont permis d'amorcer une réflexion sur les usages funéraires du monde mycénien. Les *tholoi* ne sont plus nécessairement assimilées aujourd'hui à des sépultures royales. Un autre cercle à inhumation, d'une taille comparable à celui dégagé par Schliemann, a été exploré à partir de novembre 1951. Plus ancien et moins riche en offrandes, il fut utilisé entre 1650 et 1550 av. J.-C. Une oligarchie primitive semble donc avoir laissé la place à une dynastie royale. Cette monarchie nouvelle resta attachée aux valeurs aristocratiques de la chasse et de la guerre, comme le montrent les très nombreuses armes déposées dans les tombes, tel ce poignard ouvragé.

Visite d'archéologues

Après la visite, pose photographique à l'entrée de la *tholos* – tombe en forme de ruche – dite «de Clytemnestre» (ci-contre). A gauche, réunion d'archéologues devant la porte des Lionnes. D'après Leo Duel, l'un de ses biographes, Heinrich Schliemann est au sommet, debout avec sa canne, près du bloc sculpté. Wilhelm Dörpfeld apparaît tout à gauche, dans une brèche du rempart. A l'extrême droite, Sophia Schliemann est assise sur un bloc, à l'entrée de la citadelle. Pages suivantes, le cercle funéraire après les fouilles de Schliemann et des travaux de consolidation. La vignette est une gravure faite à partir de la planche V du premier des albums retrouvés par Sinclair Hood. Schliemann a annoté cette vue générale du cercle funéraire et des cinq tombes fouillées. L'original est signé Tountopoulos.

« On pourrait raconter les fouilles que Schliemann a faites sur la colline d'Hissarlik et en exposer les résultats sans parler de Troie et presque sans y faire allusion ; alors même ces découvertes garderaient toute leur valeur ; elles n'en auraient pas moins ajouté tout un chapitre inédit à l'histoire de la civilisation, à l'histoire de l'art. »

Georges Perrot,
Journal des Savants, 1891

CHAPITRE V
L'ARCHÉOLOGUE, CE MODERNE HÉROS

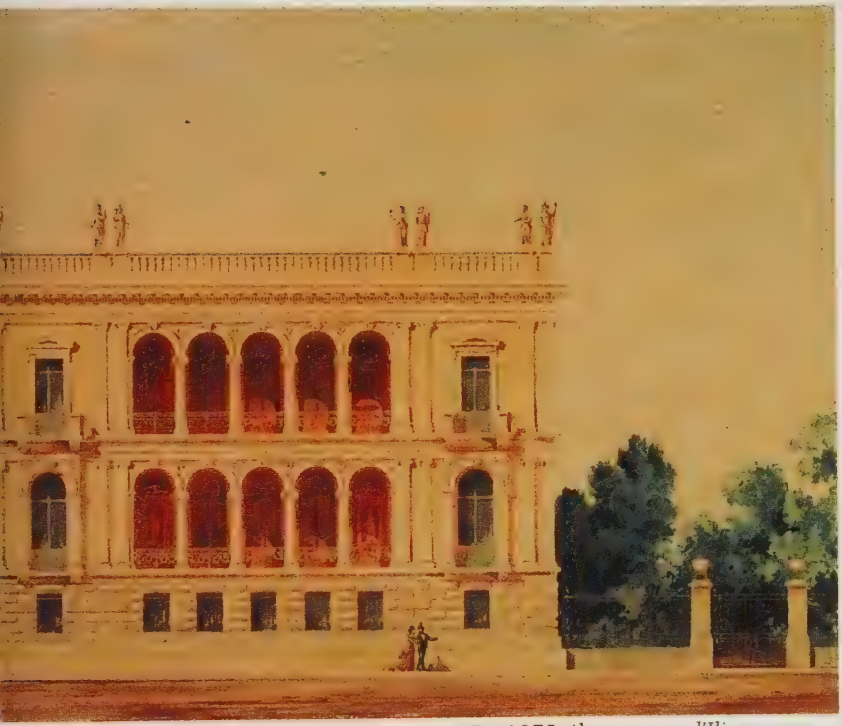
Un vieil homme et une femme de trente ans : le couple Schliemann peint par Eugène Brœrmann. Ci-contre, le tombeau de Schliemann au premier cimetière d'Athènes, au sud de l'Olympieion et de l'Ilissos.

D'autres chantiers attendent le pionnier de l'archéologie mycénienne : Ithaque, Orchomène en Béotie. Leurs résultats sont moins spectaculaires. Schliemann s'attaque ensuite – sans succès – aux Thermopyles en 1883 et à Marathon en 1884. Sur ces champs de bataille où Grecs et Perses se sont affrontés, il veut vérifier les faits rapportés par l'histoire. Il entreprend la fouille de Tirynthe, mais se console mal de voir anéanti son projet d'exploration à Cnossos. L'or se dérobe. Schliemann voyage en Amérique centrale et à Cuba. Il visite l'Egypte. Il y retourne en 1888 avec un ami qui l'a assisté en Troade pendant ses dernières campagnes, le médecin et homme politique Rudolf Virchow. Un dernier rêve agite Schliemann : retrouver à Alexandrie la tombe de son fondateur, Alexandre le Grand. Tel Sisyphe roulant son rocher, l'archéologue, ce moderne héros, court sans cesse le monde pour faire revivre le passé.

L'archéologue en son palais

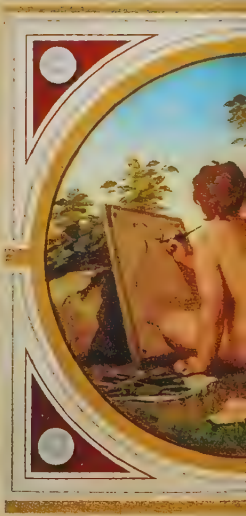
En 1878, alors qu'il repart à Ithaque avec l'*Odyssée* pour guide, Schliemann confie à l'architecte Ernst Ziller le soin de réaliser à Athènes une demeure digne de son nom et de sa réussite. L'*Iliou Mélathron*, la maison d'Ilion, aux mosaïques polychromes et aux murs décorés de fresques à la gloire des chantiers du maître, est inauguré deux ans plus tard par un grand bal. Quelques officiels sont choqués par la nudité des statues sur le toit de l'édifice. Moqueur, Schliemann se plaît à les habiller de tenues aux couleurs vives. On le presse de les dévêtir. Il le fait lui-même à la plus grande joie des Athéniens.

Reçu et fêté partout en Europe, ce bourgeois archéologue est au sommet de sa gloire. Il avoue posséder 300 000 livres de rente. Il en dépense annuellement environ la moitié, dont la plus grande partie pour ses recherches archéologiques. Elles l'ont conduit sur les plus



grands sites de la Méditerranée antique. En 1875, il a même exploré l'île de Motya en Sicile – pour lever le mystère sur un établissement punique – et Albe-la-Longue, avec l'intention de percer le secret des origines de Rome. Avec sagesse, il a refusé, l'année suivante, de fouiller à Chiusi, car «il n'y a pas de problème à résoudre et je ne serai pas capable de trouver quelque chose que ne possède déjà tout musée». Schliemann eut le mérite d'avoir inauguré une archéologie interrogative. Il prit aussi conscience que le problème qu'il se posait – la correspondance entre les ruines et les textes – avait ses limites.

Pour *l'Iliou Mélathron* (ci-dessus), Schliemann fit appel à l'architecte Ernst Ziller (à gauche), qui avait participé en 1865 à des fouilles en Troade. Dix ans après leur première rencontre à Athènes, le fouilleur d'Hissarlik s'adressait au maître d'une architecture de tradition néo-classique, inspirée par le style de la Renaissance italienne. Pour le mobilier – acheté sur catalogue (à gauche) –, Schliemann dépensa aussi sans compter.



Aujourd'hui enserrée par des immeubles modernes sur la bruyante et polluée avenue Vénizélos, la demeure athénienne de Schliemann n'a plus son charme d'antan. Au plafond de la loggia règnent les Muses (ci-contre). Les sols en mosaïque représentent, dans le vestibule, des bijoux mycéniens. Des vers d'Homère, d'Hésiode et de Pindare ornent en lettres d'or les murs recouverts de marbre. Dans le prolongement de la salle à manger, celle de bal est décorée d'une grande fresque (ci-dessous). A l'étage, Schliemann avait placé chambres à coucher, bibliothèque et cabinet de travail.

En 1880, il fouilla la nécropole d'Orchomène, une cité que l'*Iliade* qualifie de «riche en brebis» et dont Pausanias décrit le «trésor de Minyas». Elle ne révéla rien de spectaculaire. L'accord entre la tradition antique et les réalités du terrain n'allait donc pas de soi.

Schliemann demeure un personnage controversé. Jaloux de ses trouvailles, les universitaires n'acceptent pas ses origines et son parcours intellectuel hors norme. Pour publier ses travaux, il préfère la tribune des grands journaux aux revues des spécialistes. Leurs attaques sont d'ailleurs moins scientifiques que personnelles. Ulrich von Wilamowitz-Moellendorf, le plus grand helléniste allemand de son temps, tourne en dérision le couple Schliemann. On reproche au marchand retraité sa richesse. Elle tend à rendre méfiant sur l'origine des trouvailles. On parle d'achats déguisés ou de faux. Schliemann emploie, il est vrai, sa fortune à sa gloire. Il paie journalistes et érudits pour qu'ils écrivent des articles en sa faveur. Cette publicité limite son prestige au grand public. En 1881, Adolf Furtwängler, le prestigieux conservateur des Musées de Berlin, a ces mots terribles : «Schliemann est très estimé ici. Il est cependant et reste un demi-fou aux idées confuses qui n'a aucune idée de la valeur de ses découvertes.» Le fouilleur de Troie et de Mycènes ne sera jamais membre de l'Académie berlinoise, un honneur

Autodidacte, Schliemann appréciait marques de considération et signes de reconnaissance intellectuelle (ci-dessus diplôme de la Société archéologique de Berlin). Les archives de la bibliothèque Gennadios à Athènes conservent dix-huit autres diplômes décernés au fouilleur par des institutions savantes d'Europe et d'Amérique. En haut, le site de l'antique Orchomène par Dodwell.

réservé aux savants universitaires. Mais, le 7 juillet 1881, il reçoit en grande pompe le titre de citoyen d'honneur de la ville de Berlin : «En mettant son activité pratique au service d'un idéal, il est devenu un modèle pour ses concitoyens.» Schliemann vient d'offrir au peuple allemand sa collection troyenne, jusque-là exposée à Londres. Son ami, Rudolf Virchow, l'en a persuadé.

Schliemann et Virchow (1821-1902, ci-dessous) échangèrent une abondante correspondance entre 1876 et 1890. Récemment et admirablement publiée, elle renferme une mine d'informations. Ici, une lettre de Londres du 14 juillet 1884 fournit des détails sur les déplacements et la santé de Schliemann. Une autre, envoyée de Boulogne-sur-Mer, est un petit traité sur les fouilles de Tirynthe.

Tirynthe : le premier palais mycénien

Dès 1876, Schliemann avait cherché en Argolide le palais de Tirynthe et ouvert quelques sondages. D'après l'*Iliade*, Diomède «au puissant cri de guerre» y régnait. Ce maître de quatre-vingts navires était un chef respecté ; son autorité s'exerçait jusqu'à Epidaure et Trézène. Mais, occupé par Mycènes, puis par de nouvelles investigations en Troade, Schliemann ne reprend ses travaux sur l'emplacement de la citadelle qu'en mars 1884.

Il fait de nouveau équipe avec Dörpfeld qui prend une part considérable à cette exploration. Deux campagnes de quelques semaines font apparaître le premier exemple d'un palais mycénien. Pour Schliemann, ces vestiges permettent de se représenter la demeure des rois homériques. La cour du gynécée, les pièces en enfilade et la salle de banquet où se croisent Pénélope et les prétendants dans l'*Odyssée* trouvent ici un parallèle. L'existence de fortifications massives donne crédit à la légende de Proitos employant sept Cyclopes pour protéger son royaume.

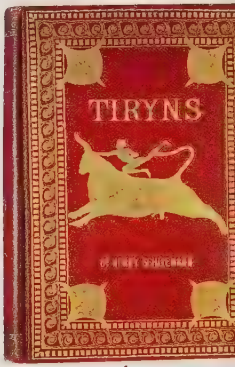
Après les tombes de Mycènes, le tableau de la société des princes achéens se précise avec *Tirynthe*.

L'archéologue anglais Arne Furumark publia en 1941 un ouvrage de référence sur la poterie mycénienne. Mais c'est Schliemann qui eut, le premier, conscience de l'originalité de ce matériel (ci-dessus, une planche de *Tirynthe*).

Publié simultanément en allemand, en anglais et en français, l'ouvrage est un événement dans l'édition archéologique. Il est en librairie à Paris en novembre 1885, juste quatre mois après les derniers coups de pioche. Mais il souffre, comme la fouille, d'une exécution rapide. Une étude architecturale sert de préface. Elle est signée d'E. Adler, l'ancien professeur et le beau-père de Dörpfeld. Chargé de l'illustration, ce dernier a écrit deux gros chapitres, l'un sur les constructions et l'aménagement du palais, l'autre sur les fouilles de 1885. Un spécialiste de l'Asie Mineure, E. Fabricius, a rédigé des notices sur les objets de la dernière campagne. Schliemann a dressé le catalogue des trouvailles les plus anciennes et retracé l'histoire du site. Cette courte synthèse évoque la présence phénicienne dans la Grèce antique. Elle analyse la légende de la naissance à Tirynthe d'Héraclès, «dieu solaire et héros».

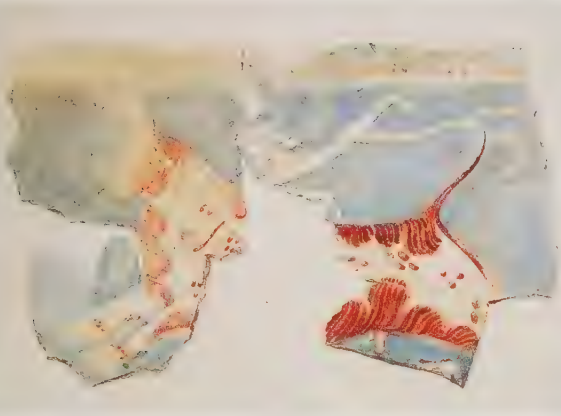
On doit à Pausanias l'adjectif «cyclopéen» pour caractériser les constructions de Tirynthe (ci-dessous). En 1884, Schliemann dégagea avec Dörpfeld «une partie de la grande galerie sud-est construite en ogive». Une fois encore, la polémique se déchaîna. On accusa le fouilleur d'avoir pris des vestiges d'époque byzantine pour un palais du deuxième millénaire avant notre ère. D'autres se lamentèrent comme le *New York Times* : «La chance de Schliemann l'a abandonné. Il n'a plus trouvé d'or, ni aucun objet de quelque valeur.»

Faute de parallèles, Schliemann n'a pu commenter un document exceptionnel, mais il en a compris l'intérêt et l'a fait reproduire sur la couverture du livre. C'est un fragment de peinture murale où un homme saute sur le dos d'un taureau. Quinze ans plus tard, Arthur Evans saura l'interpréter à la lumière des fresques de Cnossos. La comparaison entre le monde homérique et les palais d'Argolide avait peu de sens. L'influence de la Crète sur la civilisation mycénienne était plus déterminante. Et Schliemann, qui voulait vérifier le témoignage d'Homère sur «la ville où régna par cycle de neuf ans Minos, le confident du grand Zeus», jouera, en Crète, de malchance. Ainsi que le mentionne une de ses lettres, il aurait aimé «fouiller les palais préhistoriques des rois de Cnossos en Crète», ce qu'il croit pouvoir faire «en une semaine, avec une centaine d'hommes». Le projet n'aboutira pas. Lors du dernier séjour de Schliemann à Cnossos, en 1889, la négociation échouera *in extremis* devant l'appétit des propriétaires du terrain. Le prix demandé se justifiait, selon eux, par la présence de 2 500 oliviers. Schliemann n'en compta que 888. S'estimant trompé, il refusa le marché. Le palais de Minos lui échappait, sa découverte reviendrait à sir Arthur Evans.



Pour *Tirynthe*, Schliemann fit exécuter une aquarelle (en haut, à droite) d'un curieux fragment de fresque trouvé à proximité du *mégaron*. Cette trouvaille ne prit son sens qu'après la découverte par Evans, au début de ce siècle, d'une scène semblable de tauromachie, dans l'aile orientale du palais de Cnossos.

Le décor du cratère ci-dessous – des guerriers et un chien escortant un char – a été élucidé depuis peu. De nouveaux fragments trouvés en fouilles ont permis de compléter le dessin de Schliemann.



Ilios, ville et pays des Troyens

Le poète dans la Grèce antique est «rhapsode», c'est-à-dire qu'il «coud ensemble» des morceaux de chansons, parfois d'origine différente, pour composer un récit original. Cette technique de la marqueterie, des ciseaux et de la colle, préside à la réalisation en 1885 d'*Ilios, ville et pays des Troyens*. Schliemann a dirigé un travail collectif. Il a organisé et conduit le travail d'une équipe pluridisciplinaire. Ses collaborateurs, des fidèles ou des convertis engagés à prix d'argent, se sont dévoués entièrement à l'entreprise.

Edité en français, cet ensemble composite d'un millier de pages, préfacé par Virchow, s'ouvre sur un essai autobiographique, incorpore *Troja* – paru l'année précédente en anglais et en allemand – et brosse une histoire des sept établissements que Schliemann dénombre à Hissarlik. Douze appendices, rédigés par cinq auteurs, abordent autant de sujets différents sur Troie et sa région : les inscriptions antiques, les rapports avec l'Egypte, le rôle des métaux à l'époque préhistorique, Héra Boôpis et le culte de la vache, l'Ilion hellénistique, la pratique médicale contemporaine. Cet ouvrage, mêlant lettres, rapports et analyses, est un plaidoyer étonnamment moderne pour une archéologie scientifique, qui fait appel à des spécialistes dans tous les domaines :

Tirynthe salue la mémoire de Nikolaos Yannakis, le fidèle contremaître à Hissarlik, mort accidentellement noyé en 1883. La fouille est une entreprise menée à plusieurs, comme le livre sur lequel elle débouche. *Ilios, ville et pays des Troyens* participe de cette logique éditoriale collective. Cet ouvrage scientifique s'ouvre, de manière originale, par une autobiographie. L'exploration de Troie réalisa un rêve d'enfance. En conclusion, Schliemann dresse l'état de sa fortune. Il répond à ses contradicteurs qui l'accusent de dilapider son argent. Il les rassure. Le père de famille ne va pas ruiner ses enfants avec ses extravagances archéologiques. «Avec ce que me coûtent mes fouilles, je ne dépense pas plus de 125 000 francs par an; de sorte que chaque année, je puis grossir mon capital d'une somme équivalente à mes dépenses. J'espère donc laisser à chacun de mes enfants une fortune qui leur permettra de continuer les explorations scientifiques de leur père, sans entamer leur capital.»

l'épigraphie, la céramologie, la géographie, la géologie, la botanique, la chimie, la médecine...

L'archéologue continue d'être pris par la passion des affaires. Inquiet de la prochaine émancipation des esclaves à Cuba, il s'y rend en 1886 pour gérer ses propriétés de cannes à sucre. Pour affaires encore, il est à Paris, à Berlin, puis à Londres. Il en profite pour répondre, le 3 juillet, lors d'une réunion de la «Society of Hellenic Studies», à ceux qui l'accusent d'avoir enseveli l'ancienne muraille de Tirynthe sous les déblais de sa fouille et de s'être mépris sur l'antiquité du site. Dörpfeld est présent. Les deux hommes savent convaincre leur auditoire.

Heinrich et Sophia (ci-contre) mettent la dernière main à la présentation de l'exposition troyenne de Berlin en 1881. Celui qui partage avec Bismarck et von Moltke l'honneur d'être l'un des rares citoyens d'honneur de la ville écrit : «J'éprouve des sentiments divers. Aujourd'hui n'est peut-être qu'un point-virgule dans un paragraphe de ma vie. Oui, cela est vrai et cette pensée me soutient dans le tourbillon des événements récents.» Schliemann partira bientôt pour l'Egypte (ci-dessus).

Nommé d'après son anse et pourvu d'un goulot étroit, le vase à étrier (ci-dessous) est la forme la plus caractéristique de la céramique mycénienne. Schliemann comprend très vite ce que l'on peut tirer, d'un point de vue chronologique, des données égyptiennes. Associées avec du matériel funéraire dans des contextes bien définis, ces trouvailles font l'objet de datations précises. Le fouilleur de Mycènes relève ainsi le dessin de quatre vases à étrier (ci-dessus) dans la tombe de Ramsès III.

Le mirage égyptien

Mécène discret, Schliemann ne participe pas, le 18 décembre 1886, à l'inauguration des salles troyennes du nouveau Musée ethnologique de Berlin. Depuis un mois, seul, il remonte le Nil jusqu'à Louxor. Jamais le temps n'a passé aussi vite : «Je me lève à sept heures, je vais et viens pendant une demi-heure sur le tillac. Je bois du thé. Je mange trois œufs. Je flâne encore une heure en fumant. Après quoi, je consacre une heure à un livre arabe et deux heures à Euripide. Puis je déjeune, je marche à nouveau pendant une heure et je lis encore des ouvrages scientifiques jusqu'à cinq heures et demie.» A croire qu'après l'effort le repos vient enfin. Schliemann rêve en vérité de Cléopâtre et d'Alexandre. Il étudie la question de l'éclairage des temples pharaoniques. Il recueille tessons et objets en pierre. Il cherche surtout des points de rencontre entre le monde égéen et la civilisation égyptienne. Un vase mycénien à étrier, représenté sur une paroi de la tombe de Ramsès III dans la vallée des rois, retient son attention. Il est semblable à ceux exhumés en Argolide. La datation de ces objets se trouve soudain précisée : Ramsès III régna de 1198 à 1166 avant notre ère.

En 1887, Schliemann a reçu l'autorisation de fouiller à Pylos, dans le Péloponnèse. La perspective de mettre au jour le palais de Nestor s'ouvre à lui. Mais, dès l'hiver, il retourne en Egypte. En février 1888, à Alexandrie, près de la gare qui mène à Ramleh, il fouille quelques marches d'un grand escalier et les fondations d'un palais. Ce ne peut être que celui de Cléopâtre ! Schliemann veut

D'Egypte, Schliemann – fasciné à son habitude par la mort – envoie à Virchow la photographie d'une tête de momie qui l'intrigue (page suivante). L'ami tardant à répondre, il faillit se brouiller avec lui.

le croire, contre toute vraisemblance. Son aveuglement le pousse à une falsification. Il exhibe un portrait en marbre de la reine. Rien ne prouve qu'il l'ait trouvé là. Il l'a sans doute acheté. On sait aujourd'hui que cette copie romaine représente Corinne, la rivale du poète Pindare au Ve siècle avant notre ère, et non la compagne de Pompée et de César.

Schliemann voyage ensuite sur le Nil. Il est rejoint par Virchow. Malgré le danger que les tribus insurgées leur font courir, ils iront jusqu'à la seconde cataracte, à Wadi-Halfa. De retour à Thèbes, Schliemann regrette de ne pouvoir effectuer à Alexandrie les fouilles qu'il avait projetées, près de la mosquée Nebit Daniil, pour retrouver le tombeau d'Alexandre. Il rentre à Athènes, après avoir appris qu'un vase mycénien à étrier a été trouvé dans une tombe du Fayoum remontant aux années 1304-1236 av. J.-C., celles du règne de Ramsès II. Il est persuadé que le sol égyptien livre à qui l'interroge le secret des énigmes grecques. Les règnes des pharaons fournissent un cadre chronologique sûr pour les objets grecs ensevelis dans leur sépulture. L'archéologie comparée prend tout son intérêt.

Le livre de Boetticher (page de titre ci-dessus) dressait un parallèle entre les vases anthropomorphes d'Hissarlik et les canopes funéraires d'Egypte.

Retour à Troie

Il faut, en attendant, répondre aux contradicteurs. L'un d'eux, Ernest Boetticher, un officier d'artillerie en retraite, multiplie livres et brochures pour démontrer, à partir du matériel recueilli dans les fouilles, le caractère exclusivement funéraire de la colline d'Hissarlik. Sa thèse reçoit un bon accueil au Congrès d'anthropologie qui se tient à Paris dans l'été 1889. Ancien membre de l'Ecole française d'Athènes, académicien, conservateur du Musée de Saint-Germain-en-Laye, Salomon Reinach la reprend dans sa «Chronique d'Orient» de la *Revue archéologique*. Schliemann réagit. Pour gagner à sa cause le public savant, il confie à un universitaire, le docteur Carl

Schuchhardt, le soin de présenter l'histoire de ses fouilles et ses trouvailles. L'ouvrage paraît en 1891 chez Brockhaus à Leipzig. Pour confondre sur le terrain ses adversaires, Schliemann organise un premier congrès à Troie. En décembre 1889, en présence de Dörpfeld, il reçoit Boetticher à Hissarlik et fait venir à titre de témoins George Niemann, un universitaire viennois de l'académie des Beaux-Arts, et Bernhard Steffen, un officier d'état-major du roi de Prusse qui avait publié des plans et cartes de Mycènes. Le premier repart sans être convaincu ; les deux autres l'étaient avant d'arriver.

Le colloque a un effet positif. Le gouvernement turc accorde à Schliemann un nouveau permis de fouilles. Elles reprennent, le 1er mars 1890. Un second congrès troyen réunit plusieurs spécialistes. Leurs observations et leurs travaux confirment ceux de leur hôte. Hors de la Troade, on s'amuse de la «Schliemannopolis» que le maître des lieux a fait construire pour l'occasion.

Au mois de mars 1890, sous la direction de Schliemann et de Dörpfeld, de nouvelles fouilles ont lieu à Hissarlik. Elles se font en présence de plusieurs témoins. Ils posent ici pour la photographie. Derrière Franck Calvert, assis au premier rang, on voit Schliemann. A sa droite, Grempler et Virchow. Le Congrès ainsi réuni publie une déclaration à l'appui des opinions de Schliemann contre les positions de Boetticher.

Schliemann reçoit à Troie en 1889 le major Steffen (ci-dessus). Les archéologues invités au second Congrès de Troie, en 1890, sont logés sur le site, dans les baraquements de la «Schliemannopolis» – selon le mot de Georges Perrot. Sur la photographie, d'après la légende de Virchow, on voit, de gauche à droite : Zaptich, Dörpfeld, Babin, Tscherkesse, Mme Babin, Telamon, Schliemann, Christophoros et Ghalib Effendi.

Sur le chantier, où l'on utilise désormais des wagonnets pour évacuer les déblais, l'objectif est double. Le premier consiste à nettoyer les vestiges du second établissement préhistorique d'Hissarlik, appelé Troie II. C'est elle que, parmi les sept Troie successives identifiées par ses travaux et numérotées par ordre croissant de la plus ancienne à la plus récente, Schliemann prenait pour la cité homérique. Il s'agit d'autre part d'engager de nouvelles fouilles hors des remparts de la Troie II. Dans les niveaux romains, Schliemann exhume une tête de marbre qu'il interprète comme celle de l'empereur Caligula.

Dörpfeld continua l'œuvre de Schliemann dès 1893 (ci-contre et pages suivantes, ses fouilles à Troie en 1894). Au terme de ses recherches, Dörpfeld identifia neuf niveaux d'occupation. La Troie homérique était, à ses yeux, la Troie VI. Avec Hérodote, il fixait sa chute vers 1250 av. J.-C. Dès l'Antiquité, on discutait de cette date. Eratosthène, directeur de la bibliothèque d'Alexandrie au IIe siècle av. J.-C., la place, quant à lui, vers 1180.

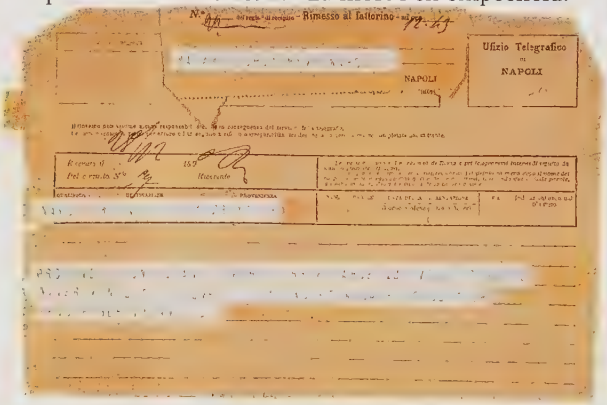
Dörpfeld fait, lui, une découverte majeure : il met au jour les fondations d'une salle rectangulaire pourvue d'un foyer central. A cette structure est associé un matériel céramique comparable à celui des tombes à fosses de Mycènes. Ce niveau révèle un nouvel établissement préhistorique, désigné comme Troie VI. Dörpfeld verra dans cette agglomération, beaucoup plus vaste que les précédentes et puissamment fortifiée, la ville de l'*Iliade*.

En 1890, Dörpfeld ne connaît pas encore l'étendue de Troie VI qu'il fouillera après la disparition de Schliemann. Mais il est déjà capable de dater cette sixième couche et d'infirmer les thèses de son ami. Le «trésor de Priam», à Troie, et le «masque d'Agamemnon», à Mycènes, ne sont pas contemporains, comme le croyait Schliemann. Un millénaire les sépare. En effet, un type de céramique présent seulement dans la sixième couche troyenne et dans les sépultures mycéniennes démontre un synchronisme entre la Troie VI et le cercle funéraire de Mycènes. Beaucoup plus ancienne, la Troie II, celle du «trésor de Priam», ne peut être celle que connut Hélène et que pillèrent les compagnons d'Ulysse.

Troie I : 3000-2500 av. J.-C. Site fortifié.
Troie II : 2500-2200. Schliemann a retrouvé à ce niveau le «trésor de Priam».
Troie III : 2200-2050.
Troie IV : 2050-1900.
Troie V : 1900-1800.
Troie VI : 1800-1300. La cité de l'*Iliade* pour Dörpfeld, mais elle fut détruite par un tremblement de terre.
Troie VII : 1300-1000. La ville fut ravagée par un très violent incendie, habitée par les survivants, peut-être envahie vers 1200, puis abandonnée.
Troie VIII : vers 700, réoccupation.
Troie IX : ville d'époque hellénistique et romaine.

En découvrant les imposants vestiges de la Troie VI (à gauche, vue sur la tour nord-est), Wilhelm Dörpfeld (1887-1912), directeur de l'Ecole archéologique allemande, crut avoir le bonheur de confirmer l'intuition géniale de Schliemann. Ci-dessous, un archéologue pose plaisamment enfoui jusqu'à la tête dans un *pithos*.

Bien qu'il lui en coûte, Schliemann reconnaît son erreur. Il la souligne même dans la conclusion de son dernier rapport. Poussé par Dörpfeld à réexaminer la question homérique, il projette de nouvelles recherches. Le 22 juillet, il écrit au prince de Bismarck : «Mes ouvriers et moi, nous sommes exténués de fatigue. Je suis obligé d'interrompre mes travaux, le 1er août. Mais, si le Ciel me prête vie, je compte les reprendre avec toute l'énergie dont je suis capable le 1er mars 1891.» La mort l'en empêchera.



L'héritage de Schliemann

Depuis longtemps, Schliemann souffre de maux d'oreilles qui deviennent intolérables à l'automne 1890. Virchow l'engage à se faire soigner par un spécialiste en Allemagne. Il se rend à Halle au début novembre pour consulter le docteur Hermann Schwartz qui décide de l'opérer. Dès sa sortie de clinique, Schliemann part pour Leipzig où il rencontre son éditeur, puis pour Paris, qu'il rejoint en décembre. Mais la douleur subsiste; elle augmente même. Devenu sourd, Schliemann veut rentrer en Grèce. Il s'arrête en chemin à Naples, désireux de revoir Pompéi. Le jour de Noël, il est pris d'un malaise dans une rue voisine de la Piazza Carita. Il meurt au Grand Hôtel de Naples, le 26 décembre 1890, sans être sorti du coma où il était plongé. Le 4 janvier 1891, il est inhumé à Athènes en présence d'une foule considérable.

Le corps de Schliemann fut ramené de Naples à Athènes par Dörpfeld et par le frère aîné de Sophia. A la mort de son mari, celle-ci reçut d'innombrables témoignages de sympathie (ci-contre). Parmi les premiers hommages, figura celui de l'empereur d'Allemagne Guillaume II. Les funérailles eurent lieu dans l'après-midi du 4 janvier en présence de Georges Ier, roi de Grèce, du Premier ministre, de l'ambassadeur des Etats-Unis et de très nombreux savants grecs et étrangers. Le cortège fut suivi par une foule immense. C'est Dörpfeld qui prononça l'oraison funèbre de son ami. Elle se terminait sur ces mots : «Repose en paix. Tu as bien travaillé.»

L'intrigue troyenne ne s'arrête pas avec la disparition du savant. Dörpfeld continua l'œuvre commencée et raconta les vies successives de Troie, qu'il porta au nombre de neuf. Selon lui, Troie VI était la cité homérique ; elle avait été détruite vers 1250 avant notre ère par les soldats d'Agamemnon. Un archéologue américain, Carl Blegen – qui fouilla également le palais de Pylos –, remit cette idée en cause lors de nouvelles recherches commencées en 1932. Il acquit la certitude que Troie VI avait été détruite par un tremblement de terre. Pour lui, la ville saccagée par les Achéens dans l'*Iliade* était la Troie VII, ou plus exactement la Troie VIIa (la Troie VIIb consistant en une réoccupation des ruines de la précédente).

Cette interprétation est fragile. Tout ce que l'on peut dire, c'est que Troie VIIa fut ravagée par un incendie à une date où le monde mycénien s'était peut-être déjà effondré. Selon le mot de l'historien anglais M. I. Finley, «la guerre de Troie d'Homère doit être retranchée de l'histoire de la Grèce à l'âge du bronze». L'*Iliade* n'est pas en effet la transposition orale d'une réalité historique. Comme on l'a écrit récemment, l'épopée d'Homère est une «invention poétique» recréant «un passé exemplaire» et permettant aux communautés grecques des IXe et VIIIe siècles avant notre ère de «conquérir leur identité à l'ombre des héros».

Le tombeau de Schliemann se trouve au premier cimetière d'Athènes, au sud de l'Olympieion et de l'Ilissos. L'archéologue avait choisi son emplacement, un lieu profitant d'une vue magnifique. Le monument funéraire (page de gauche) fut achevé en 1892 sur les plans d'Ernst Ziller. Sur un socle élevé, où une frise représente des ouvriers occupés à la fouille (ci-dessous), se dresse un petit temple dorique.

Le site d'Hissarlik, tel qu'on peut le visiter aujourd'hui. Cette photographie aérienne montre la partie sud-est de Troie. On voit au premier plan les fortifications de la Troie VI et l'une de ses tours. Derrière, on distingue les fondations d'un habitat.

Depuis 1984, les fouilles sont conduites par une équipe de l'université de Tübingen, sous la direction de Manfred Korfmann. Elles assurent qu'Ilion – la cité qui prit selon la tradition antique le relais de Troie – se trouvait bien sur la colline d'Hissarlik. Elle n'en était que la citadelle. Ilion occupait une étendue beaucoup plus vaste, comme le prouvent les vestiges récemment repérés d'un rempart établi à quatre cents mètres au sud de la zone explorée par Schliemann. Troie I, datée jusqu'à présent de 3000 av. J.-C. environ, serait en fait moins ancienne – plutôt aux alentours de 2500 av. J.-C. Enfin, le site était déjà occupé au quatrième millénaire avant notre ère. L'histoire de Troie est donc plus complexe qu'on ne l'a imaginée.

Eloge de l'archéologue

L'archéologue ne fait qu'approcher la vérité. Schliemann le savait bien, lui qui tenta durant toute sa vie de combler l'écart entre ses rêves et la réalité. Avide de richesse et de reconnaissance sociale, l'homme voulait surtout satisfaire son désir de connaître. En quête de ses origines et de celles de notre culture, il était prêt à tous les renoncements. Avec grandeur, à la veille de mourir, il accepta de voir réfutées les thèses qu'il avait défendues. Grâce à son ouverture d'esprit, il a élargi le domaine de l'archéologie méditerranéenne en reculant ses frontières dans le temps. La Grèce de l'âge du bronze n'existait quasiment pas avant lui. En révélant la civilisation mycénienne, il a initié l'étude de la protohistoire égéenne.

On a souvent reproché à Schliemann sa méthode de fouilles. Elle conduisit à des destructions irréparables, mais elle était celle de son temps. Il s'inquiéta pourtant de la moderniser. Il s'attacha les services d'un spécialiste de la stratigraphie comme Dörpfeld. Bon céramologue, Schliemann s'efforça de ne négliger sur le terrain aucun indice. Il rédigea avec soin ses carnets de fouilles, composa des albums, étiqueta le moindre objet. Il s'empressa de publier ses recherches. L'*Atlas des antiquités troyennes* fut parmi les premiers ouvrages d'archéologie à reproduire des planches photographiques. Chacun pouvait ainsi juger rapidement sur pièce. Si le procédé fut critiqué, c'est qu'il était en avance sur son temps.

Passionné de géographie historique, voyageur infatigable et doté du sens de l'objet, Schliemann fut un précurseur en matière de prospection. Il laisse deux enseignements à ses successeurs. L'archéologie est une affaire d'équipes. Toujours plus technique, elle implique la participation de spécialistes dans les disciplines scientifiques les plus diverses. L'archéologie doit aussi être une activité rentable, soucieuse de muséographie et tournée vers le grand public. Bien menée, elle sert le tourisme et les intérêts économiques du pays qui la développe. Sans compter que les voyages font naître les vocations. Une visite à Pompéi n'avait-elle pas changé le cours de la vie du marchand d'Ankershagen?

"Il est inutile de se demander si Schliemann, au début de ses recherches, est parti d'une hypothèse vraie ou fausse. Le résultat a décidé en sa faveur. Qui pouvait entreprendre un si grand travail, le poursuivre pendant tant d'années, y consacrer les ressources d'une grande fortune, creuser à travers des couches de débris entassées successivement et presque sans fin, jusqu'à ce qu'il eût touché le sol vierge? Qui pouvait faire cela, si ce n'est un homme possédé d'une conviction inébranlable et surtout enthousiaste? La cité brûlée serait encore ensevelie et inconnue, si l'imagination n'avait pas conduit la pioche."

Rudolf Virchow

1880

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Moi, Poséidon, j'ai bâti pour les Troyens,
autour de leur cité, une large et superbe muraille
qui rend leur ville inexpugnable.
Iliade XXI, v. 446-447
(trad. P. Mazon)

Fiction américaine

En 1982, dans Schliemann, épisodes ignorés, *Bruno Bayen mit à nu ce personnage « obstiné ou dément ». La pièce a servi au livret de l'opéra de Betsy Jolas, créé en mai 1995 à l'Opéra de Lyon. Elle commence par l'évocation de l'incendie de San Francisco. On sait désormais que Schliemann n'a pas assisté à ce désastre. Mais qu'importe ! Il l'a imaginé. La fiction renvoie, comme dans un miroir, à l'image de Troie en flammes.*

H.S., 47 ans, est au milieu d'autres passagers, à côté d'Adolphe Spencer L. Ils sont accoudés au bastingage. Ciel bleu et brise légère sur le pont du steamer.

ADOLPHE SPENCER L. : Je retourne d'où je viens, au pays le plus tragique du monde, qui a inventé le chocolat au lait. Vous êtes originaire ou naturalisé ? Parions naturalisé.

H.S. : Oui. Je suis arrivé ici comme enquêteur. J'avais découvert la mort de mon frère dans le journal. J'ai traversé tout le pays jusqu'à Sacramento à la recherche de ses restes et de son héritage, il devait être trop jeune pour « l'Ouest sauvage » – une expression qu'il m'a laissée… Figurez-vous, ma première nuit à San Francisco…

Suspens : H.S. a un moment de distraction – il regarde vers un objet qu'on ne voit pas. Nelly passe sur le pont. Adolphe Spencer L. fixe H.S. et boit en cachette avec régularité.

H.S. : ... un vacarme assourdissant ! Des cris et le tocsin m'ont tiré du sommeil, moi qui adore rêver. Par la fenêtre, chambre n° 43 de l'Union Hotel sur la plaza médiocre, hygiène correcte, il y a l'eau courante tout de même, je vois les flammes dévorer la charpente d'un bâtiment à quelques mètres de moi. Je me précipite dehors tandis que l'hôtel prend feu à son tour. Je remonte par Clay Street, puis Montgomery Street, du centre de l'incendie jusqu'à Telegraph Hill. Tandis que le feu gagne à travers Washington, Kearny, California et Sansome Street, jusqu'à Bush and Battery, vous vous représentez l'itinéraire ?... – d'un restaurant à huit cents pieds de haut je contemple le spectacle des torches humaines.
– Ça y est la côte a disparu, New York. La traversée va être longue !

ADOLPHE SPENCER L. : Le temps est au beau fixe. Et on bouge avec l'impression d'attendre ! Les choses se déplacent autour de nous qui ne faisons que passer !

Adolphe Spencer L. sort de sa poche un miroir et n'arrête plus de jouer avec. H.S. marque parfois un énervement, sans en savoir la raison.

ADOLPHE SPENCER L. : Je vous écoutais...

H.S. : ... Je reste là jusqu'à six heures le matin à regarder au travers des vitres. Et je me sens soudain en haut de cette ville comme chez moi. Comprenez-vous, ces rues dévastées, orange, me sont plus que la maison de famille. Je n'ai besoin de parler à personne, un sentiment d'éternité, une exaltation inouïe qui me mettait au bord des larmes, que dire ?

Les passagers, diverses nationalités, s'en iront les uns après les autres jusqu'à ce que H.S. et Adolphe Spencer L. se retrouvent seuls.

En redescendant vers le centre, je vois les vieux Européens, les Allemands, les Français, les Anglais, etc., prostrés au milieu des ruines qui se désespéraient devant leur propriété brûlée, mais les Américains, les Américains n'étaient nullement effrayés ; comme si rien ne s'était passé ils traçaient sur le sol, encore couvert des cendres brûlantes, les plans de fondations de nouveaux bâtiments. En plaisantant et en riant. Le cimetière du haut de la ville sera transporté vers le bas de la ville ! Les pierres des tombes posées en haut de la ville serviront à édifier les banques downtown ! Et moi qui respirais dans ce chantier de fouilles la nature vivante pour la première fois de ma vie, j'ai l'idée d'une méthode pour excaver les villes. – Je ne perds plus de temps, j'ouvre une banque pour l'achat de la poussière d'or, sans dimanches ni jours chômés. Je retrouve la tombe de mon frère, la situation de son héritage s'était embrouillée, une brute d'associé avait logiquement tout raflé, n'importe ! Ayant acquis le matin cinquante pour cent des actions de l'immeuble qu'une compagnie d'assurances va construire à la place de l'ancien cimetière – aujourd'hui les plus célèbres assurances-vie de la Californie, je renonce au procès. Et pour mon frère, je lui ai fait édifier un mausolée autrement somptueux. Voilà, le 4 juillet de cette année, tous les résidents de l'Union sont *ipso facto* naturalisés. Et c'est ainsi que je devins américain.

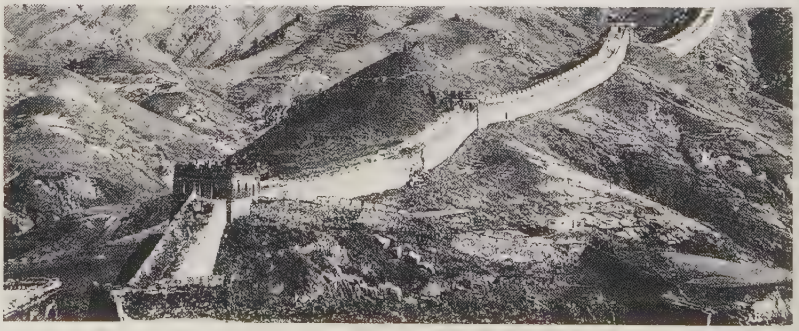
Bruno Bayen,
Schliemann, épisodes ignorés,
Gallimard, 1982

La Chine et le Japon

Parti de Tunis, où il a vu Carthage, et après avoir fait halte au Caire, Schliemann débarque en Inde, le 13 décembre 1864. D'avril 1865 aux derniers jours de mai, il visite la Chine. Le voyage en Asie s'achève par un séjour de quatre semaines au Japon. Au cours de son périple, le polyglotte a exploité ses carnets. Il a traduit en espagnol la partie consacrée à la Chine. Avant de publier en français sa relation de voyage !

Le surlendemain de mon arrivée à Tientsin, le 29 avril, je partis pour Peking avec deux charrettes à deux mulets ; dans l'une était mon domestique Atshon avec mes bagages, et j'occupais l'autre. La charrette, la seule et unique voiture dans toute la Chine et le seul véhicule que l'état des rues dans les villes et la condition des grands chemins permettent, est toujours à deux roues et couverte d'une étoffe de coton bleue en forme de voûte. Elle n'est ni assez longue pour s'y coucher, ni assez haute pour s'y asseoir à la façon européenne et elle n'est naturellement pas suspendue ; elle inflige une affreuse torture à tout Européen, et si les Chinois n'y souffrent pas, je ne saurais l'attribuer qu'à un défaut ou à une qualité dans leur système nerveux. Je ne trouvai pas d'autre moyen que de m'asseoir à califourchon sur le timon, parce que dans cette position j'avais moins à souffrir des formidables secousses. Je n'eus pas à me plaindre en route de manquer de nourriture, parce que je trouvais du riz et parfois même des œufs ou du mouton.

[…] Après avoir pris ce déjeuner, je sortis avec mon guide pour escalader la muraille ; une foule immense de curieux aux longues queues me tint de nouveau compagnie dès que je mis le pied dans la rue et elle me suivit même sur la muraille jusqu'à la première pente rapide. Là, la



peur de se fatiguer l'emporta sur la curiosité et tout le monde me quitta, excepté Atshon qui m'accompagna cavalièrement jusqu'à la première place dangereuse, à l'endroit où il vit, des deux côtés, des abîmes qui bordaient la muraille : cette muraille s'étant écroulée, il n'en restait que 34 centimètres de large, c'est-à-dire un espace si étroit qu'on ne pouvait s'y tenir solidement qu'en marchant à « quatre pattes » ; dans cet endroit le courage fit défaut à Atshon et il me quitta. Je continuai donc mon chemin tout seul. [...] En plongeant la longue-vue dans l'espace du côté nord, je vois par-dessus les montagnes le haut plateau de la Mandchourie. Au-dessous de moi, à une profondeur de 900 mètres, je vois une longue et étroite vallée ; un fleuve qui vient du nord la parcourt dans toute sa longueur en portant la fertilité aux champs de riz, en décrivant des courbes diverses et en divisant la belle ville de Kou-pa-kou en deux parties, de telle sorte qu'une d'elles est située sur une péninsule ; elle envoie un bras de ses eaux limpides dans une vallée à l'est. [...] La grande muraille, en descendant des montagnes dans la vallée, se divise en trois bras d'égale hauteur ; celui du milieu traverse la ville, tandis que les deux autres forment autour d'elle un vaste cercle ; toutes les trois murailles se réunissent de nouveau sur les hauteurs au delà de la vallée en une seule, qui serpentant toujours en zigzag et recherchant les crêtes montagneuses les plus élevées, aborde enfin la grande chaîne de rochers en forme de scie ; elle escalade lestement le flanc escarpé de cette chaîne et en parcourt toutes les pentes jusqu'à ce qu'elle se perde dans les nues. A l'aide de la longue-vue, je peux suivre la muraille à une distance de 60 kilomètres sans tenir compte de ses nombreuses courbes, et, bien que grand nombre de ses tours crénelées échappent à mes regards, j'en compte pourtant plus de deux cent cinquante dans la direction de l'est. [...]

Je pris à Shangaï passage dans le pyroscaphe *Peking*, qui appartient à la compagnie péninsulaire et orientale de navigation à vapeur, pour Yokohama au Japon, et je dus payer 100 taels (900 francs) pour un trajet qu'on fait avec un bon bateau à vapeur facilement en trois jours. Après un voyage des plus agréables nous arrivâmes le 1er juin à six heures du matin en vue de la première petite île rocheuse du Japon, que je saluais avec un vif plaisir, car tous les voyageurs m'avaient parlé de ce pays avec un tel enthousiasme que je brûlais du désir de la visiter. A dix heures du matin nous passâmes tout près du volcan isolé d'Ivogasima, qui a une hauteur de 833 mètres et qui était en pleine éruption. Une fumée épaisse sortait du grand cratère supérieur du cône, tandis que, d'un second cratère, qui s'était formé sur le flanc est, coulait un large torrent de lave brûlante, lequel se précipitait à environ 4 kilomètres de là dans la mer et la faisait bouillir à une grande distance. L'éruption était accompagnée d'un bruit sourd souterrain semblable au tonnerre lointain. Le bruit des roues de notre pyroscaphe effarouchait toujours les poissons volants, qui s'élançaient continuellement en masse hors de l'eau, volaient 200 à 600 mètres et retombaient dans l'eau ; vus de loin, ils ont toute l'apparence d'oiseaux aquatiques. Parfois quelques-uns tombaient à même sur le pont de notre bateau, qu'ils voulaient fuir, et étaient avidement capturés par nos matelots, parce qu'ils sont deux fois plus grands que les bons harengs hollandais et d'un goût exquis.

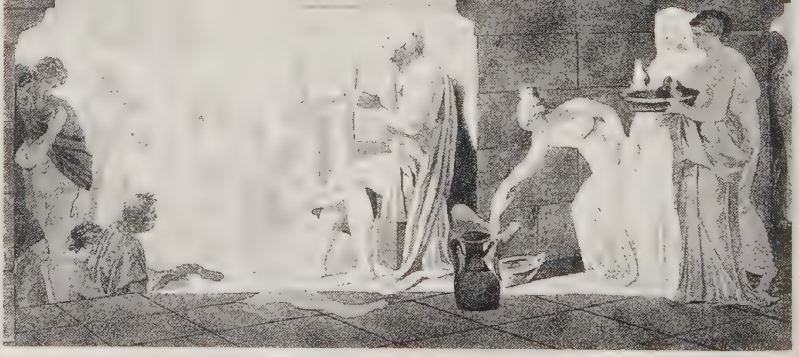
Heinrich Schliemann,
La Chine et le Japon au temps présent,
Librairie centrale, 1867

Le voyage à Ithaque

Deux ans après son premier livre, Schliemann publie, toujours sur le mode de la chronique, Ithaque, le Péloponnèse, Troie *qui présente ses premières « recherches archéologiques ». Elles vaudront à leur auteur le titre de docteur de l'Université de Rostock. L'ouvrage témoigne avec fraîcheur et naïveté des premiers émois du fouilleur. Il est ici à la recherche du palais d'Ulysse.*

Le 10 juillet, après avoir pris un bain de mer et bu une tasse de café noir, je partis, à cinq heures du matin, avec mes ouvriers, et nous arrivâmes à sept heures, baignés de sueur, sur le sommet de l'Aétos.

Je fis d'abord déraciner les arbustes par les quatre hommes, puis fouiller l'angle nord-est, où, selon mes conjectures, devait s'être trouvé le fameux olivier dont Ulysse fit son lit de noces et autour duquel il bâtit sa chambre à coucher (*Od.*, XXIII, 183-204). « Dans l'intérieur de la cour croissait un olivier touffu, très grand, florissant et gros comme une colonne : tout autour de lui je bâtis la chambre nuptiale de grandes pierres, jusqu'à ce que je l'eusse achevée ; je la recouvris d'un toit, et je la fermai de portes épaisses solidement adaptées ; ensuite je coupai les rameaux de l'olivier touffu ; je taillai la surface du tronc à partir de la racine ; je le rabotai habilement avec l'airain, au cordeau ; j'en fis le pied du lit et je le forai partout avec la tarière : sur ce pied je construisis entièrement le lit en l'incrustant d'or, d'argent et d'ivoire, et en y étendant des courroies



Ulysse et les sirènes.

de cuir de bœuf teintes d'une pourpre éclatante.»

Mais nous ne trouvâmes rien que des débris de tuiles et de poterie, et à 66 centimètres de profondeur nous mîmes le rocher à nu. Dans ce rocher il y avait bien des crevasses dans lesquelles les racines de l'olivier auraient pu pénétrer; mais tout espoir de trouver là des objets archéologiques avait disparu pour moi.

Je fis ensuite fouiller le sol à côté, car j'y avais découvert deux pierres de taille, qui semblaient avoir fait partie d'un mur, et après trois heures de travail les ouvriers mirent à jour les deux couches inférieures d'un petit bâtiment de 3 m de large sur 4,75 m de long; l'ouverture de la porte avait 1 m de largeur. Les pierres étaient bien taillées et avaient 33 cm de long sur autant de large; elles étaient jointes par beaucoup de ciment blanc comme la neige, dont j'ai rapporté des morceaux. Il y avait une couche épaisse de ce ciment même au-dessous de la rangée inférieure de pierres. La présence de ce ciment ne me laisse pas de doute que ce bâtiment ne soit au moins de sept siècles postérieur à la guerre de Troie, car je n'ai encore jamais vu de ciment dans les constructions de l'âge héroïque. Nous trouvâmes encore dans cette excavation beaucoup de débris de tuiles peu cuites, courbées, et même une tuile entière de 66 cm de long sur autant de large; puis beaucoup d'autres tessons.

Pendant que mes ouvriers étaient occupés à cette fouille, j'examinai tout l'emplacement du palais d'Ulysse avec la plus rigoureuse attention; et, ayant trouvé une grosse pierre, dont une extrémité semblait décrire une petite ligne courbe, – peut-être la centième partie d'un cercle, – je détachai avec mon couteau la terre et la pierre, et je vis que celle-ci formait un demi-cercle. En continuant à fouiller un peu avec le

Ci-dessus, carte du royaume d'Ulysse extraite de *Ithaque, le Péloponnèse, Troie.* A droite, Ithaque vue par Dodwell vers 1820.

couteau, je m'aperçus sans peine qu'on avait complété le cercle de l'autre côté par de petites pierres mises les unes sur les autres, qui formaient comme une miniature de mur. Je voulus d'abord creuser ce cercle avec le couteau, mais il n'y avait pas moyen d'y parvenir ; car la terre mêlée d'une substance blanche, que j'ai reconnue être de la cendre d'os calcinés, était presque aussi dure que la pierre. Je me mis donc à fouiller à coups de pioche ; mais à peine eus-je avancé de dix centimètres que je cassai un beau mais tout petit vase, rempli de cendre humaine. Je continuai alors à creuser avec la plus grande précaution, et je trouvai une vingtaine de vases, de forme bizarre et parfaitement différents les uns des autres : les uns étaient couchés, les autres debout ; mais malheureusement, à cause de la dureté de la terre, et faute de bons instruments, j'en cassai la plupart en les extrayant, et je n'en pus emporter que cinq en bon état. Le plus grand d'entre eux n'a que 11 cm de haut ; le diamètre de son ouverture est de 1 cm ; un autre a une ouverture de 6 mm seulement. Deux de ces vases avaient d'assez belles peintures d'hommes quand je les retirai de la terre. Ces peintures disparurent presque lorsque je les exposai au soleil, mais j'espère les faire revenir en les frottant avec de l'alcool et de l'eau.

Tous ces vases sont remplis de cendres de corps humains brûlés.

Je trouvai en outre dans ce petit cimetière domestique la lame d'un couteau de sacrifice, courbé, de 13 cm de long, très couvert de rouille, mais d'ailleurs assez bien conservé ; une idole en terre cuite, représentant une déesse avec deux flûtes à la bouche ; puis les débris d'une épée en fer, une dent de sanglier, plusieurs petits os d'animaux, et enfin une anse faite de fils de bronze tressés ensemble. J'aurais donné cinq ans de ma vie pour une inscription ; mais hélas ! il n'y en avait pas.

Quoique l'âge de ces objets soit difficile à constater, il me semble pourtant certain que les vases sont bien plus anciens que les plus anciens vases de Cumes au musée de Naples ; et il est bien possible que je tienne dans mes cinq petites urnes les corps d'Ulysse et de Pénélope ou de leur progéniture.

Ayant creusé le trou circulaire jusqu'au fond, je le mesurai, et je constatai que sa profondeur était, du côté sud, de 76 cm, et, du côté nord, de 92, 5 cm ; et son diamètre de 1,25 m.

Rien n'excite plus la soif que le rude travail des fouilles, par une chaleur de cinquante-deux degrés au soleil. Nous avions apporté trois immenses cruches d'eau et une grande bouteille contenant quatre litres de vin. Le vin nous suffisait, parce que le produit des raisins d'Ithaque est, je le répète, trois fois plus fort que le vin de Bordeaux ; mais notre provision d'eau fut bientôt épuisée, et deux fois nous fûmes obligés de la renouveler.

Mes quatre ouvriers eurent terminé la fouille de la maison post-homérique en même temps que je finissais de creuser le petit cimetière circulaire. J'avais eu plus de succès qu'eux ; mais je ne leur en voulais pas, car ils avaient bien travaillé, et plus de mille ans peuvent se passer avant que leur fouille soit recouverte par la poussière atmosphérique.

Il était midi, nous n'avions rien mangé depuis cinq heures du matin ; nous nous mîmes donc à déjeuner sous un olivier, entre les deux murs d'enclos, à une quinzaine de mètres au-dessous du sommet. Notre repas consistait en pain sec, en vin et en eau, dont la température n'était pas au-dessous de trente degrés. Mais c'étaient les produits de la terre d'Ithaque que je consommais, et je les consommais dans la cour du palais d'Ulysse, et peut-être à l'endroit même où ce roi pleura en revoyant son chien favori Argos, qui meurt de joie en reconnaissant son maître après vingt ans d'absence, et où le divin porcher prononça les célèbres vers (*Od.*, XVII, 322-323) :

Heinrich Schliemann,
Ithaque, le Péloponnèse, Troie,
Reinwald, 1869

Déclaration d'amour

Le journaliste politique américain Irving Stone (1908-1989) fut également le biographe à succès de Freud, Michel-Ange et Van Gogh. Il s'est intéressé par deux fois à l'Antiquité grecque. Le Procès Socrate *est une réflexion acide sur la démocratie athénienne. En 1975, il publia* Le Trésor grec, ou le roman d'Henry et de Sophia, *une biographie sentimentale qui se lit avec plaisir.*

Henry Schliemann avait loué le plus grand voilier qu'il pût trouver, mais il parut pauvre et fragile à Sophie. La navigation jusqu'à la sortie du port s'effectua dans le plus grand calme et Sophie put espérer que la journée se passerait sans qu'elle perde la face. Mais dès que le voilier eut quitté la protection de la baie pour entrer en pleine mer, le soleil disparut derrière un nuage, le vent se leva et le bateau se mit à piquer du nez. Sophie se sentit défaillir. Son hôte ne remarqua pas les mouvements du bateau ni le teint verdissant de la jeune fille habituellement rose, il vit seulement que les autres passagers leur tournaient le dos.

« Mademoiselle Sophie, commença-t-il, d'un ton sincèrement affectueux, pourquoi désirez-vous m'épouser ? »

« Oh non ! songea Sophie, pas maintenant ! Quand je suis sur le point de m'affaler sur la rambarde… »

Pas moyen d'échapper à l'intensité de son regard interrogateur ni à l'attitude tendue de sa tête, tandis qu'il attendait qu'elle réponde à cette question cruciale. Avec un effort désespéré, elle ravala la nausée qui semblait monter en elle irrésistiblement, elle serra les bras sur son estomac et répondit aussi honnêtement qu'elle le put :

« … Parce que mes parents me l'ont dit. »

Elle le vit pâlir. Pendant un instant, elle crut que c'était lui qui était malade. Puis ses yeux exprimèrent une violente colère ; elle ne les avait jamais vus étinceler à ce point. Le rouge de la fureur se répandit sur ses joues maigres. Il lui dit d'une voix rauque : « Je suis profondément peiné, mademoiselle Sophie, par la réponse que vous venez de me faire, et qui est digne d'une esclave ; d'autant plus étrange, d'ailleurs, qu'elle vient d'une jeune personne pourvue

d'éducation. Je suis, quant à moi, un homme simple, honorable attaché à son foyer. Si jamais nous devions nous marier, il faudrait que vous participiez à mes fouilles et que vous partagiez mon amour pour Homère ; que nous communiions dans un même but et une même passion. »

L'état de la mer empirait. Des vagues écumeuses s'élevaient autour du voilier. « Dieu du ciel, pria Sophie, faites que je sorte de ce bateau et je ne remettrai jamais plus les pieds sur l'eau. »

Elle humecta ses lèvres sèches et sourit lugubrement en constatant l'incongruité de sa promesse à Dieu, dont le Fils fut le seul à marcher sur les flots ; puis elle décida de remettre les choses au point avec cet homme imprévisible.

« Ne soyez pas choqué par ce que je viens de vous dire, monsieur Henry. En Grèce, le mariage de toutes les filles est toujours arrangé par les parents, qui essayent consciencieusement de leur trouver le meilleur mari qui soit. C'est ce qu'ont fait mes parents, et j'ai accepté leur décision. Voilà une qualité que vous devriez apprécier en moi : si je suis une bonne fille, cela veut dire que je serai une bonne épouse. »

A demi calmé seulement, Henry demanda d'une voix plus douce mais cependant sévère :

« N'y a-t-il pas d'autre raison à votre désir de m'épouser ? En plus d'une obéissance aveugle, il doit tout de même y avoir autre chose qui vous y pousse ? »

Sophie sentait la nausée lui monter à la gorge ; elle se demandait si elle pourrait se dominer plus longtemps, et elle murmura en elle-même : « Je me demande bien ce qu'il voudrait que je lui réponde d'autre ? Je lui ai déjà dit que je l'admirais pour sa force de conviction au sujet d'Homère. Je lui ai déjà fait comprendre que j'avais foi en ses écrits. Pour quelle autre qualité voudrait-il que je l'admire, puisqu'il nous a dit que ces deux objectifs constituaient le but de sa vie ? Qu'il a besoin d'une femme grecque pour l'aider à réaliser ses rêves ? Il y a quelque chose qui m'échappe. Mais comment réfléchir quand je n'ai plus qu'une idée, c'est de mourir ? »

Puis, comme si le soleil qui venait de surgir de derrière un nuage lui soufflait l'inspiration, elle se dit : « Mais voyons, la qualité pour laquelle tout le monde l'admire et pour laquelle toute famille grecque ayant une fille à marier s'est jetée sur lui : il est millionnaire ! On n'a jamais vu quelqu'un qui ait autant d'argent. Et il a tout gagné lui-même, sans avoir fait d'études, sans famille, sans relations. Il a vraiment le droit d'être fier de lui. »

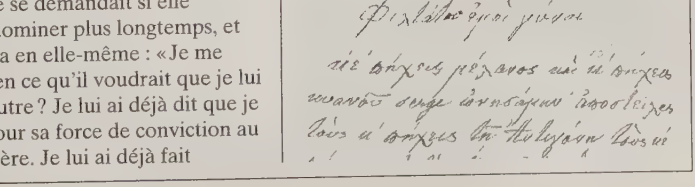
Elle releva les yeux vers lui, et mettant dans sa voix toute son admiration et toute son estime, elle lui fit le plus beau compliment du monde :

« Parce que vous êtes riche ! »

Le visage de Schliemann se pétrifia.

« Ce n'est pas pour ma valeur humaine que vous voulez m'épouser, mais parce que je suis riche ! Il ne m'est plus possible de poursuivre cette conversation. A partir de maintenant, je ne veux plus penser à vous. » Et se tournant vers les hommes d'équipage, il cria sèchement : « Rentrons au port ! »

Irving Stone,
Le Trésor grec,
Albin Michel, 1979



Mycènes

A Mycènes, les rapports de Panayiotis Stamatakis, représentant officiel du Service archéologique grec et de la Société archéologique d'Athènes, avec le couple Schliemann ne furent pas très faciles. Peu diplomates, les époux se montrèrent injustes à l'égard d'un des archéologues grecs les plus doués de sa génération. Le compte rendu du savant grec et celui de Schliemann sont ici mis en parallèle.

Le matin du jeudi 24 août, lorsque j'arrivai sur le site, je vis les fouilles à la chambre souterraine. Je dis à M. Schliemann que je ne pouvais pas surveiller cette nouvelle entreprise et que par conséquent je ne la permettrai pas. Il répondit de façon désagréable, à son habitude, qu'il allait déblayer l'entrée de la chambre souterraine et que si je n'étais pas à la hauteur de la tâche, le Ministère enverrait de nouveaux représentants. Je lui répliquai que le Ministère avait accordé son autorisation pour une fouille employant cinquante à soixante ouvriers, et non quatre-vingt-dix, payés, de plus, au mètre cube. Il m'opposa qu'il avait la permission de faire toutes les fouilles qu'il voulait et de quelque façon qu'il le voulait et que ma seule tâche était de réceptionner les découvertes. Je fis remarquer que ma mission n'était pas uniquement de réceptionner les découvertes, mais aussi d'avoir un contrôle général sur tout le travail à Mycènes et de prévenir toute contravention à la loi ou aux instructions du Ministère. J'ajoutai que puisqu'il avait une telle opinion de ma mission, il ferait bien d'en référer à la Direction générale des Antiquités, et si celle-ci approuvait le travail entrepris, alors c'était très bien. Sinon, les sites de fouille seraient réduits au nombre d'un seul, de façon que le rassemblement des découvertes puisse s'effectuer comme il convenait et que les ouvriers puissent être soigneusement contrôlés, afin d'éviter les vols, dont la rumeur courait à Argos depuis plusieurs jours, de façon enfin que les découvertes puissent être chaque jour dûment enregistrées.

Le jour suivant, sur les fouilles en dehors de la chambre souterraine, apparut un mur de briques carrées et à côté de celui-ci, un autre mur à une plus grande profondeur. En mon absence,

Schliemann ordonna aux ouvriers de détruire les deux murs. Lorsque je revins plus tard sur les lieux et que je l'appris, je dis aux ouvriers de ne pas détruire les murs avant qu'ils n'aient été examinés soigneusement, qu'ils pouvaient être détruits s'ils apparaissaient sans importance mais qu'en cas contraire ils devaient être préservés. M. Schliemann étant absent, les ouvriers suivirent mes instructions. Le jour suivant, toutefois, samedi, M. Schliemann vint sur le site de très bonne heure, amenant sa femme avec lui. Il ordonna aux ouvriers de détruire les murs qu'ils avaient rencontrés en fouillant. Au cas où j'essaierais, en arrivant plus tard, d'arrêter la destruction, il laissa à sa femme la surveillance des ouvriers, tandis qu'il se rendait sur l'acropole. Lorsque j'arrivai, un peu plus tard, je demandai aux ouvriers pourquoi ils détruisaient les murs alors que je le leur avais interdit. La femme de Schliemann répondit que je n'avais aucun droit de donner de telles instructions, que son mari était un érudit, que les murs étaient romains et qu'il était juste de les détruire car ils gênaient les ouvriers, que je n'avais aucune idée de telles choses, et que je ferais mieux de ne pas déranger M. Schliemann avec de telles instructions, car il était facilement irritable et pouvait interrompre les fouilles. Je répliquai que M. Schliemann n'était pas entièrement libre de faire ce qu'il voulait des objets anciens, comme il l'avait fait à Troie, et qu'on lui avait donné la direction des fouilles à Mycènes à condition qu'il se conformât à la loi. Ensuite je montai à l'acropole où je lui dis seulement que j'avais envoyé les deux télégrammes à la Direction générale des Antiquités au sujet de ce qui était arrivé.

M. Schliemann, depuis le tout début des fouilles, a montré une tendance à détruire, contre mon souhait, tout ce qui, grec ou romain, n'était pas identifié aux maisons ou aux tombes pélasges, seules dignes à ses yeux d'être conservées. Chaque fois que des tessons de poterie, de la période grecque ou romaine étaient découverts, il les traitait avec dégoût. Si dans le cours du travail ils tombaient entre ses mains, il les rejetait au loin. Nous, cependant, ramassions tout ce qu'il qualifiait de pélasge, de grec ou de romain.

E. Ludwig,
Schliemann of Troy, Londres, 1933,
Traduction de François Boisivon

Mycènes, 24 août 1876. Dimitri avait quarante [ouvriers] aujourd'hui, je n'en avais que cinq et une charrette. De Charvati, ils étaient vingt-six ; en outre j'ai pris quatorze hommes de Fichtia pour creuser une tranchée vers le trésor. Trouvé :
1) un large fragment de dalle, probablement une pierre tombale, avec des ornements de spirales en haut et sur un côté. En outre un certain nombre d'idoles et de vaches. Parmi ces dernières, quelques grandes têtes de vache qui semblent appartenir au corps d'une femme.

Mycènes, 25 août. Dimitri en avait quarante aujourd'hui, j'en avais cinq, mais pas de charrette ; en outre, vingt-six hommes de Charvati ont travaillé. Parmi les nombreuses découvertes intéressantes aujourd'hui :
1) Un gobelet, en forme d'une coupe de champagne moderne, avec une anse
2) une petite vasque joliment peinte, en terre cuite, avec quatre pieds, probablement pour brûler de l'encens
3) un disque avec cinq doubles croix peintes
4) cinquante vaches
5) soixante idoles ; l'une d'elles ayant juste deux seins et aucune trace d'un visage, mais couverte partout de

caractères écrits, et
6) une hachette en pierre
7) une pierre dure avec deux séries d'ornements de spirales
8) un bloc de porphyre rouge avec le même genre de spirales
9) un fragment de poterie hellénique représentant Apollon ou Orphée jouant de la lyre
10) un vrai trésor d'objets de bronze :
a) un long couteau ou une épée de vingt-sept centimètres de long
b) un couteau tordu
de dix-huit centimètres
c) trois petits couteaux
d) un fourreau ou une gaine pour une lance, dix centimètres de long
e) deux petites roues, qui toutefois peuvent n'avoir jamais servi en tant que telles, chacune de neuf centimètres de diamètre
f) deux hachettes acérées
de vingt-deux centimètres de long
g) des épingles à cheveux
h) deux vases très abîmés
i) les restes de quatre autres vases.

Du carnet de Schliemann récemment publié par David A. Traill, on a aussi extrait la page concernant les trouvailles de deux jours particulièrement fastes.

Mycènes, le 25 nov. (samedi) 1876. Nous avons commencé ce matin la tombe suivante ; celle au-dessus de laquelle était l'autel de sacrifice cyclopéen ; avons trouvé là, immédiatement, les os d'un homme, et cinq grands vases de bronze ; dans l'un d'entre eux, exactement mille boutons grands et petits admirablement gravés de motifs en spirale, ou encore une grande tête de vache en argent avec deux grandes cornes d'or pur, certainement plaquées sur du bois car elles étaient encore remplies de bois à moitié pourri. Il y avait aussi un tas de lances et d'épées de bronze, dont certaines avaient conservé une partie de leur fourreau de bois ; beaucoup conservaient des restes de leur garde en bois doré, au bout de laquelle était un os ou un bouton d'albâtre bien ajusté au moyen de quatre saillies et quatre trous ; toutes ces armes étaient en mauvais état et la plupart tombèrent en poussière sous nos yeux. Beaucoup de hampes de lance avaient été partiellement préservées, mais le bois se fendait et se désagrégeait. Il y avait un très grand nombre de pièces de bois qui avaient été dorées, et plusieurs objets de bronze également dorés. Plus cinq vases en or, l'un avec une colombe de chaque côté ; de ces vases, trois au moins étaient des coupes à boire. En nettoyant le sol de l'est vers l'ouest, nous trouvâmes les restes d'un autre homme avec des os immenses ; il y avait encore cinq vases de bronze, l'un contenant plusieurs vases d'argent et une partie des vases en or mentionnés plus haut ; de plus, cent grands et petits boutons. En tout furent trouvés neuf vases d'argent, mais trois d'entre eux seulement – l'une, une belle *oinochoé* – sont entiers. Il y avait de très petites feuilles d'or en quantité innombrable, et quelques grandes ; et une épaisse ceinture dorée d'une taille énorme, avec la *porpè* pour la boucler. Très curieux est l'emballage des vases précieux et des autres objets dans les grands vases de bronze. Il est aussi très curieux que les vases de bronze soient posés les uns sur les autres.

[feuilles de paie des ouvriers, datées du 14 au 26 novembre 1876]

Mycènes, le 28 nov. Aujourd'hui seulement repris le travail à l'arrivée de M. Phendiklès ; continué la fouille de la même tombe et trouvé les os de quatre personnes supplémentaires, portant leur

nombre à six, deux d'entre elles doivent en tout cas être des femmes, comme je le conclus de la petitesse des dents et des parures féminines. Tous doivent être des personnages de rang royal car ils étaient tous couverts d'or. Trouvé là :
– deux diadèmes avec *embolon* et un peigne de femme en or avec des dents en os
– de nombreux boutons en os
– une grande quantité de feuilles d'or
– un collier d'ambre
– un grand pectoral en or
– trois masques en or qui couvraient le visage des personnes ; l'un d'entre eux le visage d'une vieille femme, comme il apparaît des dents vieilles et crochues [,] du peigne et d'autres parures féminines ; ce corps portait aussi le grand pectoral, le masque couvrait entièrement la tête, dont les os brisés sont conservés
– deux petits vases d'or
– deux vases d'or avec une anse
– trois poignées d'épée recouvertes de feuilles d'or et d'innombrables boutons d'or de différentes tailles
– trois guirlandes en or ou baudriers l'un d'une immense longueur
– une petite gourde à vin en or
– un grand vase à deux anses (*kantharos*)
– un grand bracelet pesant au moins 100 drachmes [200 grammes]
– un autre petit
– deux bagues en or, l'une représentant une chasse, l'autre une bataille
– un vase d'argent cassé
– un casque doré
– un petit lion
– trois grandes fibules, l'une représentant un bouc
– un vase de plomb en forme de cerf avec de longues cornes
– une grande quantité d'autres parures
– vingt-cinq flèches de silex
– une parure en or de cnémide
– treize grandes bouilloires ou casseroles
– de nombreuses petites et grandes épées, certaines avec une garde d'albâtre, d'autres avec une garde en bois qui avait été dorée
– couteaux aussi
– aucune trace de fer ni de verre
– de nombreuses haches de guerre comme celles de Troie.

D. A. Traill, «The Mycenaean Diary» in *Myth, Scandal and History : The H. Schliemann Controversy and a First edition Mycenaean Diary*, Detroit, 1986
Traduction de François Boisivon

« Une ardente admiratrice d'Homère »

Les discussions vont bon train sur le rôle réel de Sophia Schliemann dans les découvertes de son mari. Elle fut moins présente à Troie que celui-ci ne l'a soutenu, mais il est incontestable qu'elle prit une part croissante aux travaux, à Mycènes, puis à Orchomène. Cette personnalité attachante connut son heure de gloire, quand elle prononça à Londres, le 8 juin 1877, un discours devant l'Institut archéologique royal.

Nos institutions politiques, nos hommes d'État, nos orateurs, nos philosophes et nos poètes ont été, pour leur postérité des objets d'émerveillement et d'admiration à travers le monde entier : pendant des millénaires, ils ont représenté, pour ceux qui aspiraient à une haute culture, un idéal de perfection ; à tel point qu'aujourd'hui, on ne peut considérer comme véritablement cultivé, l'homme qui ne les connaîtrait pas. Mais hélas ! les livres grecs ont eu un destin semblable à celui des œuvres d'art et j'affirme avec certitude que pas même un millième de notre héritage a pu échapper à la destruction. [...]

« La joie que nous éprouvions... »

A l'admiration du Dr Schliemann pour Homère, comme à la mienne, nous devons les découvertes de Troie et celles des cinq tombes royales de Mycènes et de leurs trésors. La part que j'y ai prise, à Troie comme à Mycènes, est mince. Je n'ai fait que surveiller trente ouvriers. L'un de mes travaux à Troie consista en l'excavation de la grande tombe qui, aux dires d'Homère, fut attribuée par les dieux immortels à Myrine, l'amazone, et par les hommes à Baticia, reine de Dardanie. A Mycènes, je mis au jour le grand trésor de la porte des Lionnes. Ce travail, l'un des plus difficiles que nous eûmes jamais à accomplir, dura quatre mois, et bien que nous n'y découvrîmes aucun trésor, ces recherches ont été pour la science de quelque importance puisque, outre un certain nombre de sculptures, je découvris en ce lieu un grand nombre de poteries du plus haut intérêt, qui nous renseignent sur la très haute Antiquité à laquelle fut enfermé ce trésor.

J'ai, en outre, participé activement à l'excavation des cinq tombes royales de

l'Acropole ; elles étaient toutes taillées dans le roc et à une profondeur variant de 8 à 10 mètres en dessous de la surface du sol. Le fond plat de ces tombes était recouvert d'une couche de cailloux qui n'avaient dû avoir d'autre destination que de permettre la ventilation des bûchers funéraires que l'on allumait au-dessus et où l'on plaçait les cadavres parés de tous leurs bijoux. On dénombra en tout quinze corps dans les tombes et chacun d'eux avait brûlé sur un feu distinct. Le feu des bûchers n'était pas éteint que les tombes étaient recouvertes d'une épaisse couche d'argile blanche, puis d'une autre couche de cailloux, que l'on recouvrait de terre. Au-dessus de ces tombes, on érigeait des dalles funéraires et quand elles avaient disparu, quand la poussière du temps les avait recouvertes, à un mètre environ au-dessus d'elles, on érigeait d'autres pierres tombales. Si la couche supérieure était d'un accès facile (il nous suffisait de diriger les ouvriers et de leur dire où ils devaient creuśer) il en allait tout autrement par la suite, où nous rencontrions les plus grandes difficultés. Agenouillés dans la boue, mon mari et moi devions détacher les cailloux, tailler dans la couche d'argile, et ramasser un par un les précieux joyaux. Mais la joie que nous éprouvions en voyant nos efforts couronnés d'un tel succès nous faisait oublier ces difficultés et nous étions emplis d'un tel enthousiasme que nous pensions souvent avoir déjeuné ou dîné alors que nous n'avions rien pris de la journée.

Hommage à l'Angleterre

Nous, les Grecs, devons une reconnaissance éternelle à l'Angleterre car, sans l'appui généreux de cette grande nation, la Grèce n'aurait jamais pu être indépendante. Récemment encore, l'Angleterre, libéralement, généreusement, nous a donné les belles îles Ioniennes. Mais il est dit que la gratitude est une vivante anticipation des faveurs futures, c'est pourquoi j'ose espérer que l'Angleterre n'abandonnera pas la cause de la Grèce dans la crise que celle-ci traverse actuellement.

«Faites apprendre la langue d'Homère...»

Je terminerai en demandant aux femmes d'Angleterre d'apprendre à leurs enfants la langue mélodieuse de mes ancêtres pour qu'ils puissent lire Homère et nos classiques immortels dans le texte. Les immenses difficultés que présente notre antique langue peuvent être aisément maîtrisées par la grande intelligence des enfants anglais si, d'abord, ils apprennent le grec moderne avant d'étudier le grec ancien. Au lieu d'y consacrer dix ans, les enfants, de cette manière, acquerront en moins d'un an une parfaite connaissance du grec ancien et ils auront l'immense avantage de connaître notre langue moderne qui, parce qu'elle est parlée, fera qu'ils ne pourront jamais oublier celle de Platon et d'Homère. C'est pourquoi donc je vous demande, avec enthousiasme, de faire venir de Grèce des professeurs pour toutes vos écoles.

Je conclurai en vous remerciant chaudement de votre indulgence pour avoir écouté une aussi ardente admiratrice d'Homère.

Sophia Schliemann,
Discours prononcé à la réunion extraordinaire donnée en son honneur par le Royal Archæological Institute of Great Britain and Ireland,
Archæological Journal, 1877,
in *Schliemann à la découverte de Troie*,
Poole L. et G., Robert Laffont, 1969

Vie quotidienne sur le chantier de fouilles de Tirynthe

On a souvent reproché aux livres de Schliemann d'être mal composés et obscurs. Ils ont pourtant une saveur particulière, dans la mesure où ils mélangent considérations scientifiques, confessions calculées et anecdotes. La vie d'un chantier de fouilles se révèle de la sorte au quotidien.

Cette idole en *psi* appartient à la dernière phase du développement des terres cuites anthropomorphes mycéniennes (fin XIIIe-XIIe av. J.-C.). Schliemann interpréta abusivement cette pièce comme une image de la déesse Héra.

Pour être bien certain qu'aucun des enseignements que pourraient fournir les débris d'architecture antique ne fût perdu pour la science, je m'assurai de nouveau le concours de l'éminent architecte de l'Institut impérial allemand d'archéologie à Athènes, du Dr Wilhelm Dörpfeld, de Berlin, qui a été pendant quatre ans à la tête de la partie technique des fouilles que l'Empire allemand a fait opérer à Olympie et qui, en 1882, avait, pendant cinq mois, été mon collaborateur à Troie. J'engageai comme surveillant, moyennant 180 francs par mois, Georgios Basilopoulos, de Marouliana, en Gortynie, qui, sous le nom de Ilos m'avait déjà servi au même titre à Troie, et qui remplit, sous le même nom, les mêmes fonctions à Tirynthe : j'engageai, aux appointements mensuels de 150 francs, un autre surveillant, Nikétas Simygdalas, de l'île de Théra. Comme troisième surveillant, j'employai mon excellent domestique Œdipus Pyromallès, qui en ce moment avait beaucoup de loisir et qui avait déjà fait avec moi la campagne de Troie en 1882.

Mise en route

Quant aux outils et ustensiles nécessaires, je les apportai avec moi d'Athènes, savoir : 40 excellentes brouettes anglaises avec des roues de fer ; 20 grands leviers de fer ; 2 petits cabestans et 1 grand ; 50 grandes pelles en fer ; 50 pics ; 25 grandes houes connues dans tout l'Orient sous le nom de *tschapa* et employées dans les vignobles ; cette fois encore, ces houes me furent extrêmement utiles pour remplir les paniers. Ces derniers, qui même en Grèce portent le nom turc de *senbil*, je les achetai à Nauplie. Moyennant 50 francs par mois, je pus loger ce matériel

Les fortifications de Tirynthe vues par W. Simpson.

et mes surveillants dans les bâtiments de la ferme-modèle fondée au-dessous du mur sud de Tirynthe par Capo d'Istria et qui a fini par n'être plus qu'une petite ferme délabrée ; j'y eus quelques chambres et aussi une écurie pour mon cheval de selle. Pour le docteur Dörpfeld et moi, la maison était trop sale ; et, comme il n'y avait près de Tirynthe qu'une seule habitation convenable, où l'on nous demandait un prix de 2000 francs pour un loyer de trois mois, nous préférâmes loger au Grand Hôtel des Étrangers à Nauplie, où nous eûmes, pour 6 francs par jour, deux chambres propres pour nous et en outre une chambre pour mon domestique Œdipus. Notre hôte, M. Georgios Aloschas, aimable et extrêmement serviable, fit tout son possible pour nous contenter.

Selon mon habitude, je me levais toujours de bonne heure, à trois heures trois quarts ; j'avalais quatre grains de quinine, à titre de préservatif contre la fièvre ; puis je prenais un bain. Moyennant 1 franc par jour, mon batelier m'attendait ponctuellement au port, à quatre heures du matin, afin de me conduire au large, où je me plongeais dans la mer pendant cinq ou dix minutes. Mon homme n'ayant point de marchepied, force m'était pour remonter dans la barque de grimper le long d'un aviron ; mais une longue habitude m'avait rendu cette opération aisée et je m'en acquittais toujours sans dommage.

Après le bain, je buvais toujours régulièrement, de grand matin encore, une tasse de café noir sans sucre, au Café d'Agamemnon où, quoique le prix de toutes choses se fût élevé dans d'énormes proportions, la tasse de café ne me coûtait encore que l'ancien prix de 10 centimes. Un bon cheval de selle, qui me coûtait 6 francs par jour, m'attendait devant le café et en vingt-cinq minutes me menait à Tirynthe, où j'arrivais avant le lever du soleil et d'où je renvoyais ma monture chercher le docteur Dörpfeld.

L'heure de la pause

Nous déjeunions régulièrement vers huit heures du matin, pendant le premier repos de nos ouvriers. C'était dans le vieux palais de Tirynthe, sur une base de

colonne, que nous faisions ce repas, consistant en *corned beef* de Chicago, dont mes excellents amis, M. M. J. Henry Schröder et Cie, de Londres, m'avaient largement pourvu ; nous y ajoutions du pain, du fromage de brebis tout frais, une

Comme à Troie, Dörpfeld reprit la fouille de Tirynthe après la mort de Schliemann. Il fait ici visiter les fortifications.

couple d'oranges, le tout arrosé de vin blanc résineux (*retsinado*) ; à cause de son amertume ce vin va bien avec la quinine et, quand il faut supporter la chaleur et de pénibles travaux, il est préférable à nombre de vins rouges plus chargés. Vers midi, pendant la deuxième pause des ouvriers, qui fut d'abord d'une heure, puis, à cause de la grande chaleur, se prolongea peu à peu de trois quarts d'heure, nous prenions aussi du repos. Nous avions pour oreillers deux pierres de l'espace situé à l'extrémité sud de la citadelle, où nous découvrîmes plus tard l'église byzantine. Rien ne fait mieux dormir qu'un rude travail et, je le certifie à mes lecteurs, nous ne goûtions jamais de sommeil plus réconfortant que durant cette sieste de midi dans l'acropole de Tirynthe, en dépit de la dureté de notre couche et de l'ardeur du soleil, contre lequel nous n'avions d'autre protection que nos chapeaux indiens, mis en travers sur nos visages.

Repas du soir

Quant à notre deuxième et dernier repas, nous le faisions, le soir, à notre retour, dans la gargote de notre hôtel. Comme nos amis de Londres nous avaient aussi munis d'extrait de viande de Liebig, nous avions toujours d'excellent bouillon ; du poisson frit dans de l'huile d'olive ou du mouton, du fromage, des oranges ou du vin résiné, complétaient notre menu. Les poissons et nombre de légumes, pommes de terre, fèves, haricots, pois, artichauts, sont excellents dans ce pays ; mais ils sont si indignement préparés avec des flots d'huile d'olive, que, pour notre palais, ils deviennent presque insupportables.

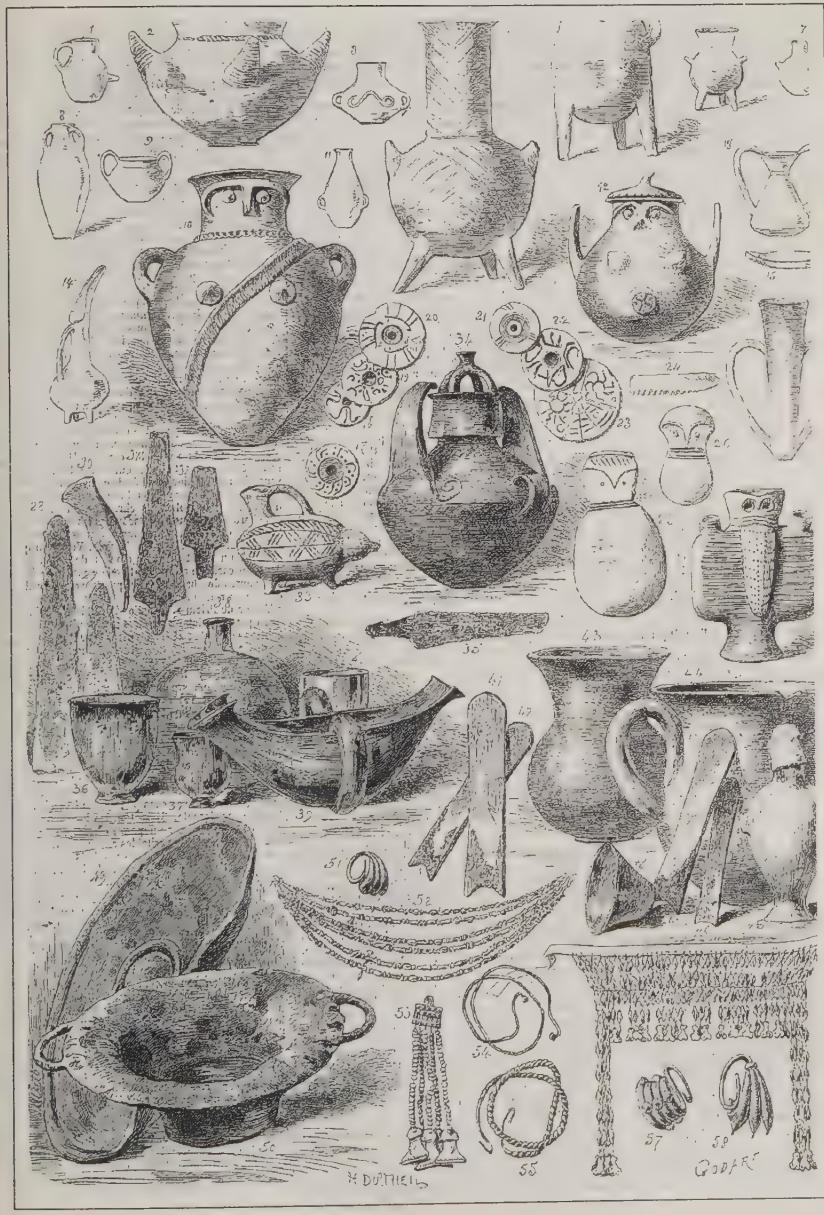
Heinrich Schliemann,
Tirynthe,
Librairie C. Reinwald, 1885

La Troie de Schliemann, cent ans après

En découvrant la civilisation mycénienne, Schliemann fit entrer le deuxième millénaire avant notre ère dans l'histoire de la Grèce. Mais il a confondu cette société égéenne et l'univers des épopées homériques, l'Iliade *et l'*Odyssée. *Ouvrant de nouveaux horizons, il a droit à une indulgence que ne méritent plus les successeurs du fouilleur de la colline d'Hissarlik, quand ils croient à la réalité de la guerre de Troie. L'historien M. I. Finley n'a cessé de rappeler que le monde d'Ulysse appartient à la littérature et non à l'histoire.*

Dans sa lutte pour obtenir des autorités turques l'autorisation de commencer sa première campagne de fouilles en 1871, Schliemann écrivit à plusieurs reprises, sous une forme ou sous une autre, que son « but purement scientifique était de montrer que la guerre de Troie n'était pas une fable, que Troie et la Pergame de Priam avaient réellement existé ». Y réussit-il ? Les ruines de Troie confirment-elles l'historicité de la guerre qu'Homère a évoquée et en partie racontée ? Nous connaissons la réponse affirmative de Schliemann, reprise par Dörpfeld après lui et par Blegen ensuite ; autrement dit, par les trois hommes qui furent les responsables de ce triomphe incontestable et incontestablement majeur de l'archéologie. Les termes exacts de Blegen méritent d'être cités à nouveau : « On ne peut en douter plus longtemps [...] il y eut réellement une guerre de Troie historique, au cours de laquelle une coalition d'Achéens ou de Mycéniens, sous la conduite d'un roi dont la suzeraineté était reconnue, combattit contre le peuple de Troie et ses alliés. » Blegen poussa alors plus loin. De Troie, il se déplaça jusqu'à Pylos, et les derniers rapports sur ces fouilles ne furent pas intitulés simplement *Pylos*, comme les premiers avaient été intitulés simplement *Troie*, mais le *Palais de Nestor à Pylos*.

Cependant, le fait est que Blegen n'a rien trouvé, ce qui s'appelle rien, en un lieu comme en l'autre, pour fonder sa conclusion historique. Pas un tesson découvert à Troie n'a orienté vers Agamemnon, ou vers tout autre conquérant, roi ou suzerain, vers une coalition mycénienne ou même vers une guerre. Pour cette assertion radicale, je dispose de la plus haute caution, même si elle n'est donnée qu'à contrecœur, celle de Caskey qui a écrit : « Les vestiges matériels de Troie VIIa ne prouvent pas


H. DUTHEIL
GODART

indubitablement que la place ait été aucunement prise. Un incendie accidentel, en des circonstances malheureuses, un jour où soufflait un fort vent, pourrait rendre compte de la destruction générale dont nous savons qu'elle a eu lieu. D'autre part, si cette citadelle n'a pas été mise à sac – et en vérité si elle ne l'a pas été par les Grecs sous la conduite d'Agamemnon –, il ne nous reste pas de raison contraignante même pour continuer à l'appeler Troie.» La phrase en si est évidemment ce que les archéologues ont cherché à démontrer, et ils l'ont actuellement transformée en prémisse.

Normalement, des témoignages matériels non appuyés par des documents explicites ne peuvent répondre à la question que Schliemann a posée le premier. Tout ce qu'on peut dire à bon droit, cent ans après Schliemann, c'est que, s'il y a eu une quelconque guerre de Troie semblable à la guerre homérique, Hissarlik est la seule forteresse dans cette région de l'Asie Mineure qui ait pu subir un siège et Troie VIIa la seule couche qui pourrait avoir convenu. C'est quelque chose sans aucun doute – au moins nous n'entendons plus parler de Bounarbaschi mais ce n'est pas beaucoup. Et, d'une façon fondamentale, l'archéologie intensive et de plus en plus complexe des cent dernières années a aggravé la situation; autrement dit, elle a réduit plus qu'augmenté la possibilité de trouver une réponse à la question cruciale en l'absence de la découverte de nouveaux documents, en hittite par exemple. [...]

Si nous nous trouvons dans cette situation fâcheuse, c'est qu'Homère ne nous fournit pas de contexte. La guerre d'Homère, la guerre des poèmes et de la tradition, est un événement hors du temps, flottant dans un monde sans temps et, au sens où j'ai utilisé le mot, dans un monde non contextuel. L'histoire de Pâris, Hélène et Ménélas, c'est la cause prochaine, comme l'assassinat de Sarajevo en 1914, mais ce n'est pas un contexte. D'autres princes ont été assassinés, d'autres nobles dames ont été enlevées sans entraîner la moitié du monde dans une grande guerre. Ce que j'ai appelé contexte selon Eduard Meyer, c'est le complexe social et la situation politique à l'intérieur des «nations» impliquées, qui a conduit à la guerre en tel ou tel cas et non en d'autres; non pas à la guerre en général, mais à une guerre particulière, engagée pour des combats particuliers, sur une échelle spécifique, etc.

L'archéologie de Troie n'a rien ajouté. Mais l'archéologie de la Grèce continentale, de l'Asie Mineure, de Chypre et de la Syrie, qui a mis au jour

d'importants documents nouveaux, offre des possibilités jusqu'à présent inconnues ou mésestimées. Nous savons que la fin du XIIIe siècle connut, dans le Péloponnèse et la Grèce centrale, des dévastations étendues, l'effondrement de l'Empire hittite, des destructions à Chypre et dans le nord de la Syrie. Les documents de Chypre et d'Ugarit dans le nord de la Syrie, si énigmatiques et fragmentaires soient-ils, ne permettent guère de douter qu'une entreprise majeure de pillage ait été à l'œuvre derrière ces dévastations presque simultanées, et des spécialistes de plus en plus nombreux en viennent à lier cette entreprise avec deux textes égyptiens, connus de longue date, dont est tirée l'appellation de « Peuples de la Mer ». Et la tentation grandit de placer la destruction de Troie VIIa dans le même contexte.

Aussi longtemps que persiste le silence obstiné de Troie elle-même et le silence à son sujet dans les documents contemporains, ce ne peut être davantage qu'une hypothèse. Mais c'est une hypothèse qui fournit un contexte reconnaissable et plausible, un contexte qui surgit du sol même, si je puis dire ; non de la stratosphère, à la différence des suggestions récentes selon lesquelles la guerre de Troie serait « une tentative malheureuse pour restaurer un empire en train de s'écrouler » ou « une expédition en vue d'assurer la sécurité de l'Hellespont », rendue nécessaire parce que Troie était devenue un « gardien infidèle ». [...]

En 1878, Charles Newton, conservateur des Antiquités grecques et romaines au British Museum, dans un grand compte rendu consacré au livre de Schliemann sur Mycènes dans l'*Edinburgh Review*, écrivait : « Que peut-on réellement accepter comme des faits dans l'histoire d'Agamemnon ? Par quel critère pouvons-nous distinguer entre ce qui est simplement fiction plausible et ce résidu d'histoire authentique qui peut être décelé sous un revêtement mythique dans cette légende comme en d'autres légendes grecques ? Ce sont là des problèmes encore non résolus, en dépit de la masse énorme d'érudition et de critique subtile qui a été prodiguée en ce domaine ». Un siècle s'est écoulé depuis que Newton a écrit ces lignes, et sa conclusion demeure la conclusion la moins sceptique que l'on puisse, en l'état actuel des faits, accepter aujourd'hui. Certains parmi nous sont encore plus sceptiques : la guerre de Troie d'Homère, suggérons-nous, doit être retranchée de l'histoire de la Grèce à l'âge du bronze.

M. I. Finley,
Le Monde d'Ulysse,
La Découverte, 1978

BIBLIOGRAPHIE

Livres d'Heinrich Schliemann dans leur édition originale

La Chine et le Japon au temps présent, Paris, Librairie Centrale, 1867.
Ithaque, le Péloponnèse, Troie. Recherches archéologiques, Paris, Reinwald, 1869.
Trojanische Alterthumer. Bericht uber die Ausgrabungen wn Troja. Leipzig, Brockhaus, 1874 (avec un *Atlas in 4°*).
Mycenae : a Narrative of Researches and Discoveries at Mycenae and Tiryns, J. Murray, Londres, 1878.
Ilios : the City and Country of the Trojans in the Years 1871, 72, 73, 78, 79, J. Murray, Londres, 1880.
Orchomenos. Bericht uber meine Ausgrabungen im Bootischen Orchomenos, Leipzig, Brockhaus, 1881.
Troja. Results of the Latest Researches on the Site of Homer's Troy, J. Murray, Londres, 1884.
Tiryns. Der prahistorische Palast der Konige von Tiryns. Ergebnisse der neuesten Ausgrahangen, Leipzig, Brockhaus, 1885.
Ilios, ville et pays des Troyens. Fouilles de 1871 à 1882, Paris, Firmin-Didot, 1885.

La correspondance d'Heinrich Schliemann

Hermann J. & Maaß E. (éd.), *Die Korrespondenz zwischen Heinrich Schliemann und Rudolph Virchow*, Berlin, Akademie Verlag, 1990.
Meyer E. (éd.), *Briefe von Heinrich Schliemann, gesammelt und mit einer Einleitung in Auswahl herausgegeben von Ernst Meyer*, Berlin und Leipzig, 1936.
Meyer E. (éd.), *Heinrich Schliemann, Briefweschel herausgegeben von Ernst Meyer*, tome 1 : 1842-1875 ; tome 2 : 1876-1890, Berlin, 1953-1956.

Sur la vie et l'œuvre d'Heinrich Schliemann

Bloedow E. F., « The Authenticity and Integrity of Priam's Treasure », *Boreas* 14-15, 1991-1992, p. 197-206.
Calder III W. M., « Schliemann on Schliemann, A Study on the Use of Sources », *Greek, Roman and Byzantine Studies*, 13, 1972.
Calder III W.M. et Traill D. A., *Myth, Scandal and History, The H. Schliemann Controversy and a First Edition of the Mycenaean Diary*, Detroit, 1986.
Calder III W. M. et Cobet J. (éd.), « Heinrich Schliemann nach hundert Jahren », Actes du Symposion in der Werner-Reimers-Stiftung Bad Homburg im Dezember 1989, Frankfurt am Main (Vittorio Klostermann), 1990.
Demakopoulou K. (éd.), *Troy, Mycenæ, Tiryns, Orchomenos. Heinrich Schliemann : The 100th Anniversary of his Death*, Athènes-Berlin, 1990.
Deuel L., *Heinrich Schliemann. Eine Biographie Mit Selbstzeugnissen und Bilddokumenten*, Munich, Carl Hanser Verlag, 1979.
Döhl H., *Heinrich Schliemann, Mythos und Ärgernis*, Munich, C. J. Bucher, 1981.
Easton D. F., « The Schliemann Papers », *Annual of the British School at Athens* 77, 1982, p. 93-110.
Faure P., *Schliemann, une vie d'archéologue*, Jean-Cyrille Godefroy, Paris,1992.
Faure P., *La Grèce au temps de la guerre de Troie, 1250 avant J.-C.*, Paris, « La vie quotidienne », Hachette, 1994.
Herrmann J., *Heinrich Schliemann*, Wegbereiter einer neuen Wissenschaft, Berlin, Akademie Verlag, 1990.
Herrmann J. (éd.), « *Heinrich Schliemann. Grundlagen und Ergebnisse moderner Archaologie 100 Jahre nach Schliemanns Tod* », Akademie Verlag, Berlin, 1992.
Hood S. F., « Schliemann's Mycenæ Albums », *Archeology* 1961, p. 61-65.
Korrès G., *Heinrich Schliemann, Ein Leben fur die Wissenschaft*, Berlin, Nicolae Verlag, 1990.
Korrès G., « Das Mausoleum Heinrich Schliemanns », *Boreas* 4, 1981, 133-173.
Ladoix J., *Schliemann et la cité perdue*, Paris, Cadet biographie, Gallimard, 1985.
Lehrer M. et Turner D., « The Making of an archæologist : Schliemann's Diary of 1868 », *Annual of the British School at Athens* 84, 1989, p. 221-268.
Lilly E. (éd.), *Schliemann in Indianapolis*, Indianapolis, Indiana Historical Society, 1961.
Ludwig E., *Schliemann de Troie, le chercheur d'or*, Paris, Nouvelles Editions latines, 1947.
Meyer E., *Heinrich Schliemann, Kaufmann und Forscher*, Göttingen, 1969.
Poole L. et G., *Schliemann à la découverte de*

Troie, Paris, Robert Laffont, 1969.
Reinach S., «Henri Schliemann», *Revue archéologique* 1891, p. 416-419.
Schliemann H., *Ma Vie*, Paris, Corréa-Buchet Chastel, 1956.
Schuchhardt C., *Schliemann 's Ausgrabungen*, Berlin, 1891.
Siebler M., *Troia – Homer – Schliemann, Mythos und Wahrheit*, Von Zabern, 1990.
Stone I, *Le Trésor grec*, Paris, Albin Michel, 1979.
Traill D. A., *Excavating Schliemann*, Illinois Classical Studies, Supplement 4, Scholar Press, Atlanta, Georgia, 1993.
Weber Sh. W. (éd.), *Schliemann's first visit to America, 1850-1851. A portion of Schliemann's Diary*, Harvard University Press, 1942.

Autres ouvrages

Bayen B., *Schliemann, épisodes ignorés*, Gallimard, 1982.
Blegen C. W., *Troy and the Trojans*, New York, 1963.
Cook J. M., *The Troad : an Archaeological and Topographical Study*, Oxford, 1973.
De Saint-Blanquat (éd.), *Les fabuleuses découvertes des ruines de Troie*, Paris, Pygmalion, Gérard Watelet, 1992.
Dörpfeld W. (éd.), *Bericht uber die Ausgrabungen in Troja im gahre, 1890,* Vorwort von S. Schliemann, Beitragen von W. Dorpfeld, 1890.
Dörpfeld W., *Troja und Ilion,* 1902.
Farnoux A., *Cnossos, l'archéologie d'un rêve*, Paris, Gallimard Découvertes, 1993.
Farnoux A. (éd.), «Les Mycéniens. Des Grecs du IIe millénaire», *Les Dossiers d'archéologie*, juillet-août 1994.
Finley M. I., *Le Monde d'Ulysse*, Paris, Points-Seuil, 1993.
L'Histoire : Dossier «La Guerre de Troie a-t-elle eu lieu ?», n° 174, février 1994.
Korfmann M., *Grabungen am Besik-Tepe,* Archaologischer Anzeiger, 1984-1986.
Masson O., «Recherches récentes sur Heinrich Schliemann. A propos d'un ouvrage de D. Traill», *Revue archéologique*, 1995.
Ozanne I., *Les Mycéniens, pillards, paysans et poètes*, Paris, Armand Colin, 1990.
Siebler M., *Troia, Geschichte, Grabungen, Kontroversen*, von Zabern, 1994.
Studia Troica, «Des fouilles et des recherches poursuivies en Troade par les universités de Tubingen, de Cincinnati et d'Ankara», Mayence, von Zabern, 1991.
Treuil R., Darcque P. et *alii* (éd.), *Les Civilisations égéennes du néolithique et de l'âge du bronze*, Paris, Nouvelle Clio, PUF, 1989.
Troy : Heinrich Schliemann's Excavations and Finds, Exhibition staged by the Greek Ministry of Culture, Athènes, 1985.
Van Effenterre H., *Les Egéens, aux origines de la Grèce*, Paris, Armand Colin, 1986.
Vandenabeele Fr., «Les idéogrammes de vases du linéaire B et les peintures de la tombe de Ramsès III : une notice», *Ægæum* 2, 1988.
Vidal-Naquet P., «*L'Iliade* sans travesti», préface à *l'Iliade* d'Homère, Paris, Gallimard-Folio, 1975.
Wood M., *In Search of the Trojan War,* London, 1985.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat *Dans le trésor d'Atrée*, lithographie de Dodwell, 1834.
Sophie Schliemann parée des bijoux du«trésor de Priam», photographie coloriée.
Dos Détail d'une épée provenant du deuxième cercle royal de Mycènes, musée national, Athènes.
2e plat Portrait de Heinrich Schliemann par Sydney Hodges, 1866, Museum für Vor und Frühgeschichte, Berlin (MVF).

OUVERTURE

1-9 Planches de l'*Atlas des Antiquités Troyennes,* 1874.
1b Plat en argent faisant partie du «trésor de Priam», MVF.

3-9 Copies d'éléments en or faisant partie du «trésor de Priam».
En 1902, l'historien H. Schmidt publia un volume sur les collections troyennes du Museum für Vor und Frühgeschichte de Berlin. Il rappelait que Schliemann avait fait faire, pour le Musée, des copies des objets du «trésor» par les orfèvres allemands W. Kuckenburg et H. Griese. Au début de l'année 1996, les originaux du «trésor de Priam» seront exposés au musée Pouchkine de Moscou, où ils sont actuellement conservés.
3b Gobelet et bouteille, photo Kraft.
5b Saucière, photo Klaus Göken.
7 Boucle d'oreille, *idem.*
8h-9h Diadème, *idem.*
11 Pendentif en or trouvé dans le cercle royal des tombes, Mycènes, Musée national, Athènes.

CHAPITRE I

12 Buste d'Homère, musée du Capitole, Rome.
13 Reliure de *Troie,* 1884.
14 Signature de Schliemann.
15h Portrait de Heinrich Schliemann par Sydney Hodges, 1866, MVF.
15b Le sac de Troie, gravure du XIXe siècle.
16h Dessin de Guy Lelong figurant sur l'affiche de la pièce de Bruno Bayen, *Schliemann, Episodes ignorés*, théâtre de Chaillot, Paris, 1982.
16b Des experts allemands

examinent le « trésor de Priam » à Moscou en octobre 1994, photo.
17h Maison natale de Schliemann à Neubuckow, photo.
17b Ernst Schliemann, photo.
18h Les héros troyens, gravure du XIXe siècle.
18b Enée portant Anchise fuit Troie en flammes, gravure in G. L. Jerrer, *Histoire universelle pour les enfants*, 1840.
19 Presbytère et église à Ankershagen, photo.
20-21 Bureau de Sigmund Freud dans son appartement à Vienne, photo E. Engelman.
21 Dessins deSchliemann pour « Fylfot and Swastika », projet d'article, 1882, bibliothèque Gennadios, Athènes.

CHAPITRE II

22 Schliemann à Saint-Petersbourg en 1860, photo.
23 Passeport de Schliemann, bibliothèque Gennadios, Athènes.
24h Bernhard Heinrich Schröder, photo.
24b Carte du *Voyage de Télémaque* in Fénelon.
24-25 Saint-Petersbourg, la perspective Nevski en 1885, photo.
26b Nadesha Schliemann en 1863, photo.
26h Catherine Petrovna Schliemann, née Lygine, vers 1890, photo.
27 Entrée du port de Balaklava en 1855, photo de James Robertson.
28h Incendie de San Francisco en 1850, gravure.
28b En-tête de la société Schliemann à Sacramento en 1850, bibliothèque Gennadios, Athènes.
28-29 Chercheurs d'or en Californie vers 1850, photo.
31h Note sur une importation de coton par Schliemann, 1860, bibliothèque Gennadios, Athènes.
31b Schliemann à Saint-Petersbourg en 1860, photo.

CHAPITRE III

32 *Tombeau d'Achille en Troade*, gravure de Charles Ransonette, XIXe siècle.
33 Vue de Yokohama, aquarelle de Jean-Henri Zuber, 1866, collection particulière, Paris.
34 La grande muraille de Chine, photo du début du siècle.
34-35 Théâtre asiatique, aquarelle de Jean-Henri Zuber, 1866, collection particulière, Paris.
35h Page de titre de Schliemann, *La Chine et le Japon au temps présent*, Paris, 1867.
36b Ernest Renan, photo de Dornac, de la série « Nos contemporains chez eux ».
36-37 *La Sorbonne en 1890*, peinture de Victor Dargaud, musée Carnavalet, Paris.
37 Emile Burnouf, portrait in Georges Radet, *Histoire de l'Ecole française d'Athènes*, 1901.
38h Rome, le forum, temple de Castor et Pollux, photo Alinari.
38-39 Achille à Skyros, fresque romaine provenant de Pompéi, Musée archéologique, Naples.
39h Pompéi, fouilles de Giuseppe Fiorelli en 1863, photo.
40 L'hôtel des Etrangers aux Dardanelles, carte postale.
41 Diplôme de l'université de Rostock décerné à Schliemann en 1868.
40-41 Vue d'Ithaque, gravure du XIXe siècle.
42 Franck Calvert en 1891, photo.
43h *Plan de la plaine de Troie*, gravure, 1821.
42-43 Source chaude du Scamandre, vue pittoresque de Bournabaschi, lithographie du XIXe siècle.

CHAPITRE IV

44 Sophie Schliemann parée de bijoux appartenant au « trésor de Priam », photo coloriée.
45 Vase à tête de chouette, gravure sur la page de titre de l'*Atlas des Antiquités troyennes*, 1874.
46 Heinrich Schliemann à 58 ans, photo.
46-47 La plaine de Troie au moment des fouilles de Schliemann, gravure.
48h La maison de Schliemann à Indianapolis, photo.
48b Déclaration de citoyenneté américaine par Schliemann, 1869, bibliothèque Gennadios, Athènes.
49h Vue d'Athènes au XIXe siècle, photo.
49b Mariage de H. et S. Schliemann, 1869, photo.
50h Vue du port de Syros, photo du début du siècle.
50b L'Ecole française d'Athènes, gravure in Georges Radet, *Histoire de l'Ecole française d'Athènes*, 1901.
51h Laves du Giorgos et quai oriental de Nea Kameni, Santorin, gravure du XIXe siècle.
51b S. Schliemann avec son fils Agamemnon en 1879, photo.
52-53 Les fouilles de Schliemann à Troie, aquarelle de W. Simpson, vers 1873. British Library, Londres.
54 Les fouilles de Schliemann à Troie, aquarelle de W. Simpson, vers 1873, Mitchell Library, Glasgow.
55h Page des carnets de fouilles de Schliemann en 1871-1873, bibliothèque Gennadios, Athènes.
55b Céramique, Troie II-V, MVF.
56h En-tête d'une ordonnance de la pharmacie des Dardanelles faite à Schliemann en 1882, bibliothèque Gennadios, Athènes.
56b Céramique, Troie II-V, MVF.
57 Les fouilles de Schliemann à Troie, aquarelle de W. Simpson, Mitchell Library, Glasgow.
58-59 Croquis du journal des fouilles de Schliemann à Troie, 1873, bibliothèque Gennadios, Athènes.
58bg Vase anthropomorphe en terre cuite, provenant de Troie, niveaux II-V, MVF.
58bd Idole en terre cuite, *idem*.
59b Porc en terre cuite, *idem*.
60-61 Croquis du journal des fouilles de Schliemann à Troie, 1873, bibliothèque Gennadios, Athènes.
60bg Vase en terre cuite, Troie II-V, MVF.
60bd-61bd *Idem*.
62 La Métope du Soleil, musée Pergamon, Berlin.
63h Fouilles de Troie en mai 1873, gravure in *Atlas des Antiquités troyennes*, 1874.
63d Copie d'une épingle en or faisant partie du « trésor de Priam », MVF, photo Klaus Göken.
64 Vue du site de Troie, photo fin du XIXe siècle.
64-65 Stratigraphie de Troie, dessin de Lloyd Townsend.
66b W. Dörpfeld, photo vers 1860.
66-67 Jarres découvertes par Schliemann sous les ruines de Troie, gravure in H. Schliemann, *Ilios, ville et pays des Troyens*, 1881.
67b Copie d'un collier en or faisant partie du « trésor de Priam », MVF, photo Klaus Göken.
68g Planche de l'*Atlas des Antiquités troyennes*, 1874.
68d Copie d'une broche en or, « trésor de Priam », MVF, photo Klaus Göken.
68-69 La citadelle de Troie, gravure in Schliemann, *Ilios, ville et pays des Troyens*, 1881.
70 et 71 Céramiques troyennes, planches extraites de l'*Atlas des Antiquités troyennes*.
72 *Dans le Trésor d'Atrée*, lithographie de Dodwell, 1834.
73hg *La Porte des lionnes*, Mycènes, aquarelle de Fauvel, Bibliothèque nationale, Paris.
73hd Frontispice de *Pausaniae Veteris Graeciae descriptio*, Florence, 1551.
74 Masque en or provenant de Mycènes, Musée national, Athènes.
74-75 Plan de l'Acropole de Mycènes avec les fouilles de Schliemann.
76-77 Plan des cinq tombes du cercle funéraire de Mycènes dessiné par Schliemann en 1877.
76bg Calice en or avec

rosettes, tombe IV, Mycènes, *idem*.
76bd Bague en or décorée d'une scène de culte et d'une figure féminine, tombe III, *idem*.
77b Coffret en bois revêtu en or, tombe V, Mycènes, *idem*.
78 Masque en or provenant de Mycènes, *idem*.
79 Masque en or, dit d'Agamemnon, provenant de la tombe V Mycènes, *idem*.
78-79 Poignard damasquiné provenant de la tombe IV de Mycènes, *idem*.
80 Frontispice du recueil des dessins de W. Simpson consacrés à Mycènes. Royal Institute of British Architects, Londres.
81h Reliure de *Mycènes*, 1878.
81b Poignard avec manche en or provenant de la tombe V du cercle royal de Mycènes, Musée national, Athènes.
82 Réunion d'archéologues devant la porte des Lionnes, Mycènes, vers 1890, photo.
83 Entrée de la tombe dite de Clytemnestre, Mycènes, vers 1890.
84-85 Cercle des tombes royales, Mycènes, vers 1900.
84 Cercle des tombes royales, gravure in H. Schliemann, *Mycènes*, 1878.

CHAPITRE V

86 H. Schliemann et son épouse, huile sur toile de Eugène Broermann, galerie Berko, Paris.
87 Le Mausolée de Schliemann dans le cimetière d'Athènes, photo Elias Eliadis.
88 Portrait de Ernst Ziller, Musée national, Athènes.
88-89 Projet de *Iliou Mélathron* par Ernst Ziller, aquarelle, *idem*.
89b Page d'un catalogue viennois de meubles ayant servi à Schliemann pour la décoration de *Iliou Mélathron*, bibliothèque Gennadios, Athènes.
90 Fresque de l'*Iliou Mélathron*, résidence de Schliemann à Athènes.
90-91h *Iliou Mélathron* au début du siècle, photo.
90-91b Fresques de l'*Iliou Mélathron*, Athènes.
92h La colline de Orchomène, gravure de Dodwell.
92d Diplôme décerné à Schliemann par la ville de Berlin.
93 Lettres de Schliemann à Virchow.
94 Murs «cyclopéens» de la citadelle de Tirynthe, photo début du siècle.
94-95 Céramique, lithographie in Schliemann, *irynthe*, 1885.
95 Dans les murs cyclopéens de Tirynthe, aquarelle de W. Simpson, Mitchell Library, Glasgow.
96 Reliure de Schliemann, *Tirynthe*, 1885.
96bg Vase trouvé à Tirynthe, aquarelle de H. Schliemann, bibliothèque Gennadios, Athènes.
96bd Vase trouvé à Tirynthe, Musée national, Athènes.
97 Fragment de peinture murale trouvé à Tirynthe, aquarelle de H. Schliemann, bibliothèque Gennadios, Athènes.
98hd Schliemann en Egypte, photo, vers 1886.
98hg H. et S. Schliemann à Berlin en 1881, gravure.
98b H. et S. Schliemann à l'exposition troyenne de Berlin, 1881, gravure.
99h Vases à étrier sur une peinture murale de la tombe de Ramsès III, gravures *in* Vercoutter, *L'Egypte et le monde égéen préhellénique*, 1956.
99b Vase à étrier trouvé à Mycènes, Musé national, Athènes.
100hg Photographie d'une momie égyptienne envoyée à Virchow par Schliemann, le 8 janvier 1888.
100hd Page de titre de Ernst Boetticher, *Hissarlik wie ist es*.
100-101 Le Congrès de Troie en 1891, photo.
102h Le site de Troie en 1890, photo.
103 Schliemann et le major Steffen à Troie en 1889, photo.
102-103 La conférence de Troie en 1891, photo.
104 Fouilles de Dörpfeld à Troie, 1894, photo.
104-105 Les neuf vies de Troie, stratigraphie du site.
106 Fouilles de Dörpfeld à Troie, 1893.
107h *Idem*.
107b *Idem*.
108g Télégramme de condoléances pour la mort de Schliemann, bibliothèque Gennadios, Athènes.
108d Premier projet du mausolée de Schliemann par E. Ziller, Galerie nationale, Athènes.
109b Frise du mausolée Schliemann dans le cimetière d'Athènes.
110 Vue des fouilles de Manfred Korfmann à Troie, photo.
111 Page de titre de l'*Atlas des Antiquités troyennes*.
112 Schliemann en 1880, photo de Adolf Hawas.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

113 Les fouilles de Schliemann à Troie, gravure.
114 Photographie d'une scène de l'opéra de Betsy Jolas, *Schliemann*.
116 La muraille de Chine, photo début du siècle.
118 *Homère récitant des vers aux Grecs*, dessin de David., musée du Louvre, Paris.
119 Ulysse et les sirènes, *stamnos* attique à figures rouges. Vulci, Ve s. av. J.-C. British Museum, Londres.
120 Carte du royaume d'Ithaque, gravure in *Ithaque, le Péloponnèse, Troie*, Schliemann, 1869.
121 Ithaque, lithographie de Dodwell vers 1820.
122 Henri et Sophie, photo vers 1880.
123 Lettre de Henri à Sophie, 1885, bibliothèque Gennadios, Athènes.
124 La porte des Lionnes à Mycènes, une du *London Illustrated News*, 1877.
126 S. Schliemann sur le chantier de fouilles de Mycènes, photo.
128 Buste de S.Schliemann, sculpture de Georges Kastrioti. Pinacothèque municipale du Pirée, Athènes.
130 Idole en psi trouvée à Tirynthe. Musée national d'Athènes.
131 Les fortifications de Tirynthe, aquarelle de Simpson. Glasgow Library.
132/133 Visite des fortifications de Tirynthe avec Dörpfeld, photo.
135 Le «trésor de Priam», gravure in *l'Illustration*, 1874.
136/137 Le cheval de Troie, gravure du XIXe siècle.

INDEX

A

Achéens 109.
Achille *39*.
Achille, tumulus d' *33*.
Acropole (Athènes) *49*, 73.
Adler, E. 95.
Aétos, mont 41, *41*.
Agamemnon *18*, 20, 72, 74, 109.
Albe-la-Longue 89.
Alexandre le Grand 88, 99, 100.
Alexandrie 88, 99, 100.
Amsterdam 18, 23, 24.
Anchise *18*, 19.
Ankershagen 17, *17*, 19, *19*, 20.
Antiquités troyennes (Heinrich Schliemann) 45, *45*, 54, *68*.
Atlas des Antiquités troyennes 111.
Argolide 40, 47, 81, 94, 96, 99.
Argos 81.
Ascagne *18*, 19.
Astéris, île d' 41.
Athéna *45*.
Athéna Ilia, temple d' 62, *62*.
Athènes 14, 30, 40, *40*, 46, 49, 51, 56, 66, 69, 80, *89*,

108.
Athènes, cimetière d' *87, 108, 109.*
Attique 50.

B

Bayen, Bruno 16, *16.*
Berlin 66, 92, 93, 98, *98.*
Bismarck 108.
Blegen, Carl 109.
Boetticher, Ernst 100, *100,* 101, *101.*
Bounarbaschi, site de 42, *43.*
Brœrmann, Eugène *87.*
Burnouf, Emile *37, 50,* 73.

C

Calder, Wiliam 16.
Californie 23, 26, 27, 29.
Caligula, empereur 104.
Calvert, Franck 42, *42,* 46, 62, *101.*
Capoue 38.
Castor et Pollux, temple de (Rome) 38, *39.*
Chine 34, *34,* 35.
Chine et le Japon au temps présent, la (Heinrich Schliemann) 35, *35.*
Chiusi 89.
Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France 42.
Cléopâtre 38, 99.
Clytemnestre 75.
Cnossos 88, 96, *96.*
Collège de France 38.
Congrès d'anthropologie de Paris 100.
Congrès de Troie 101, *101, 103.*
Constantinople 30, *40,* 54.
Corfou 40.
Crète 96.
Crimée, guerre de 26, *27.*
Cuba 37, 88, 98.
Cumes 38.
Cyclades 49, *50.*
Cyclope, grotte du 39.

D

Daily Union de Sacramento 28, 29, *29.*
Danemark 30.
Dardanelles 30, 40, 42, 51, *56.*
Délos 47, 50, *50.*
Delphes 47.
Description de la Grèce (Pausanias) 73.
Diomède 94.
Dodwell 72, *72, 92..*
Dörpfeld, Wilhelm 66, *67, 83,* 94, 95, *95,* 98, 101, *101, 103, 104.,* 105, *105, 107,* 108, *108,* 109, 111.
Drosinos, Vasilios *80.*

E

Ecole française d'Athènes *37,* 50, *50,* 73, 100.
Egisthe 75.
Egypte 88, 97, *98,* 99, *99.*
Enée *18,* 19.
Enéide, l' (Virgile) *14.*
Episodes ignorés (Bruno Bayen) 16, *16.*
Eratosthène *104.*
Etna 39.
Eumée, étables d' 41.
Euripide 99.
Eurymédon 75.
Evans, Arthur 96, *96.*

F

Fabricius, E. 95.
Fauvel, Louis-Sébastien 72, *72.*
Fayoum, tombe du 100.
Fénelon 24, *24.*
Finley, M. I. 109.
Fiorelli, Giuseppe 39, *39.*
Freud, Sigmund 20, *20,* 21.
Fürtwangler, Adolf 92.

G

Gennadios, bibliothèque (Athènes) 21, *92.*
Georges Ier, roi de Grèce 74, *108.*
Gladstone, William 66, 73.
Guillaume II *108.*
H. Schliemann (S. Reinach) 13.

H

Hambourg 18.
Hector, tombeau d' 42.
Hélène 105.
Héraclès 95.
Herculanum 19.
Hérodote *104.*
Hésiode *91.*
Hissarlik, site d' 42, *42,* 46, 49, 51, 55, 56, 62, *73,* 87, 97, *97,* 100, *100,*101, *101,* 104, 110, *110.*
Histoire universelle pour les enfants (Ludwig Jerrer) 19, 20.
Hodges, Sydney *14.*
Homère *13,* 14, *14,* 15, 18, 19, 30, 41, 81, *91,* 96, 109.
Hood, Sinclair *80, 83.*

I

Iliade, l' (Homère) *13,* 14, *14, 18,* 30, *39,* 42, *43,* 47, 51, *51,* 55, 56, 57, 63, *63, 73,* 92, 94, 105, *105,* 109.
Ilion 42, 56, 62, 97, 110.
Ilios, ville et pays des Troyens (Heinrich Schliemann) *20, 69,* 97, 97.
Iliou Mélathron (maison d'Ilion) 88, *89, 91.*
Ilium 56.
Illustrated London News 54.
Indianapolis 48, *48.*
Institut archélogique allemand d'Athènes 68.
Ithaque 15, 40, 41, *41,* 88.
Ithaque, le Péloponnèse, Troie (Heinrich Schliemann) 20, *20,* 32, 40, *40,* 42, 72.

J

Japon 34.
Jérusalem 30.
Jolas, Betsy 16.
Korfmann, Manfred 110.

L

Laurent, Adolphe 55.
Le Caire 30.
Lechevalier 42, *43.*
Leipzig *40,* 108.
Londres 14, *14,* 29, 54, 66, 98.
Louxor 99.
Lysimaque 56, *62, 63.*

M

Marathon 88.
Meincke, Minna 19, 25.
Memel (Litunanie) 26.
Minerve 57.
Minos, palais de (Cnossos) 96, *96.*
Minyas, trésor de 92.
Moscou *16,* 17, 24, 26, 36.
Motya, île de 89.
Musée archéologique national d'Athènes 80.
Musée ethnologique de Berlin *16,* 17, 99.
Musée impérial de Constantinople 66.
Mycènes *14,* 15, 19, 40, 47, 50, 66, 72/85, 92, 94, 101, *103,* 105.
– Cercle funéraire *77, 81, 83.*
– Masque d'Agamemnon 15, 47, *77,* 105.
– Porte des Lionnes 72, 74.
– Tombe d'Agamemnon 40.
Tombe dite de Clytemnestre 74, *83.*
– Trésor d'Atrée 72, 74.
– Vase à étrier 99, *99,* 100.
Mycènes (Heinrich Schliemann) 80, *80.*

N

Naples 38, 108, *108.*
Naxos 50.
Nestor, palais de (Pylos) 99.
Neubuckow 17, *17.*
New York 30, *48.*
New York Times 95.
Niemann, G. 101.
Nil, vallée du 30.

O

Odyssée, l' (Homère) *13,* 14, 30, *33,* 33, 39, 41, 47, 88, 94.
Olympie 47, 68.
Orchomène, nécropole d' 88, 92, *92.*

P

Pâris 36, *36,* 37, 66, 98, 108.
Paros 50.
Parthénon (Athènes) 62.
Paul et Virginie (Bernadin de Saint-Pierre) 30.
Pausanias 72, *73,* 74, 92, *95.*
Péloponnèse 50.
Pénélope 94.
Perrot, Georges 87, *103.*
Pindare *91.*
Pirée 56.
Plotnikoff, Vasili 24.
Pompéi 19, 38, *39,* 108, 111.
Pouchkine, musée *16,* 17.
Priam, roi 56, *57.*
Pylos, palais de 99, 109.

R

Ramsès II 100.
Ramsès III, tombe de 99, *99.*
Reinach, Salomon 13, 100.
Renan, Ernest *36.*
Revue archéologique 100.
Rome 38, *39.*
Rostock, université de *30,* 40, *40.*

S

Sacramento 28, 29.
Saint-Pétersbourg 23, *23, 24,* 25, *25,* 26, 30, 31, 35, 38, 48.
San Francisco 28, 29, 34.
Santorin 50, *50.*
Scamandre *43.*
Schliemann, Agamemnon *51,* 66, *91.*
Schliemann, Andromaque 51, *51,* 66.
Schliemann, Ekaterina née Petrovna Lyschin 26, *26.*
Schliemann, Ernst 17.
Schliemann, Louis 27.
Schliemann, Nadeshda 26, *26.*
Schliemann, Sophia née Kastromenos 14, *45,* 48, 49, *49,* 51, 66, 73, 74, *83,* 98, *108.*
Schröder, firme 24, *24,* 25, *25.*
Sicile 39, 89.
Simpson, Wiliam *54, 80.*
Société archéologique

d'Athènes 72, *72*, 73, 74.
Société archéologique de Berlin *92*.
Société royale archéologique de Grande-Bretagne 66.
Society of Hellenic Studies 98.
Solovieff, Stéphane 30.
Sorbonne *36*, 37, 38.
Stamatakis, Panayotis 74.
Steffen, major 101, *103*.
Stone, Irving 16, *40*.
Syros 50, *50*.

T-U

Talbot, lord 66.
Thèbes 100.
Thermopyles 88.
Tholos (Mycènes) *81*, *83*.
Times 54, 72, 80.
Tirynthe 15, 40, 88, 94, 95, *95*, 98.
Tirynthe (Heinrich Schliemann) 94, *94*, *96*, *97*.
Tountopoulos, Dimitrios *80*, *83*.
Tour franque (Athènes) 73.
Townsend, Lloyd K. *65*.
Trésor grec, le (Irving Stone) 16.
Troie 14, *14*, 15, 19, 21, 23, 40, 42, 46, 47, 50, 54/71, 73, 87, 92, 97, *97*, 110.
– Céramique 57, *59*.
– *Dépas amphikypellon* 57, *59*.
– Métope du Soleil 62, *62*.
– *Pithos* (jarre) *67*.
– Trésor de Priam 15, *16*, 17, 20, *37*, *45*, 46, 63, 66, 68, 69, 105, *105*.
Troie I-VII *59*.
Troie I-IX *105*.
Troie I 110.
Troie II 104.
Troie VI *65*, 105, *107*, 109, *110*.
Troie VII 109.
Troie, guerre de 57, *62*.
Troade 30, 40, 42, 50, 88, *89*, 94, 101.
Ulysse *18*, 20, 105.
Ulysse, palais d' *41*.

V-Z

Vimpos, Théoklètos 30, 48.
Virchow, Rudolf 88, 93, *93*, 97, *99*, 100, *101*, *103*, 108, *111*.
Virgile 14.
Voyage de Télémaque (Fénelon) 24, *24*.
Wagner, Richard 14.
Wilamowitz-Moellendorf, Ulrich von 92.
Yannakis, Nikolaos *97*.
Yokohama 36.
Ziller, Ernst 40, 88, *89*, *109*.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Association des Amis du peintre Zuber, Paris 33, 34-35. Alinari-Giraudon 38h. Gérard Amsellen, Lyon 114. Patrice Androussov, Paris 26h, 41, 48h. Archives de l'Académie des Sciences, Berlin 93, 100hg. Archiv für Kunst und Geschichte, Berlin 44. Bibliothèque Nationale, Paris 15b, 32, 36b, 42-43, 49h, 51h, 73hd, 73hg, 74-75, 134-135. Bibliothèque du Saulchoir, Paris 94-95. Bibliothèque Gennadios, Athènes/cl. Elias Eliadis 21, 23, 28b, 31h, 48b, 55h, 56h, 58-59, 60-61, 89b, 96bg, 97, 108g, 121. Bildarchiv Preussicher Kulturbesitz, Berlin, couv. Ier plat, couv 2e plat, 1b, 3b, 5b, 7, 8h-9h, 15h, 16b, 22, 46, 46-47, 49b, 55b, 56b, 58bd, 58bg, 59b, 60bd, 60bg, 61bd, 61bg, 63d, 63h, 67b, 68d, 98b, 102-103, 102h, 106, 107b, 107h, 113. Royal Institute of British Architects, Londres 76-77, 80. British Library, Londres 52-53. British Museum, Londres 117. Collection Berko Fine Paintings, Knobbe-Zoute, Bruxelles/Paris 86. Dagli Orti, Paris couv. dos, 38-39, 74, 76bd, 76bg, 77b, 78, 78-79, 79, 81b. Droits Reservés couv. Ier plat, 14, 16h, 18b, 18h, 19, 26b, 27, 28h, 31b, 35h, 37, 42, 50b, 51b, 62, 66b, 72, 92d, 98hd, 99h, 100-101, 100hd, 104, 118, 119, 122. Editions Gallimard, Paris 133. Editions Gallimard Jeunesse 24b. Pierre de Gigord, Paris 40. Ecole Française d'Athènes 50h. Elias Eliadis, Athènes 13, 81h, 87, 88, 88-89, 90, 90-91, 90-91b, 96, 108d, 109b, 112, 126. M. Emele et L. Spree, Troia-Projekts, Tübingen 110. E. Engelman, New York 20-21. Giraudon 12. Institut archéologique allemand, Athènes 64, 82, 83, 84-85, 94, 103, 126, 132-133. Lloyd Townsend 64-65. London Library 1-9, 45, 66-67, 68g, 70, 71, 84, 92h, 111. Mitchell Library, Glasgow 54, 57, 95, 129. Musée Schliemann, Ankershagen 17b, 17h, 24h, 120. Nebraska State Historical Society 28-29. Jorgos Phaphalis, Athènes 11, 96bd, 99b, 128. RMN, Paris 118. Roger-Viollet 24-25, 34, 36-37, 39h, 40-41, 43h. Ullstein Bilderdienst, Berlin 68-69.

REMERCIEMENTS

L'équipe éditoriale remercie les personnes suivantes pour l'aide apportée à la réalisation de cet ouvrage : Patrice Androussov, M. Bogdanov, Elias Eliadis, Alexandre Farnoux, Pierre de Gigord, Georges S. Korrès, André Sidéris.

ÉDITION, FABRICATION

DÉCOUVERTES GALLIMARD DIRECTION : Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy
GRAPHISME : Alain Gouessant. FABRICATION : Violaine Grare. PROMOTION : Valérie Tolstoï.
L'OR DE TROIE OU LE RÊVE DE SCHLIEMANN
EDITION : Anne Lemaire.
ICONOGRAPHIE : Caterina d'Agostino. MAQUETTE : Valentina Lepore (corpus), Dominique Guillaumin (Témoignages et Documents). LECTURE-CORRECTION : François Boisivon et Catherine Lévine. PHOTOGRAVURE : Arc en Ciel, Paris. MONTAGE P.A.O. : Paragramme, Paris.

Table des matières

I LE ROMAN DES ORIGINES

14 Genèse d'un mythe
16 Un personnage mystérieux
18 Le rêve de Troie
20 Le cas Schliemann

II LA RÉUSSITE D'UN MARCHAND COSMOPOLITE

24 Un employé modèle
26 Ancien et Nouveau Monde
28 Des affaires en or
30 Le désir d'autre chose

III EN QUÊTE D'UN DESTIN

34 Voyage en Asie
36 Etudes à Paris
38 A l'école italienne
40 Premières fouilles
42 La colline d'Hissarlik

IV MONDE HOMÉRIQUE, TERRE PROMISE

46 Un pionnier de l'archéologie
50 Derniers apprentissages
52 «La citadelle de Priam»
54 De laborieux débuts
56 «La solution d'un problème historique»
58 *La passion des objets*
62 La métope du soleil
64 Les neuf vies de Troie
66 Le «trésor de Priam»
68 Polémiques
70 Trouvailles au quotidien
72 La porte des Lionnes
74 Le sépulcre d'Agamemnon
76 *«Mycènes, riche en or»*
80 La civilisation mycénienne
82 *Visite d'archéologues*

V L'ARCHÉOLOGUE, CE MODERNE HÉROS

88 Iliou Mélathron
90 Luxe et volupté
92 Honneurs à Berlin
94 Tirynthe
96 Un rhapsode
98 En Egypte
100 Congrès troyens
102 La «schliemannopolis»
104 De Schliemann à Dörpfeld
106 Troie VI, cité homérique selon Dörpfeld
108 Troie en question
110 Le legs de Schliemann

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

114 Fiction américaine
116 La Chine et le Japon
118 Le voyage à Ithaque
122 Déclaration d'amour
124 Mycènes
128 «Une ardente admiratrice d'Homère»
130 Vie quotidienne sur le chantier de Tirynthe
134 La Troie de Schliemann, cent ans après
138 Annexes

1/ L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ La Longue Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexandre Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 18/ Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaigne • 24/ L'écriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 29/ Brésil, épopée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or • 35/ Le cinématographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/ Comment la terre • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome antique •57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Roûsseau • 67/ Le langage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les temples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ Ia Renaissance • 81/ Le Tour de France • 82/ Les sports américains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/ Naissance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/ William Penn et les quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le rêve cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Néolithique • 99/ Le Japon • 100/ L'Encyclopédie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105/ Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/Les surréalistes • 110/ Les missions jésuites • 111/ Le sel •112/ Le tennis • 113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'électricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/ Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/ Monet • 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/ Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 146/ Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi •149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ l'univers • 152/ La sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/ Les vampires • 162/ Le billard • 163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse • 167/ Le suffrage universel • 168/ La police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage • 173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/ Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/ Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 181/ Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/ La mine de charbon • 185/ Le corps • 186/ Miró • 187/ L'invention des musées • 188/ Les divas • 189/ Les premiers chrétiens • 190/Le Vaudou • 191/ La Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein • 194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 196/ Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies• 201/ Les Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet • 204/ New York • 205/ Saint-Pétersbourg • 206/ Femmes et religions • 207/ Les jardins • 208/ Le tunnel sous la Manche • 209/ Jean Renoir • 210/ Les acteurs français 1929 1959 • 211/ La franc-maçonnerie • 212/ Les émigrants • 213/ L'affaire Dreyfus • 214/ La Libération de Paris • 215/ L'homme avant l'homme • 216/ Tombouctou • 217/ Périclès • 218/ Les Tsiganes • 219/ L'Assemblée nationale • 220/ Jaurès • 221/ L'École normale supérieure • 222/ Le Conservatoire des Arts et Métiers • 223/ Au temps de l'impressionnisme • 224/ La Gaumont • 225/ Schubert • 226 / Le défi humanitaire • 227/ La météo • 228/ A table • 229/ La peste • 230/ Babylone • 231/ Derain • 232/ Le cheval • 233/ Poussin • 234/ La radio • 235/ Louis Pasteur • 236/ La Shoah • 237/ Les Réformes • 238/ Le Palais de justice • 239/ La mode • 240/ La Fontaine • 241/ Chagall • 242/ L'architecture de la Renaissance • 243/ Brancusi • 244/ La Seconde Guerre mondiale • 245/ Charles Chaplin • 246/ Les ateliers du 7e Art /1 • 247/ Les ateliers du 7e Art /2 • 248/ La bombe atomique • 249/ Le Museum d'histoire naturelle • 250/ Schliemann • 251/ L'O. N. U.

Négociant d'indigo à Saint-Pétersbourg,
banquier des chercheurs d'or en Californie,
autodidacte, polyglotte, Heinrich Schliemann
a tout de l'aventurier. Fortune faite,
il met son argent au service d'un rêve :
ressusciter le monde d'Homère.
Il révèle par ses fouilles
des sites mythiques – Ithaque, Troie, Mycènes –
et découvre des merveilles :
le «trésor de Priam», le «masque d'Agamemnon».
Le parcours que retrace Hervé Duchêne
est celui d'un homme hors normes qui,
en marge des institutions,
a fondé l'archéologie préhellénique.
Un parcours envoûtant qui se poursuit
par-delà la mort même de Schliemann,
en 1890 : le «trésor de Priam», jadis offert
par son inventeur au musée de Berlin,
vient de ressurgir à Moscou...

A 53310
ISBN : 2-07-053310-7.

9 782070 533107

W7-AJC-142